

Master en fondements et pratiques de la durabilité

Éthique et pratiques de *care* en agriculture : enquête auprès de cinq femmes en maraîchage biologique

Eléa Técher

Sous la direction de Valérie Boisvert



Mai – 2024

Dernière version approuvée par la directrice / le directeur du mémoire :

Maîtrise universitaire en fondements et pratiques de la durabilité (MFPD)

Secrétariat du master en durabilité | www.unil.ch/masterdurabilite

« Ce travail n'a pas été rédigé en vue d'une publication, d'une édition ou diffusion. Son format et tout ou partie de son contenu répondent donc à cet état de fait. Les contenus n'engagent pas l'Université de Lausanne. Ce travail n'en est pas moins soumis aux règles sur le droit d'auteur. A ce titre, les citations tirées du présent mémoire ne sont autorisées que dans la mesure où la source et le nom de l'auteur-e sont clairement cités. La loi fédérale sur le droit d'auteur est en outre applicable. »

Résumé

L'approche par le *care* permet de visibiliser les activités participant au soin et à la perpétuation du monde, telles que la préservation de l'environnement et des ressources alimentaires. Dans cette perspective, ce mémoire explore les pratiques et visions de cinq femmes en maraîchage biologique à partir du cadre théorique du *care*. Ce travail est constitué d'une revue de la littérature interdisciplinaire sur le *care*, sur les mouvements d'agriculture alternative et sur les femmes en agriculture, et d'une enquête qualitative de terrain auprès de cinq maraîchères finistériennes. Les résultats montrent que les maraîchères ont des pratiques et valeurs qui s'apparentent à du *care*. Elles agissent avec soin et attention pour leur propre bien-être, 1) dans leur vie personnelle et 2) dans leur travail, ainsi que pour le bien-être 3) des humains qui les entourent et 4) de leur environnement direct et indirect.

Mots-clés : *care*, féminisme, agriculture biologique, maraîchage, agricultrices

Abstract

The care approach makes visible the activities involved in caring for and perpetuating the world, such as preserving the environment and food resources. The work consists of an interdisciplinary literature review literature on care, alternative farming movements and women in agriculture, as well as a qualitative field study with five women market gardeners from Finistère, France. The results show that these women have practices and values that align with care. They act with care and attention for their own well-being, 1) in their personal lives and 2) in their work, as well as for the well-being 3) of the humans around them and 4) of their direct and indirect environment. This work suggests that women farmers, given their history, may have a unique voice to advocate for sustainable agriculture that places care at its core.

Keywords: care, feminism, organic farming, market gardening, women farmer

Remerciements

Je tiens tout d'abord à adresser mille merci aux maraîchères que j'ai pu rencontrer, merci pour leur précieux temps et riches témoignages. Ce travail était une belle excuse pour découvrir leur merveilleux métier.

Un merci tout particulier à Charlotte pour son accueil. Merci à elle de m'avoir permis de travailler à ses côtés sans hésiter et pour sa confiance en me laissant la clé de ses champs. Merci à Cathy de m'avoir partagé avec tant d'enthousiasme son petit coin de paradis et ses jardins foisonnants.

Merci beaucoup à Valérie Boisvert pour son accompagnement rassurant dans l'élaboration de ce travail. Ses précieux conseils m'ont beaucoup aidé et guidé.

Merci à tous les durabilistes, jeunes et plus âgée.s, qui font vivre ce master au-delà de ces enseignements. Merci au cours de permaculture qui m'a sans aucun doute mis sur le chemin des légumes et du travail de la terre.

Ce mémoire a mis un peu de temps à pousser, je tiens à remercier mes parents pour leur patience et leur compréhension, ainsi que pour leur soutien moral et financier tout au long de mes études. Merci à mon frère, qui sans le savoir a contribué à planter de nombreuses graines de pensées.

Une gratitude et un amour infini aux octo-puces, qui ont fait de ces années à Géopolis une merveilleuse utopie amicale, féministe et écologiste. Merci pour leur précieuse aide dans la construction de ce mémoire. Merci pour la richesse de nos partages et la bienveillance permanente. Merci pour les escargots.

Merci à Xe, qui a prolongé notre colocation jusqu'à la banane, et a rendu ces derniers mois plus joyeux et enthousiasmants. Un immense merci pour son soutien et ses pratiques de *care* quotidiennes.

Merci enfin à Nat pour son aide précieuse à la méthodologie et à la relecture. Merci pour son affection et son soutien indéfectible, merci pour ses mots d'encouragement qui m'ont aidé jusqu'à la fin. Ce travail a pris tout son sens lorsque nous avons récolté ensemble les haricots verts et les tomates, quand nous avons délicatement repiqué mille salades, quand nous avons imaginé notre jardin rêvé.

Avant-propos

Ce mémoire s'inscrit dans une démarche féministe, dans un but d'atteindre l'égalité et la représentativité de l'ensemble des personnes de la société. J'ai donc rédigé ce travail en utilisant l'écriture inclusive quand c'était nécessaire, afin de dépasser la domination du masculin et l'invisibilisation des autres genres dans le langage. Les terminaisons masculines et féminines sont séparées par un point, et le pluriel est exprimé dans la seconde terminaison, tel que « les agriculteur.ices » ou « les auteur.ices ». Le point est utilisé dans une volonté de représenter tous les genres, bien que le x non-binaire ne soit pas utilisé. Les formes contractées d'ils et elles, « iels », d'elles et eux, « elleux », et de celles et ceux, « ceux » sont employées. J'ai également appliqué la règle de proximité pour l'accord des adjectifs et participes passés.

Dans un but d'accessibilité et de fluidité de la lecture, de nombreuses citations originellement en anglais ont été traduites au français par mes soins. Ces citations sont donc suivies de la précision « [traduction libre] », ensuite raccourcie à « [t.l.] ».

Dans ce mémoire, 'le monde agricole' fait référence à l'ensemble des acteurs sociaux et économiques liés au domaine de l'agriculture. Il est important de rappeler que bien qu'appelé comme tel, ce monde agricole est constitué d'une myriade de personnes et organisations différentes, aux pouvoirs, pratiques et valeurs hétérogènes.

Le terme agriculteur.ice est utilisé de façon générique pour toute personne ayant pour activité professionnelle un travail de la terre. L'utilisation du terme paysan.ne est utilisé quand les personnes se réclament spécifiquement d'une agriculture paysanne, de petite échelle, dans laquelle les savoirs locaux sont valorisés, l'autonomie est recherchée et où la nature est une partenaire, en opposition à une agriculture industrielle et productiviste, qui a un rapport instrumental à la nature (Deléage, 2015).

Enfin, j'ai utilisé les termes nature, environnement et milieu de façon interchangeable. Pour plus de précisions sur les nuances entre ces termes, se référer aux entrées « *Environnement* », « *Milieu* » et « *Nature* » du *Dictionnaire de la pensée écologique* (Bourg & Papaux, 2015). De même « le vivant » ou « les vivants non-humains » sont tous deux utilisés dans la même visée de parler des êtres vivants qui ne sont pas des humains.

Avec ces éléments à l'esprit, je vous souhaite une bonne lecture.

Table des matières

Introduction.....	7
1. Quelques éléments de contexte sur le monde agricole français	8
2. La question du <i>care</i> par les femmes dans les agricultures alternatives	11
Revue de littérature	13
1. Le <i>care</i> : du féminisme à l'écologie	13
1.1. L'éthique du <i>care</i> : une nouvelle morale féministe.....	13
1.2. Le <i>care</i> environnemental	16
1.3. Un <i>care</i> des plantes et des sols	17
2. Les agricultures alternatives, principes éthiques et pratiques agricoles	27
2.1. Des principes et valeurs écologiques et sociales	28
2.2. Des pratiques agricoles alternatives.....	35
3. Les femmes aux avant-postes du <i>care</i> en agriculture ?	39
3.1. Une réalité historique et actuelle	39
3.2. La voix différente des agricultrices.....	42
4. Conclusion de la revue de littérature	47
Problématique	48
1. Gap dans la littérature et question de départ	48
2. Approche et objectif de la recherche	48
3. Question de recherche	49
Méthodologie	50
1. Phase exploratoire de la recherche	50
2. Positionnement situé.....	52
3. Choix des personnes enquêtées	53
4. Présentation des maraîchères.....	53
4.1. Charlotte.....	54

4.2.	Cathy.....	54
4.3.	Julie.....	55
4.4.	Anaïs et Anne-Laure	55
5.	Étapes de l'enquête de terrain.....	55
6.	La méthode d'enquête : entretiens et observations.....	56
6.1.	Entretiens	56
6.2.	Travailler aux côtés de Charlotte	57
6.3.	Observations sur les lieux des entretiens	57
6.4.	Chercher le care	58
7.	L'analyse thématique des données	60
	Résultats et analyse des données.....	60
1.	Prendre soin de soi.....	61
1.1.	« La fatigue du paradoxe »	61
1.2.	« Être épanoui dans mon boulot ».....	62
1.3.	« C'est un écosystème et j'en fais partie ».....	65
2.	Chercher un mieux-être au travail	67
2.1.	« C'est moi la cheffe »	67
2.2.	« Du bien-être au travail »	70
2.3.	Des compétences essentielles	73
2.4.	« Proposer des alternatives »	76
2.5.	« Heureusement qu'elles sont là »	79
2.6.	« On a un regard différent »	82
3.	Porter attention à l'humain	84
3.1.	Une solidarité pour et entre agriculteur.ices	84
3.2.	« Créer un lieu participatif, un lieu commun »	88
3.3.	« Un rôle d'éveil »	89
4.	« Participer à un changement »	92

4.1.	« Une dynamique du mieux-manger ».....	92
4.2.	Une agriculture locale	93
4.3.	« Une agriculture respectueuse de ses agriculteur.ices »	95
4.4.	Le bio ou rien	96
Tableau récapitulatif des résultats		100
Discussion		101
1.	Prendre soin de soi.....	101
2.	Chercher un mieux-être au travail	101
3.	Porter attention à l’humain	103
4.	Participer à un changement	104
5.	Conclusion de la discussion et réponse à la question de recherche.....	106
Mise en perspective.....		108
Conclusion générale.....		109
Bibliographie.....		111
Table des images.....		117
Annexes		118

Introduction

À l'heure où je rédige ce mémoire, le monde agricole bouillonne en France et en Europe. Cette crise agricole souligne les dissensions entre les mesures nécessaires pour répondre à l'urgence écologique et les revendications économiques et sociales des agriculteur.ices (Le Monde, 2024). Face à ces problématiques, les *agriculteurs* et leur mécontentement sont omniprésents dans l'espace médiatique. Les titres d'actualités sont révélateurs : « *Nouvelle mobilisation des agriculteurs* », « *La colère des agriculteurs ne faiblit pas* », « *Les agriculteurs en colère multiplient les actions* », « *Colère agricole : que réclament les agriculteurs ?* ». Le journal Le Monde (2024) a même intitulé « *Colère des agriculteurs* », sa rubrique en ligne dédiée à l'actualité de cette crise.

Dans ces titres, l'absence des agricultrices passe d'abord inaperçue, puis quand on la note elle en devient flagrante. La mention des *agricultrices* ou des *paysannes* est largement oubliée dans les médias. Cela pourrait n'être le fait que d'un langage universel masculin, mais cette invisibilisation a des origines plus profondes. On ne voit pas les agricultrices, on ne les entend pas. Pourtant, parmi les 758 300 actif.ves agricoles recensé.es en 2020 en France, plus d'un quart sont des femmes (OXFAM, 2023).

« Dans le monde agricole, la notion de travail c'est vraiment un truc de fou quoi...il faut qu'on voie le travail qui est fait, il faut que ce soit visible, et du coup j'étais en train de me dire qu'autant j'aime bien m'habiller quand j'ai du temps, ou que je vais en réunion ou quand je sors, mais autant j'adore aussi aller en vêtements de boulot, dégueulasse, dans des magasins ou des trucs comme ça, parce que ça fait travailleuse quoi ! On voit que j'ai travaillé ! Parce que souvent dans une ferme, les mecs on voit qu'ils travaillent parce que c'est eux qui sont sur le tracteur, et du coup c'est ça la symbolique du travail quoi. »

Ce témoignage, extrait de l'épisode *Paysannes en lutte* d'un Podcast à soi (Bienaimé, 2023), confirme l'absence de l'agricultrice dans les représentations du monde agricole. Pourtant, à l'heure d'une remise en question du modèle agricole français, la question de l'égalité de genre a aussi sa place. Avant d'introduire le sujet de ce mémoire, j'apporte des éléments de contexte pour dresser un bref état des lieux de l'agriculture en France.

1. Quelques éléments de contexte sur le monde agricole français

Le monde agricole français est traversé par des inégalités économiques grandissantes entre petites et grandes exploitations, les dernières disposant d'aides publiques plus importantes que les premières, du fait de leur taille. Cela pousse les fermes à s'agrandir, à mener une intensification et une simplification des cultures, et à se mécaniser, ce qui participe à une réduction toujours plus importante de la démographie agricole. Le vieillissement et la diminution de la population agricole pose de nombreuses questions sur le renouvellement de la main d'œuvre, alors même que les jeunes ont beaucoup de mal à s'installer et trouver des terres agricoles (Breteau, 2024; Colibris, 2022). Les revenus de la population agricole constituent également un élément alarmant. L'INSEE relève en 2021 que le revenu moyen annuel d'un.e agriculteur.ice est inférieur au SMIC et que 18% des ménages agricoles vivent sous le seuil de pauvreté (Rouillard, 2024).

La course pour transformer l'agriculture et répondre à ces urgences sociales et démographiques est donc engagée. Mais en parallèle, une course toujours aussi pressante se joue, celle contre des dégradations environnementales irréversibles. En 2020, le secteur agricole français participe à 20,6% des émissions de gaz à effet de serre du pays (CITEPA, 2019). L'agriculture est également responsable de dégradations, telles que la pollution des sols et des eaux, l'érosion des sols, une perte de biodiversité et de diversité génétique, et une disparition des habitats naturels (Agence Régionale de la Biodiversité, 2021). L'agriculture n'est pas seulement responsable de dégradations, elle les subit également de plein fouet, par exemple via des événements climatiques extrêmes comme les sécheresses, canicules, tempêtes, mettant en danger les cultures (OXFAM, 2023).

Ces chiffres démontrent l'urgence à transformer le modèle agricole à la fois pour la population agricole, pour l'ensemble de la société et pour l'environnement. Ce modèle agricole est dominé par l'industrie agro-alimentaire, et le nombre d'exploitations engagées dans ce modèle ne cesse d'augmenter, au détriment d'une paysannerie quasiment disparue. À l'œuvre depuis les années 1960, la transformation de l'agriculture s'est poursuivie à travers deux objectifs majeurs :

« (i) l'augmentation des niveaux de production et de la productivité par la génétique et l'identification des facteurs limitants du milieu, et (ii) la recherche, à cette fin, des meilleures combinaisons d'actions sur les plantes et le milieu, rendue possible par le

développement de nouvelles techniques (variétés, engrais minéraux, pesticides, outils de travail du sol, etc.). » (Barbier et Goulet, 2013, p.3).

Ce modèle agricole s'exprime par une « *agriculture d'entreprise puissante* » dont l'implication dans le marché mondial favorise essentiellement l'industrie agro-alimentaire et la grande distribution. Le contexte actuel les avantage, ce qui explique que leur « *engagement dans les manifestations est surtout motivé par le désir que rien ne change, et surtout pas le modèle d'une agriculture productiviste, associée à l'usage intensif d'engrais, d'antibiotiques et de pesticides.* » (Hervieu, 2024).

À l'inverse, des agricultures alternatives s'opposent à ce modèle industriel, productiviste, issu de la modernisation agricole de la seconde moitié du vingtième siècle, fortement consommateur d'intrants de synthèse, et reposant sur la mécanisation et l'industrialisation. Parmi ces agricultures on retrouve l'agroécologie, la permaculture, la biodynamie, l'agriculture naturelle, l'agroforesterie. Le plus souvent certifiées en agriculture biologique, elles appliquent des pratiques particulières telles que la culture sans labour, la syntropie, ou l'utilisation de semences paysannes. Ces agricultures sont accompagnées d'associations et de syndicats tels que la Confédération Paysanne, Terre de liens, le Mouvement Colibris, Terre & Humanisme, SOL... Au centre de ces modèles : une plus juste répartition des ressources économiques, une valorisation des savoirs locaux et de terrain, et une collaboration respectueuse avec la nature (Larrère, 2017; Pimbert, 2022). Si tous les mouvements promeuvent des pratiques alternatives, certains en appellent également à un changement complet de paradigme.

Toutefois, ces modèles agricoles restent largement minoritaires. Quelques chiffres permettent de donner une image de l'agriculture biologique en France, et plus précisément dans la région Bretagne et dans le département du Finistère. Selon les chiffres de l'Agence Bio (2022), 60 483 fermes étaient engagées en bio fin 2022 en France, soit 14 % des fermes, représentant 16% de l'emploi agricole total. En Bretagne, la part est sensiblement la même avec 14,9% des fermes de la région engagées en bio. Pour le département du Finistère plus précisément, cette part est un peu plus élevée avec 17% des fermes engagées en bio. En revanche, la part de la surface cultivée en bio comparée au conventionnel en Finistère reste la même que la moyenne nationale, qui s'élève autour de 10%. Cela peut s'expliquer par un nombre plus élevé de petites ou micro fermes, c'est-à-dire dont la surface de culture se trouve entre 1 et 5 ha (FiBL, 2021; Agence Bio, 2022).

Quelques indications supplémentaires renseignent sur la place des femmes dans ce monde agricole français. Alors même que les femmes représentent 29 % de la population agricole active en 2020, leur rôle est largement invisibilisé (Laisney & Lerbourg, 2012; OXFAM, 2023). Cela est notamment dû à leur histoire et aux inégalités criantes qui traversent le monde agricole. Trois éléments principaux constituent des freins et obstacles dans le parcours des femmes par rapport aux hommes : une formation inégale (orientation différente, morcelée dans le temps), un accès à la terre inégal (transmission du foncier de père en fils, moins de prêts bancaires, moins de capital propre), et une absence de parité face au travail (travail reproductif et domestique effectué par les femmes, discriminations physiques et psychologiques) (Laisney & Lerbourg, 2012; OXFAM, 2023).

Pour subvertir cet état de fait les « *jeunes agricultrices utilisent alors les marges de manœuvre qui s'offrent à elles (accès aux formations, aides à l'installation, etc.) pour se construire des parcours de vie inventifs tant dans la sphère professionnelle que dans la sphère familiale.* » (Dahache, 2010, p.94). La part des femmes à la tête d'exploitations agricoles est en augmentation, passant de 8 % en 1970 à 27 % en 2010 (Laisney et Lerbourg, 2012, p. 2). Toutefois, les différences d'activités de production et donc de surface d'exploitation, ajoutée aux inégalités de ressources et d'accès à la terre, provoquent toujours un écart entre les revenus annuels moyens des femmes et des hommes. De plus, « *Les inégalités de revenus [sont] pires que dans les autres secteurs [économiques]: les agricultrices gagnent en moyenne 29 % de moins que les hommes* » et cet écart s'élève à 40% dans le secteur du maraîchage (OXFAM, 2023).

Aujourd'hui, de nombreuses femmes remettent en cause le modèle d'agriculture familiale, et la complémentarité au travail d'un couple homme-femme, notamment en s'installant seules, ou en tout cas hors du cadre familial (Dahache, 2010). Elles semblent également vouloir se détacher d'un empiètement de la vie privée sur le travail, et de la charge domestique, en priorisant leur métier. Le fait qu'elles obtiennent des terres par leurs propres moyens et remettent en cause le modèle traditionnel « *les placent objectivement et subjectivement du côté de la construction de modèles d'activité originaux* » (Dahache, 2010, p.107). De nouvelles agricultrices semblent ainsi changer la façon de pratiquer et organiser leur métier et leur vie, et donc plus largement deviennent actrices d'un changement de « *leur position sociale et professionnelle* » (p.108). Dahache (2010) décrit cela comme une « *mobilité de genre* », car elles deviennent cheffes de leurs

propres exploitations, et ce, sans leur mari, chose rarissime il y a quelques décennies. « *Leurs situations et parcours novateurs contribuent à déconstruire la dimension sexuée des représentations et du rapport à l'agriculture* » (Dahache, 2010, p.108). Si les agricultrices rencontrent diverses formes de discriminations, plus ou moins visibles, elles se mobilisent pour prendre leur place dans un monde agricole masculin (Dahache, 2010).

L'influence des agricultrices sur le monde agricole n'est pas à négliger, une partie d'entre elles ayant des pratiques innovantes qui donnent un nouvel élan à une agriculture dont la population est en déclin. Au sein de la population agricole, les femmes sont plus nombreuses à travailler en agriculture biologique que leurs homologues masculins (6,9% des agricultrices pour 5,3% des agriculteurs) et elles vendent davantage leur production en circuit court que les hommes (20% contre 15,8%) (Laisney et Lerbourg, 2012). Selon Laisney et Lerbourg (2012), les agricultrices en général ont une conception du métier davantage en phase avec les nouvelles attentes écologiques et sociales, telles que les liens entre alimentation et santé, ou les innovations sociales et économiques dans l'agriculture, ce qui peut venir influencer les pratiques et visions des hommes.

2. La question du *care* par les femmes dans les agricultures alternatives

Les nombreux constats sur la colère et la précarité d'une grande part des agriculteur.ices, sur l'urgence écologique à atténuer les dégradations à la fois provoquées et subies par l'agriculture, sur les inégalités de genre qui freinent l'accès des femmes aux métiers de la terre, semblent appeler une transformation du modèle agricole. Mais comment valoriser une agriculture durable, socialement et écologiquement ? Quelle place ont les femmes dans ce monde agricole qui présente de nombreux défis ? Comment mieux respecter et prendre soin de la nature et de tous les êtres vivants qui la composent ?

Des réponses à ces questions semblent se trouver dans les principes éthiques du *care*. Le *care*, d'abord développé dans le champ féministe comme éthique du soin d'autrui, est aujourd'hui exploré dans son application à la nature, et par extension à l'agriculture.

Le *care* a notamment participé à révéler combien certaines activités humaines, vitales pour le fonctionnement de la vie ordinaire, ont été invisibilisées, ignorées, dissimulées et donc négligées (Laugier, 2015). Cette négligence semble toucher le monde agricole en proie à des crises sociales et écologiques. En ignorant comment sa nourriture est produite,

par qui, et dans quelles conditions, la société participe à négliger un domaine vital de la vie humaine. Appliquer une éthique du *care* au monde agricole, c'est remettre au jour ce qui est important. C'est également montrer que si l'on ne prend pas soin du monde agricole, et si l'on ne prend pas conscience du soin effectué par les agriculteur.ices et paysan.nes, et par le reste du vivant, la société tout entière est socialement et écologiquement négligée.

Rendre visible ce qui a été déconsidéré, à l'image du métier d'agriculteur et encore plus d'agricultrice, est une ambition centrale d'une éthique de *care*. Écouter les voix invisibilisées, leurs revendications et leurs besoins, comme de ceux qui nourrissent la société, est un objectif primordial du *care*. C'est ainsi que ce travail s'inscrit dans une approche par le *care*, en cherchant à rendre visible le travail de femmes en maraîchage biologique.

Prendre soin de la nature et des humains, notamment pour la durabilité des agroécosystèmes vitaux est l'enjeu principal du *care*. Redéfinir le rapport humain au vivant, remettre en question l'invisibilisation de certains savoirs, questionner la prise en charge des activités de soin, et les rapports de genre, est rendu possible par une perspective de *care*. Reconnaître l'interdépendance des systèmes humains et naturels, allier sensibilité et responsabilité dans la prise en charge du monde, s'adapter aux contextes et aux besoins, sont autant d'éléments centraux à une éthique de *care*. C'est là tout l'objet de recherche de ce mémoire : mettre au jour ce qui relève d'une éthique et de pratiques de *care* dans la vie personnelle et professionnelle de cinq maraîchères finistériennes.

Je réalise tout d'abord une revue de la littérature afin de donner des éclairages sur le cadre théorique du *care*, et sur les thèmes des agricultures alternatives et des femmes en agriculture. A partir de cette revue, je développe la problématique puis je décris la méthodologie et présente les personnes enquêtées. Ensuite je présente et analyse les résultats de mon enquête de terrain. Afin de répondre à la question de recherche, je discute les résultats obtenus et les mets en lien avec la littérature. Pour finir, je tire les conclusions de cette étude.

Revue de littérature

1. Le *care* du féminisme à l'écologie

Cette première partie pose d'abord les fondements théoriques du *care*, puis présente les recherches existantes sur l'application du cadre théorique du *care* à la nature, pour ensuite explorer son extension au domaine agricole, et plus précisément agroécologique. Cela permet de constituer la base de l'exploration du *care* dans le maraîchage biologique.

1.1. L'éthique du *care* : une nouvelle morale féministe

1.1.1. Introduction & première définition

À la fois éthique et ensemble de pratiques, le *care* est fondé sur la responsabilité à prendre soin d'autrui, de manière attentionnée, soucieuse et sensible, afin de répondre à ses besoins et à sa vulnérabilité. Joan C. Tronto, une des théoriciennes principale du *care*, conjointement avec sa collègue Berenice Malka Fisher, propose une définition plus large, qui étend le *care* au reste du vivant, et non seulement aux relations humaines. Cette définition est largement reprise pour résumer le *care* :

« Une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie . » (Tronto, et Fisher 1990, p.40, dans Tronto, 2008).

L'éthique du *care* a d'abord été développée comme philosophie morale dans les années 1980 par des penseuses féministes. À présent, le *care* dépasse largement ce qui avait d'abord été identifié comme émanant majoritairement du travail domestique des femmes. À la lumière du *care*, de nombreux domaines ont été étudiés, tels que celui de la santé et du soin paramédical (Puig de La Bellacasa, 2017), et aujourd'hui celui de l'agriculture.

L'utilisation du terme *care*, sous sa forme anglophone, n'est pas un simple anglicisme négligeant. À l'arrivée du concept dans le contexte intellectuel francophone, la traduction s'est avérée complexe. Le terme anglais de *care* recouvre en effet plusieurs sens qui ne sont pas exprimés dans les termes français : *« le terme d' « attention » insiste sur une manière de percevoir le monde et les autres ; ceux de « souci » et de « sollicitude »*

renvoient à une manière d'être préoccupé par eux ; enfin, celui de « soin », à une manière de s'en occuper concrètement.» (Garrau & Le Goff, 2010, p.5). Ainsi, le terme anglais permet d'exprimer à la fois la disposition morale à se soucier et prendre soin, ainsi que la pratique du soin elle-même (Garrau & Le Goff, 2010; Paperman & Laugier, 2011).

1.1.2. Le care, une morale féministe et non féminine

La théorie du *care* a d'abord été développée par la psychologue américaine Carol Gilligan dans son ouvrage de 1982, *Une voix différente : pour une éthique du 'care'*. Elle explique que les femmes seraient davantage socialisées à se soucier et à prendre soin d'autrui, ce qui les mène à adopter une morale différente de celle classiquement retrouvée chez les hommes (Journet, 2018). Ce constat mène à des critiques dénonçant une essentialisation genrée de la morale, qui contribuerait notamment à perpétuer les rôles de genre, les femmes étant cantonnées à la vie domestique et émotionnelle et les hommes à la vie publique et rationnelle (Paperman & Laugier, 2011, p.10). L'éthique du *care* n'a aucune visée essentialisante, elle montre au contraire qu'historiquement les activités de soin et d'attention ont été attribuées aux femmes, et ce sont ces pratiques qui ont contribué à faire surgir une morale différente.

Tronto (2011) ajoute qu'il y a des différences de jugement moral entre des cultures distinctes, ce qui tend à montrer que la disposition au *care* concernerait plus généralement les personnes au statut subordonné ou de groupes minoritaires. Ces personnes sont les femmes mais aussi « toutes les catégories sociales désavantagées, ethnicisées, racialisées. » (Paperman & Laugier, 2011, p.14).

La force de l'éthique du *care* réside dans le fait de donner une place à la sensibilité et aux sentiments dans la pratique morale, et donc de défier l'idée d'une morale universelle et abstraite, lointaine du quotidien. Elle est ainsi une voix différente qui peut compléter la théorie de la justice, fondée sur l'idée d'individus rationnels, autonomes et devant être traités à égalité. L'éthique du *care* est beaucoup plus contextuelle et « *récuse toute généralité* » (Paperman & Laugier, 2011, p.13). Sandra Laugier, philosophe ayant grandement participé au développement du *care* dans le contexte intellectuel français, ajoute « *Le centre de gravité de l'éthique est ainsi déplacé, du 'juste' à l'important'. Le care est ainsi d'abord prise de conscience de ce qui importe, ce qui compte pour nous — à la fois de ce dont nous nous soucions, et de ce dont nous dépendons.* » (Laugier, 2015, p.130).

1.1.3. Le care, implications pratiques et politiques

Tronto (2008) explique que le *care* se réalise à travers quatre phases principales : le fait de « se soucier de », « se charger de », « accorder des soins », et « recevoir des soins », c'est-à-dire vérifier que le soin apporté est satisfaisant pour le sujet de *care*. Le *care*, en ce qu'il est une pratique matérielle, nécessite des ressources (matérielles, en temps, d'écoute) pour s'accomplir. Insister sur la matérialité du *care*, et le respect des quatre phases, exige ainsi une action complexe et une force collective.

Tronto a examiné en profondeur les fondements théoriques d'une éthique du *care* et interroge notamment ses limites, c'est-à-dire comment, jusqu'où et jusqu'à qui étend-on le *care*. Parce qu'il est plus facile de pratiquer le *care* à ceux qui sont « *émotionnellement, physiquement, ou culturellement les plus proches de nous* » (Tronto, 2011, p.65), il faut développer une éthique du *care* qui puisse s'appliquer plus largement qu'au seul cercle intime des individus. De plus, la relégation des activités de *care* à la sphère privée entraîne l'individualisation de leur prise en charge. Le *care*, confiné à la sphère familiale, finit par reposer majoritairement sur les femmes.

Laugier ajoute que le *care* trouve sa force dans la portée politique et sociale de son éthique, visant à changer la perception de notre autonomie. D'une morale individuelle et de pratiques invisibilisées, on peut passer à une reconnaissance collective de notre vulnérabilité et ainsi prendre en charge nos besoins de *care* collectivement (Laugier, 2012, p.10). Ainsi, Tronto (2008) avance que pour qu'une éthique du *care* tienne il faut explorer sa concordance avec les institutions sociales et politiques. Si ces dernières sont entièrement fondées sur une éthique de l'autonomie et de la justice, alors elles ne peuvent pas soutenir structurellement une éthique du *care*.

L'éthique du *care* a pour ambition de s'appliquer au-delà des seules personnes perçues comme vulnérables et montre que la relation de *care* est l'affaire de toutes et tous (Garrau & Le Goff, 2010). Le fait qu'une grande partie de la population se considère comme autonome et ne nécessitant pas de soin, participe ainsi à l'invisibilisation et à la dévalorisation non seulement des sujets du *care*, les personnes vulnérables, mais aussi de toutes les activités de *care*, rejetées de la sphère publique et politique. C'est ainsi Laugier relève que l'éthique du *care* peut aussi se nommer éthique de l'attention : « *au sens à la fois de faire attention à et d'attirer l'attention sur une réalité ordinaire : le fait que des gens s'occupent d'autres, s'en soucient et ainsi veillent au fonctionnement du monde* ».

Cela permet de contrer une « *conception libérale de la vie sociale* » (Laugier, 2015, p.129-130).

À la lumière de ces éléments, on peut souligner que le *care* n'est en rien une morale seulement fondée sur la sensibilité, propre à la nature des femmes. Le *care* a l'ambition d'être reconnu comme une série d'activités essentielles à la vie, qui ont été historiquement associées aux femmes.

1.2. Le *care* environnemental

1.2.1. La reconnaissance de la dépendance humaine par rapport à la nature

Comme vu dans la première sous-partie, le *care* a été développé en considérant en premier lieu la morale appliquée aux relations humaines et à la vie humaine. Toutefois, comme on peut le voir grâce à la définition de Tronto et Fisher (2008), le *care* intègre toute activité qui participe à entretenir le monde et soutenir la vie. Il ne s'agit donc pas seulement de la vie humaine, mais plus généralement de celle toutes les entités vivantes de notre monde, dans un réseau d'interdépendance complexe. Cela implique de réfléchir à une éthique du *care* qui peut aussi s'appliquer à l'environnement, donc aux animaux non-humains, aux plantes, aux écosystèmes. C'est notamment l'objet de l'ouvrage *Tous vulnérables ? Le care, les animaux, et l'environnement* (2012) dirigé par Sandra Laugier. Les autrices de ce livre s'appliquent à explorer ce qu'un *care* environnemental peut signifier, ses frontières morales, mais aussi ses implications pratiques. Laugier explique ainsi dans l'introduction l'importance de reconnaître notre interdépendance pour pratiquer une éthique du *care*. Reconnaître cette interdépendance est reconnaître que les humains sont vulnérables et ont besoin de la nature, mais aussi que la nature est vulnérable et nécessite du *care* (Laugier, 2012, p.11). L'intérêt d'une perspective de *care* appliquée à l'environnement est sa capacité à rendre compte de la dévaluation et de la négligence opérée sur la nature et les animaux, exploités par les humains. Laugier souligne que le *care* permet de relever le grave manque de la théorie éthique et politique à considérer ce qui permet à la société de se perpétuer. En évinçant les fondements mêmes de ce qui rend possible la vie, l'éthique classique devient aveugle sur une grande partie de ce qui fait le contrat social : une interdépendance et une vulnérabilité commune. Le *care* permet ainsi de voir que l'on dépend des autres humains, et surtout des femmes, mais également de la nature pour survivre et bien vivre (Laugier, 2012, p.20). Cela permet de justifier ce passage d'un *care* humain, à un *care* environnemental.

1.2.2. Le care environnemental, une responsabilité collective

Le *care* peut ainsi avoir une importance majeure pour répondre aux questions environnementales, non en opérant un élargissement du *care* à la nature, mais en montrant la force d'une nouvelle éthique, féministe, et écologique. Le *care* ne transforme pas seulement la vision de la préservation environnementale, mais il se voit lui-même modifié et modelé par les enjeux écologiques et sociaux (Laugier, 2015). Rapprocher le *care* et les questions environnementales, provoquerait une influence bénéfique aux deux champs. En mettant la vulnérabilité au premier plan, on permet de valoriser plus fortement les activités humaines participant au *care*, telles que la préservation de notre milieu et de nos ressources alimentaires.

De plus, Laugier note que si le *care* s'effectue d'abord dans des relations interpersonnelles, il nécessite également un cadre plus étendu allant de l'échelle collective à l'échelle globale :

« La pluridisciplinarité de la question du care s'articule ainsi au niveau le plus individuel, celui du développement du sens moral et de la voix, au niveau intermédiaire des interfaces entre sphère privée et capitalisme, et au niveau le plus global de notre responsabilité envers tous les habitants du monde humain et de l'environnement. »
(Laugier, 2015, p. 140)

Cela montre ainsi la force de la dimension relationnelle du *care* qui permet ainsi de réfléchir à la responsabilité que nous avons envers le monde. Cela implique une distribution des responsabilités à différentes échelles pour remédier à une inégalité de la charge du *care* (Laugier, 2015, p. 137).

1.3. Un care des plantes et des sols

Comme vu précédemment, l'éthique du *care* a le potentiel de s'étendre à nos relations plus qu'humaines, afin de changer notre relation à la nature et en prendre soin. Adopter une perspective de *care* par rapport à l'environnement peut avoir de nombreux bénéfices, notamment au niveau pratique, ce que nombre d'auteur.ices ont développé. Dans cette dernière sous-partie de la première partie dédiée à l'éthique du *care*, il s'agit de rendre compte de l'état de la recherche sur la considération des plantes et des sols comme sujets de *care*.

1.3.1. Développer une nouvelle relation aux plantes

Le plant turn : étudier le passage des plantes d'objets à sujets

L'étude des relations humains – non-humains se développe dans le champ académique, notamment à travers l'étude des liens aux plantes cultivées ou de la protection des sols (Javelle et al., 2020). Alors même qu'elles sont au fondement de la vie humaine et de nombreuses activités, les plantes sont demeurées jusqu'alors « *des objets de production, alimentaires, de services ou de simples matériaux* » (Javelle et al., 2020, p.1). La mauvaise compréhension des plantes par les humains n'aide pas, selon Javelle et collègues, à surmonter une vision spéciste qui les dégrade. Pour dépasser cela, des changements effectifs et pratiques sont envisagés, notamment le fait « *de reconnaître, puis de promouvoir les rapports sensibles entre les êtres humains et les plantes* » (Javelle et al., 2020, p.3).

Cette exploration a mené différent.es chercheur.euses à se pencher sur les éléments qui favorisent le développement d'une nouvelle relation aux plantes, notamment via l'étude du domaine agricole. L'agriculture ne semble pas être le domaine évident à étudier sous le prisme du *care*, car selon Tronto (2008) le *care* ne se trouve dans des activités ni de production ni de destruction. Cependant, les activités ont souvent des buts variés et donc leur appartenance au domaine du *care* n'est pas évidente (Tronto, 2008, p.245-246). C'est sans doute le cas pour l'agriculture.

Le rôle de la sensibilité

Le domaine de la production alimentaire est nécessaire à notre survie, à notre bien-être, et permet de nous maintenir en tant qu'espèce et en tant que société. Toutefois, c'est une activité de production qui a été intégrée à la logique capitaliste (Kazic, 2019) et par son industrialisation et son développement à grande échelle, la production agricole est devenue néfaste pour l'environnement et tous les êtres vivants (Agence Régionale de la Biodiversité, 2021; CITEPA, 2019; OXFAM, 2023). Comme le rappelle Dusan Kazic (2019) de nombreux mouvements luttent depuis des décennies contre un modèle agricole mortifère et pour faire valoir des pratiques plus durables. Il s'agit pour eux de se défaire de l'idée de l'agriculture comme une activité marchande comme une autre, qui nécessite une amélioration des rendements par la technologie et se doit d'être compétitive sur le marché mondial. Au contraire, il faudrait prendre en compte le contexte même de

l'agriculture, c'est-à-dire une activité en prise directe avec le vivant et les humains, qui mélange autant d'enjeux sociaux qu'environnementaux (Kazic, 2019).

Kazic (2019) remet en question l'idée même de production agricole. Pour ce faire, il entreprend de réaliser une « *sociologie des plantes cultivées* », en rendant compte des « *rapports sensibles que les paysans entretiennent avec leurs plantes* » (Kazic, 2019, p. 46). L'auteur relève que c'est un sujet que les paysans sont réticents à aborder, et qu'une sorte de tabou réside, sans doute car l'idée d'une relation aux plantes ne semble pas rationnelle, et au contraire être une « *sensiblerie* » (p. 46). Toutefois, quand les paysans abordent cette question de lien, ils décrivent quelque chose de semblable à une collaboration. L'auteur récolte le témoignage de paysans qui disent que leurs plantes travaillent, ou qu'ils les perçoivent comme des « *'êtres intelligents', 'sensibles' qui communiquent entre eux et leur disent les choses* » (Kazic, 2019, p. 47). L'auteur avance que cela peut être considéré comme une rupture ontologique, c'est-à-dire que ces paysans créent une manière de concevoir le monde où d'autres entités que les humains, ou les animaux, ont une valeur de sujet. Au travers des paysans interrogés, au lieu d'être considérées comme de seuls objets productifs, les plantes acquièrent des modes d'existence beaucoup plus variés, allant de travailleuses à confidentes. Pour l'auteur, cette rupture ontologique contient un potentiel très fort, en ce qu'elle change la vision d'une agriculture anthropocentrée à « *dés-anthropocentrée* ». Kazic relate notamment son expérience avec un paysan et relève son rapport « *de soin et de bienveillance* » avec ses plantes (Kazic, 2019, p. 49). Bien que cela ne soit pas nommé par l'auteur, il peut s'agir d'une forme de *care* des plantes, d'une relation de soin attentionnée et sensible.

Le rôle de l'attention

Anna Krzywoszynska (2019) souligne que le monde académique développe le champ des éthiques relationnelles, définies par l'interdépendance entre humains et non-humains, où les entités s'influencent et dépendent les unes des autres (Krzywoszynska, 2019). La pratique de l'attention est centrale dans la constitution d'une éthique relationnelle car elle permet de se rendre disponible pour répondre aux besoins d'une autre entité que soi. Elle permet notamment de se laisser affecter, au sens de développer un sentiment ou une disposition morale, dans des relations non-humaines. Cette attention peut aussi être comprise comme une curiosité, une 'respons-abilité' ou une ouverture (Krzywoszynska, 2019, p. 4). L'autrice note que l'attention ne vient cependant pas de

nulle part, et qu'elle est sans doute rendue possible par une réflexion éthique et ontologique préalable.

Le rôle du respect de la plante

Des pratiques de *care* pour des plantes ont été relevées par Angé et collègues (2018) dans leur étude du Parc de la pomme de terre au Pérou. Au-delà de la conservation de nombreuses variétés, le parc a pour objectif d'accroître la considération de la pomme de terre par les humains, à travers la notion de *respeto*, le respect. Les auteur.ices relèvent l'importance des pratiques de respect, ainsi que celle des « *rencontres affectives interespèces dans les programmes de conservation* [traduction libre] ». Cet article s'attache à montrer que les paysan.nes impliqués dans ce parc perçoivent les plantes comme des sujets individuels et non comme des ensembles ou des objets. Ainsi, malgré sa valeur instrumentale, la pomme de terre est soignée également pour sa valeur en tant qu'entité vivante.(Angé et al., 2018) La pratique du *respeto* rejoint celle du *care*, en ce qu'elle insiste sur la subjectivité des entités de qui on prend soin, et permet de développer une attention à l'égard d'autres entités vivantes.

1.3.2. Les éléments nécessaires à une pratique de *care* des plantes

Ainsi, les pratiques de sensibilité, d'attention et de respect peuvent préexister au développement d'une nouvelle relation aux plantes, mais une éthique de *care* permet de les renforcer. Toutefois, certaines conditions sont nécessaires pour pratiquer le *care* auprès des non-humains. Il s'agit de les présenter ici pour comprendre de quelle manière le *care* advient en agriculture et sous quelles formes.

L'expérience sensible et sensorielle

Dans leur article, Angé et collègues (2018) expliquent que la notion de *respeto* est retrouvée dans toutes les pratiques de production, d'échange et de consommation du parc. Mais ce respect de la pomme de terre se développe notamment via la spiritualité et les expériences sensorielles et culturelles. Les festivités et animations du parc crée alors les conditions pour un respect de la pomme de terre, ainsi qu'une possibilité d'ouvrir la porte à « *l'appréciation et au respect d'un monde plus riche, plus biodivers* [t.l.] » (p.37). Si les pratiques spirituelles et contextuelles de ce parc sont particulières à ces communautés de paysan.nes, le parc a aussi comme objectif de diffuser ces pratiques de *respeto* à d'autres praticien.nes. Les auteur.ices montrent que le festival de la pomme de terre

permet de maintenir une relation incarnée à celle-ci, au lieu de se déconnecter de la biodiversité par des pratiques agricoles intensives (p.37).

Le besoin d'expertise

Krzywoszynska (2016) souligne le fait que les agriculteur.ices sont de plus en plus poussés à prendre soin de la terre et à prendre en compte les dimensions sociales et systémiques de leur agriculture, telle que la sécurité, la santé et l'environnement. En cela, le *care* devient de plus en plus utilisé pour reconceptualiser les pratiques agricoles et encourager à des pratiques écologiques. Krzywoszynska (2016) interroge le lien étroit entre le *care* et l'expertise située, c'est-à-dire que la connaissance et le savoir-faire servent le *care*, et que par la pratique du *care* il y a une acquisition de savoir. Elle démontre ainsi que « *l'engagement pratique dans l'environnement social et matériel de la ferme [t.l.]* » permet d'acquérir des compétences clés du *care* que sont l'attention, la responsabilité et le savoir-faire. Elle montre également que le savoir expérientiel est crucial dans la pratique de soins demandée aux agriculteur.ices. Elle constate ainsi que bon nombre d'auteur.ices soulignent l'importance d'une pratique de 'bon *care*' pour la pratique d'une 'bonne agriculture' (Krzywoszynska, 2016, p. 2). Le 'bon *care*' peut être compris au sens où il doit être réalisé selon les principes fondamentaux de l'éthique du *care*. Ces pratiques de *care* dépendent d'un savoir et d'un savoir-faire situé et expert, acquis par l'expérience et par une certaine connaissance théorique (Krzywoszynska, 2016, p. 2). L'autrice s'attache alors à montrer que la manière dont peut être acquis ce savoir expérientiel passe obligatoirement par l'attention, la réactivité, l'adaptation, éléments caractéristiques d'une pratique du *care* (p. 3). L'autrice souligne que le savoir expérientiel, tacite, est personnel et dépend du contexte, ce qui fait qu'on le communique aux autres en partageant une expérience et non juste par la parole. L'acquisition de ce savoir passe notamment par l'utilisation des sens et de sensations perçues, et par le développement d'une sensibilité au monde et à ses entités. Il s'agit donc d'éduquer son attention pour ne pas seulement remarquer ce qui se joue, mais comment cela se joue, et comment intervenir dans un environnement de mutations constantes (Krzywoszynska, 2016, p. 5). L'autrice fait alors remarquer qu'un haut niveau d'expertise présente de nombreuses similitudes avec le *care*. En effet, il ne s'agit pas seulement de faire des choix fondés sur une théorie, mais bien d'être dans une constante adaptation et attention des conditions du milieu, afin d'évaluer la nécessité d'une action et la manière adéquate de la réaliser. Le *care* ne sépare ainsi pas l'action de la continuité de l'évaluation des conditions et du résultat, afin de rester en

accord avec la bonne pratique du soin. En comparant avec la logique du choix qui peut être réalisé par un.e novice, l'autrice montre que le *care* nécessite de l'expertise. « *Le care n'est pas possible lorsque le/la praticien.ne est plus intéressé.e par le fait d'adhérer aux règles et procédures qu'au fait de faire ce qui est juste, car faire ce qui est juste est toujours contextuel, local et temporaire.* [t.l.] » (Krzywoszynska, 2016, p. 6)

Reconnaître l'incertitude et le contexte

Un dernier élément à prendre en compte dans la pratique du *care* envers des non-humains, et l'importance du contexte et de la marge d'incertitude qui vont influencer le résultat des soins. Krzywoszynska (2016) explique l'impossibilité d'appliquer des solutions 'toutes-faites' alors que le contexte change constamment. La narration, propre à l'éthique du *care*, permet ainsi à des histoires divergentes de donner à voir la complexité d'une situation, au lieu de mettre en conflits des faits divergents (Krzywoszynska, 2016). Être dans une attention perpétuelle n'est pas une chose aisée dans un quotidien agricole, car la disposition changeante du praticien/de la praticienne, ainsi que sa fatigue physique et mentale, sont des facteurs influençant la pratique du *care* (p. 14). Il y a donc une reconnaissance assumée de l'incertitude et de la subjectivité de la position dans la prise de décisions pour effectuer le *care*.

1.3.3. Le care confronté à des limites

Pour pratiquer le *care* envers des entités telles que des plantes, il faut donc reconnaître le besoin d'expériences sensorielles et matérielles, la nécessité d'une certaine expertise, ainsi que l'importance du contexte et des incertitudes données. Mais malgré la prise en compte de ces éléments, pratiquer le *care* envers des plantes présente diverses difficultés.

La difficulté liée à l'altérité des plantes et du sol

Parce qu'elles sont encore plus éloignées des humains que le sont par exemple les animaux, les plantes nécessitent une connaissance théorique et pratique afin de comprendre ce que représente une bonne vie de plante (Krzywoszynska, 2016). Parce que celles-ci sont perçues comme pouvant croître indépendamment de la volonté humaine, le contrôle a souvent été le mode d'action privilégié. Ainsi, des interactions « *harmonieuses, ou du moins accommodantes* [t.l.] » entre humains et plantes nécessitent aux humains d'être attentifs et de devenir sensibles aux dispositions de la plante, et à sa temporalité (Krzywoszynska, 2016, p. 6-7). Si l'altérité des plantes est déjà importante pour les

humains, l'altérité du sol l'est encore plus. Le sol étant composé de multiples entités vivantes et non-vivantes, cela rend non seulement la réponse à ses besoins complexe, mais il est aussi difficile de s'y relier et de le comprendre. Krzywoszynska (2016) explique ainsi que l'exploration du réseau de *care* est un processus pratique mais aussi intellectuel, afin de reconnaître ces interactions existantes mais invisibles aux yeux humains.

Les conflits qui surgissent dans les réseaux de care

Dans son ouvrage *Matters of care*, María Puig de la Bellacasa (2017) argumente que se rendre attentif.ve au sol dans toute sa complexité, permet de repenser nos relations entières à ce qu'elle nomme le *foodweb*, le réseau trophique, c'est-à-dire le réseau d'échange de nourriture, d'énergie et de nutriments entre toutes les entités de l'écosystème (p.191). Un tel modèle permet de replacer l'interdépendance des entités de l'écosystème au centre de l'agriculture. Cela permet également de considérer que le soin apporté au sol va à avoir des retombées positives, en ce que le sol va lui-même 'prendre soin' des entités qui le composent (Puig de la Bellacasa, 2017). En cela, prendre soin des sols a un potentiel de perturbation de l'agriculture conventionnelle dans sa dimension unidirectionnelle et productiviste. Ne pas reconnaître cette interdépendance engendre la dégradation du sol, par l'utilisation de pesticides par exemple, et donc du reste de l'écosystème. Cela rejoint les propos de Krzywoszynska (2019) qui en se penchant sur le *care* des sols, utilise le modèle de 'réseau de *care*', selon lequel prendre soin d'une entité nécessite aussi de prendre soin d'autres entités.

Conflits entre entités

Ainsi, si la théorie du *soil food-web* de Maria Puig de la Bellacasa (2017) est intéressante, Krzywoszynska (2019) souligne qu'il ne faut pas oublier que les pratiques de *care* sont matérielles et situées. Les besoins de *care* étant multiples et différents, ils peuvent rentrer en tension, et en fin de compte le *care-giver* doit faire des choix bénéfiques pour certaines entités (choisies) qui vont entraver le bien-être d'autres entités (exclues). Cela remet notamment en cause la notion de bien-être dans la définition d'une éthique de *care*, car le bien-être de certaines entités ne peut correspondre au bien-être de toutes les entités. À titre d'exemple on peut mentionner qu'en agriculture, on va favoriser le soin des plantes 'productives' plutôt que des adventices, alors même que le sol a peut-être besoin des adventices pour maintenir son équilibre, ce qui aiderait par là-même la plante 'productive'.

L'éthique relationnelle permet ainsi de prendre en compte toutes les relations de *care* possibles, et donc d'avoir une perspective horizontale, et non hiérarchique, des besoins des entités. L'autrice avance donc qu'adopter une posture de *care* en réseau permet de développer une attention large, mais aussi plus fine aux interconnexions (Krzywoszynska, 2019).

Conflits avec l'objectif premier de production

Introduire une pratique d'attention et de *care* pour le sol, auparavant invisibilisé, peut avoir un effet de changement profond de la ferme. Si les cultures ne permettent pas ou plus le bien-être du sol, cela peut engager un changement des pratiques ou des cultures dans la ferme (Krzywoszynska, 2019). Dans un cas encore plus extrême, en essayant de répondre aux besoins du sol les agriculteur.ices peuvent potentiellement se rendre compte que celui-ci n'est même pas propice à la culture. Arriver à ces conclusions, et les suivre, remet en cause le modèle productiviste, ou l'activité de la ferme, jusqu'à son potentiel arrêt. L'autrice nomme ça le « *potentiel éthique radical de l'attention dans les relations de care* [t.l.] » (Krzywoszynska, 2019, p. 9). Dans leur adoption de pratiques de soins attentionnés, certaines agricultures alternatives semblent s'approcher au plus près de ce potentiel radical, sans forcément chercher un idéal de *care* inatteignable.

Une temporalité contraire au productivisme

María Puig de la Bellacasa (2017), aborde la temporalité spécifique du sol, et des relations écologiques qui le composent. Elle explique :

« *Ici, prendre le temps pour le care apparaît comme une perturbation des temporalités anthropocentrées. Les écologies alternatives pratiques, éthiques et affectives du care qui émergent, troublent la direction traditionnelle du progrès et la vitesse des interventions technoscientifiques, productivistes et orientées vers l'avenir* [t.l.] » (2017, p.23).

Ainsi, le care peut permettre d'adopter une temporalité subversive pour mieux protéger le vivant. Dans le cas agricole, l'attention et le *care* peuvent changer l'échelle de temps d'une ferme, car si le but est d'avoir une ferme viable, le sol doit être en bonne santé le plus longtemps possible. Toutefois, prendre du temps pour le *care* n'est pas anodin, surtout dans un contexte agricole sous tension économique, et requiert des ressources matérielles et affectives, au sens de la capacité de se laisser affecter et d'être sensible. Les agriculteur.ices peuvent se retrouver bloqué.es par la volonté de répondre au besoin de

leurs sols mais ensuite de ne pas pouvoir survivre dans un système économique exigeant. Alors même qu'il est vital, ce travail de *care* agricole est dévalué car il n'est pas productif, comme le *care* d'abord mis au jour par le féminisme dans la sphère du travail reproductif (Puig de La Bellacasa, 2017).

En rejoignant la conclusion de Tronto (2008), Puig de la Bellacasa (2017) explique donc à quel point la pratique du *care*, qui est matérielle et incarnée, a sa propre temporalité, radicalement différente de la temporalité d'une agriculture productiviste. Consacrer du temps au *care* c'est volontairement prendre en compte d'autres entités vivantes et adopter un regard non-anthropocentré et pluridimensionnel. C'est reconnaître l'interdépendance du vivant et le caractère vital du soin pour notre survie. Développer des pratiques de *care* envers les sols a donc un potentiel disruptif mais ne peut se réaliser sans une remise en question éthico-politique du modèle de production actuel (Puig de La Bellacasa, 2017).

Le besoin de changement structurel

Contrairement à Kazic (2019), Krzywoszynska (2017) ne constate pas que les agriculteur.ices changent leur regard ou conçoivent une nouvelle ontologie « *dés-anthropocentrée* ». Selon elle, les agriculteur.ices perçoivent ces pratiques d'attention et de soin comme une continuité de leur travail, et non pas comme l'attribution d'une valeur différente aux entités de leur ferme. Ces pratiques sont effectuées, non pas dans une perspective de *care* relationnel, mais dans un but de production et d'obtenir un certain 'service' en retour de leur soin. Ainsi, Krzywoszynska explique que cette attention intéressée va à l'encontre de la conclusion de Puig de la Bellacasa (2017) qui émet hypothèse que l'extension du *care* de la plante au sol, va faire que la production se subordonne à la relation. En effet, un changement ontologique ne peut s'opérer si les structures économiques exigent une productivité qui maintiennent les plantes dans une posture d'objet productif.

Il apparaît ici les limites de penser les réseaux de *care* sur une ferme productive sans penser les autres échelles d'action. Il s'agit de repenser les réseaux de *care* sur toutes les échelles, sociales, politiques et économiques pour changer de paradigme agricole. Krzywoszynska souligne en effet l'importance de questionner les relations de pouvoir, « *qui structurent quelles sortes de care sont désirables et effectivement possibles [t.l.]* » (2019, p. 11).

Selon l'autrice, le soin de la survie humaine est de plus en plus mis en lien avec le soin des vies non-humaines. Les pratiques de *care* nécessitent de l'attention, et celle-ci permet d'identifier les besoins d'une entité et d'y répondre (Krzywoszynska, 2019). Le potentiel éthique de l'attention repose sur le modèle du 'réseau de care', sous sa forme pragmatique et pratique. Comme exposé, cette transformation par le *care* ne peut se faire qu'à condition d'un changement pluriscale et systémique (Krzywoszynska, 2019; Tronto, 2011).

En conclusion de cette première partie, une autre définition du *care* incluant le reste du vivant est proposée. En étendant le sens de ce qu'est le collectif, en y incluant tous les autres qu'humains, Puig de la Bellacasa propose de repenser cette dimension du *care* de Tronto et Fischer (1993). Au lieu de « *tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer le monde pour que nous puissions y vivre le mieux possible* », il s'agit de remplacer le 'nous' et d'inclure toutes les entités qui participent à ce *care* collectif « *tout ce qui est fait (...) pour que tous puissent y vivre* » (Puig de La Bellacasa, 2017, p. 161). Ainsi, les humains ne sont plus les seuls ayant de l'agentivité pour pratiquer le *care*, les autres entités en sont dotées également.

Finalement, analyser le monde avec les lunettes du *care* c'est comprendre que le développement de nos sociétés n'a été permise que par l'exploitation des ressources environnementales et humaines, et que cette relation de dépendance engage une responsabilité. On peut alors distinguer les mouvements qui conservent une conception de la nature comme extérieure aux humains, tels que ceux relevant d'un environnementalisme mainstream ; des mouvements qui luttent pour la reconnaissance des interdépendances, tels que l'écoféminisme, la justice environnementale et en ce qui concerne ce mémoire, certains mouvements d'agriculture alternative. C'est ce qui est abordé dans la partie suivante.

2. Les agricultures alternatives, principes éthiques et pratiques agricoles

Cette seconde partie explore la littérature existante sur les agricultures alternatives, en montrant différents mouvements et leurs caractéristiques dans une approche de transition écologique et de *care*.

Nombreux sont les courants ou paradigmes qui proposent une agriculture plus écologique que celle du modèle agricole dominant, moderne et industriel. La volonté de ces agricultures alternatives est de proposer des techniques agricoles écologiques, et pour certaines de repenser de façon plus durable les modèles sociaux, économiques et politiques qui les sous-tendent (Deverre, 2011). Plusieurs oppositions à l'agriculture dite conventionnelle sont identifiées : la décentralisation contre la centralisation conventionnelle ; l'indépendance à la place de la dépendance ; la communauté plus que la compétition ; l'harmonie au contraire de la domination de la nature ; la diversité au lieu de la spécialisation ; et la retenue plutôt que l'exploitation (Deverre, 2011, p. 42).

Les agricultures alternatives se sont notamment développées en réaction aux problèmes de sécurité alimentaire à partir des années 90, et ont pris de l'ampleur face à la crise de la vache folle. Depuis, ce sont les dimensions de soutien aux paysan.nes et à une économie de proximité qui dominent les revendications des modèles alternatifs, tels que le modèle des AMAP (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne) en France. Cette revendication des systèmes locaux porte toutefois une faiblesse, car leur capacité d'opposition au modèle dominant est réduite par leur présence sur un territoire limité et par leurs acteurs qui ne représentent qu'une faible partie de la population générale, souvent plus dotée en capital social et économique. Cela ne permet pas à ce type de modèle d'être une réelle force d'opposition au niveau structurel et systémique (Deverre, 2011). Deverre souligne le fait que certains modèles agricoles se sont limités à un changement de pratiques et de techniques qui n'ont pas remis en question le système social, économique et politique, menant alors à une individualisation des changements et à une intégration de l'alternative au modèle mainstream (Deverre, 2011).

2.1. Des principes et valeurs écologiques et sociales

2.1.1. L'agriculture biologique, une diversité de valeurs derrière un seul label

L'agriculture biologique peut paraître homogène de l'extérieur mais c'est un mouvement aux pratiques et valeurs hétérogènes. Il est pertinent de s'interroger sur celles qui sont alternatives au modèle d'agriculture conventionnelle et observer en quoi elles se rapprochent du *care*.

Deverre (2011) souligne que l'agriculture biologique s'est en partie vue intégrée au modèle d'agriculture conventionnelle notamment via des processus d'industrialisation ou de grande distribution, ou de soutiens publics conditionnés par la production ou la taille d'exploitation. De plus, des agriculteur.ices soulignent que la certification biologique ne permet pas toujours de prouver que la ferme est écologique, notamment parce que le cahier des charges ne prend pas en compte de multiples aspects tel que l'utilisation de plastique, le bilan carbone ou la mécanisation (Rasplus et al., 2023). Certain.es agriculteur.ices sont alors très critiques du modèle d'agriculture biologique qui manque de valeurs écologiques et sociales propres à l'agriculture paysanne (Rasplus et al., 2023).

Au contraire, Catherine Larrère (2017) propose une définition de l'agriculture biologique aux valeurs fortes et revendiquées. Elle explique qu'en tant que mouvement divergent de l'agriculture conventionnelle, l'AB porte les mêmes valeurs fondamentales que celles de la transition écologique plus largement : respecter l'environnement, promouvoir l'autonomie des personnes et renforcer les échanges et la solidarité. Cela mène notamment à une agriculture qui promeut des pratiques utilisant moins d'intrants chimiques et qui favorise la production locale. Pour les collectifs en agriculture bio, l'autonomie est une valeur centrale. Il ne s'agit pas de s'isoler ou de vivre en autarcie, mais de se rendre autonome pour que son système agricole ne soit pas dépendant des banques, des entreprises d'équipements ou de produits chimiques agricoles. L'autonomie se couple à l'idée de s'ancrer plus fortement dans son territoire via des réseaux sociaux et économiques courts, directs, qui se soutiennent, s'entraident et collaborent, ce que Larrère (2017) qualifie d'autonomie relationnelle. D'où la centralité de l'entraide et du bénévolat, notamment sous forme de WWOOFing, qui loin d'une seule béquille économique - que les fermes en agriculture conventionnelle obtiennent par des aides - peut relever d'une volonté de renforcer le tissu social et la solidarité, qu'elle soit locale ou plus lointaine. Le respect de l'environnement vient également s'incarner dans cette

valorisation du local, car cela tend à réduire les distances de transport et donc d'émissions polluantes. Toutefois, Larrère (2017) souligne que le respect de l'environnement par les agriculteur.ices bio ne dépasse pas le cadre des pratiques agricoles nécessaires au bon fonctionnement de l'exploitation. Si la production se porte mieux via des pratiques respectueuses, le rapport à la nature reste inchangé, cantonné à une perspective instrumentale. Ainsi, la viabilité économique de l'exploitation est rendue possible par sa viabilité écologique.

Larrère (2017) note que malgré une volonté de certains acteur.ices d'avoir des valeurs fortes qui valorisent le tissu local solidaire et convivial, le label bio concerne une variété d'acteur.ices aux valeurs et pratiques hétérogènes et il n'inclut donc pas forcément ces valeurs de solidarité et de localisme. Larrère (2017) rejoint ainsi Deverre (2011) en montrant que cela laisse la possibilité d'une frontière molle entre agriculture bio et agriculture conventionnelle, et la deuxième se voit renforcée par la première, au détriment d'une transition écologique du monde agricole.

2.1.2. L'agroécologie, plus qu'un modèle agricole

L'agroécologie est un mouvement d'agriculture alternative qui regroupe plusieurs mouvements en son sein et qui a des acceptions multiples. L'agroécologie, comme son nom l'indique, applique des principes écologiques à l'agriculture, en considérant les écosystèmes dans lesquels s'inscrit le système productif (Alarcon, 2020). La reconnaissance de l'agroécologie et son institutionnalisation s'est effectuée en partie en reprenant les principes de réduction des pesticides, mais s'y ajoutent des revendications sociales ainsi qu'une volonté de moindre mécanisation. C'est cette double volonté de respect de la nature et des humains, qui est intéressante à souligner dans une approche par le *care*.

Dans leur article qui explore la place du féminisme dans l'agriculture familiale et l'agroécologie, Prévost et collègues (2014) précisent que l'agroécologie est une forme d'agriculture qui ne se concentre pas seulement sur les techniques et pratiques agricoles, mais se penche aussi sur leur insertion dans l'organisation politique et économique et sociale, afin de tendre vers un modèle de société plus écologique. Les auteur.ices montrent ainsi la nécessité de l'approfondissement des questionnements féministes dans le domaine agricole afin d'atteindre une égalité plus grande et mettre au-devant de la scène des pratiques et savoirs valorisables (Prévost et al., 2014).

Pimbert et collègues (2021) définissent l'agroécologie comme un paradigme alternatif qui place au cœur de sa démarche la valorisation du savoir, des pratiques et de l'organisation des communautés locales, pour un système plus équitable, de la production à la consommation. Les auteur.ices relèvent notamment l'importance de circuits économiques alternatifs tels que fondés sur la circularité, la subsistance et le *care*. L'agroécologie se fonde sur une vision transformatrice de la relation entre l'humain et la nature, qui remet en question la domination de la perspective eurocentrée, occidentale, scientifique et patriarcale de l'agriculture (Pimbert, 2022). Les auteur.ices notent que malgré une grande réticence ou même opposition à l'agroécologie par l'industrie agro-alimentaire, c'est un champ académique en expansion et qui a sa place dans les débats de politiques agricoles. Ceci est notamment dû à son étude anthropologique qui permet de souligner l'importance d'une approche située, humaine, sociale et politique.

Pimbert (2022) explique que l'agroécologie a pour idée centrale que les agroécosystèmes reproduisent un fonctionnement biodivers et naturel, ce qui permet notamment de créer un modèle résilient. Les mouvements paysans revendiquent une relocalisation des systèmes ainsi qu'un refus de substituts qui maintiennent la dépendance au marché d'intrants. Ainsi, l'agroécologie est à la fois une science, une pratique et un mouvement social, dans une volonté de souveraineté alimentaire (Pimbert, 2022). Cette souveraineté alimentaire est revendiquée dans une visée de transformation radicale du système pour acquérir plus d'autonomie, favoriser des mutualités de *care*, et la démocratie (Pimbert, 2022).

Cela s'accompagne d'une volonté de plus de localisme afin de lutter contre l'industrialisation de l'agriculture, qui tue ses paysans et le vivant, et de changer les circuits de distribution afin de redistribuer le pouvoir de décision aux groupes qui pratiquent l'agriculture (Pimbert, 2022). Reprenant les pensées de Kropotkine et de Bookchin, l'auteur souligne la volonté de l'agroécologie de construire un modèle agricole qui s'insère dans un système économique et politique qui est également à transformer, selon une décentralisation du pouvoir et de la production, et un ajustement selon les contextes et capacités locales. Pimbert explique que pour soutenir un tel modèle, en rupture avec le modèle capitaliste et patriarcal actuel, il faut une distribution beaucoup plus égalitaire des ressources, en opposition à l'accaparement actuel par une minorité, ainsi qu'une intégration nécessaire du travail reproductif et de *care* effectué par les femmes et la nature (Pimbert, 2022). Les économies du *care* cherchent en effet à

construire des nouveaux systèmes avec pour cœur la solidarité, la liberté et l'inclusion sociale, dont les indicateurs économiques sont mesurés par rapport au bien-être (Pimbert, 2022).

2.1.3. La permaculture, une éthique proche du *care*

Une éthique politique et collective

Le mouvement de la permaculture est également particulier car il a son éthique propre. Il est donc intéressant pour ce sujet de se pencher sur les similitudes entre les valeurs éthiques de la permaculture et celle du *care*. La permaculture ne peut pas réellement être considérée comme une agriculture alternative car c'est en réalité une méthode de conceptions des lieux, qui peut s'appliquer à de multiples domaines de la vie. Toutefois, si elle ne peut être réduite au domaine agricole, elle en demeure la porte d'entrée privilégiée.

Bétina Boutroue (2018) explique que la permaculture a son propre programme politique, qui se résume notamment par les trois principes suivants : Prendre soin de l'Humain, Prendre soin de la Terre, Partager équitablement les ressources. Puig de la Bellacasa (2010 ; 2017) explore quelle sorte d'éthique traverse la permaculture, et en quoi elle se rapproche du *care*. Elle explique qu'en permaculture, il ne s'agit pas de parler de morale ou d'éthique mais bien d'apprendre à « *agir et vivre avec des systèmes et techniques du quotidien qui incarnent le soin de la terre [t.l.]* » (Puig de La Bellacasa, 2017, p. 126). L'autrice considère que cet apprentissage lui a permis de comprendre la nature quotidienne et matérielle d'une éthique du *care*. Les principes moraux sont indissociables de leur application pratique au quotidien. L'éthique permaculturelle tente de « *décentrer la subjectivité éthique humaine en ne considérant pas les humains comme des maîtres ou même comme des protecteurs mais comme des participants dans le réseau des êtres vivants de la terre [t.l.]* » (Puig de La Bellacasa, 2017, p. 129). Ainsi, les principes de la permaculture se rapprochent du *care*, en ce qu'ils ne se fondent pas sur des principes généraux mais bien sur l'existence de besoins concrets pour maintenir la vie et le bien-être.

Puig de la Bellacasa reprend la construction du mot permaculture, en notant qu'il s'agit de chercher une permanence dans le fait de cultiver des pratiques collectives. Cette permanence implique donc une durabilité dans le temps, contrairement à des pratiques d'épuisement des ressources (Puig de La Bellacasa, 2010, 2017). La dimension de culture,

au sens de pratiques collectives, permet de redéfinir la collectivité. Dans la permaculture, celle-ci n'est plus seulement humaine mais inclue toutes les entités vivantes qui sont aussi dans le soin de la terre. Il y a donc une volonté de réassembler la culture et la nature, habituellement séparées dans l'ontologie occidentale moderne (Descola, 2005). L'éthique peut parfois être perçue comme une dilution du politique dans la disposition morale individuelle, et s'incarnant dans des choix individuels. Toutefois, Puig de la Bellacasa (2017) explique que la permaculture tend au contraire à continuellement lier et replacer l'individu dans le collectif. Le fait que la permaculture insiste sur l'objectif de vivre mieux et durablement de manière collective, la rapproche du *care* dans sa dimension éthico-politique, par sa visée transformatrice du collectif et de la responsabilité qui lui incombe (Puig de la Bellacasa, 2017). Selon Laura Centemeri, l'humain est capable de « *valoriser ce qui l'entoure* », ce qui complète la description de Puig de la Bellacasa (2010, 2017), et explique que les participation des êtres vivants se fait en fonction des « *capacités, ses inclinaisons et potentialités* », qui participent tous à créer et perpétuer le monde (Centemeri, 2021, p.78-80).

Une éthique du 'faire'

Pour Puig de la Bellacasa (2010) la permaculture n'a pas pour ambition d'adopter une vision spirituelle de la terre, mais bien de se rendre compte de l'interdépendance matérielle des humains au reste du vivant, et qu'afin de le maintenir en vie, le soin nécessite de plonger ses mains dans la terre, au sens propre. L'interdépendance n'est pas érigée en principe, elle est une contrainte matérielle réelle. C'est ainsi que la permaculture, reposant sur cette reconnaissance et ses conséquences pratiques, rejoint une éthique du *care*, éthique relationnelle, matérielle.

L'autrice tente de démontrer dans son article que c'est en faisant, en pratiquant le soin, que les principes éthiques adviennent. L'autrice prend l'exemple du compost, qui d'une pratique ordinaire, peut faire émerger une compréhension des processus de *care*, où les entités vivantes sont considérées comme effectuant une action participant à un cycle de soin, les vers de terre créant une terre fertile, aidant les humains à produire plus facilement. L'autrice argumente ainsi que c'est en se rendant compte de cette sorte d'interdépendances quotidiennes que les humains peuvent développer un sens du *care*.

L'importance contextuelle

L'éthique permaculturelle se rapproche aussi d'une éthique du *care*, en ce qu'elle est une éthique contextuelle. En effet, dans la formation de deux semaines à la permaculture, Puig de la Bellacasa, explique que toute réponse à une question commence obligatoirement par « ça dépend... ». Agir avec *care* et prendre des décisions nécessite toujours de prendre en compte les conditions et la relation avec les autres entités (2010, p.162). Centemeri note ainsi à propos du *care* : « *En tant qu'engagement pratique pour le maintien du vivant, il implique également la lutte et l'exclusion.* » (Centemeri, 2021, p. 84). Le *care* n'est pas une relation idéalisée ni une relation de laisser-faire complet. Centemeri reprend Puig de la Bellacasa pour expliquer :

« Prendre soin de la terre c'est faire face à des pestes, à des invasions, à la nécessité de s'allier avec certains êtres pour en éliminer d'autres. Il s'agit alors de prêter attention à la manière dont on élimine et de se demander pourquoi, et pour qui, on prend la décision de le faire (Puig de la Bellacasa, 2010, p. 166). » (Centemeri, 2021, p. 84)

Il ne s'agit donc pas de prendre soin de façon universelle et indiscriminée, mais de faire des choix conscients des interdépendances et des besoins des différentes espèces.

Pour une transition écologique

La proposition de l'autrice (Boutroue, 2018) est de dire que la permaculture, par l'accent mis sur la transition de mode de vie, est un levier pour la transition écologique. Il s'agit de penser la transition à travers un changement d'être et non seulement par des évolutions techniques et pratiques. C'est en effet ce qui est proposé par Rob Hopkins qui insiste que le passage à l'action et l'inscription de ces pratiques dans le quotidien donne à voir une écologie faisable et souhaitable (Boutroue, 2018, p. 16).

La permaculture permet notamment de remettre en question l'attribution d'une seule et unique valeur utilitariste à la nature (Centemeri, 2021, p.92). Redonner des valeurs sensibles et relationnelles au vivant que l'on côtoie mais aussi avec lequel on n'est pas en contact direct, permet de prendre conscience de nos interdépendances. L'autrice avance donc que réhabiter son environnement a une portée transformatrice, et nécessite des temps d'écoute, d'observation et d'expérimentation, que la permaculture place au centre de sa pratique.

Finalement, si ces conceptions du *care* sont théorisées par la recherche académique elles ne le sont pas forcément par les praticien.nes. Centemeri observe en effet :

« Dans les milieux du mouvement de la permaculture où j'ai pu enquêter, les références aux éthiques féministes du care sont pratiquement absentes. L'idée de prendre soin de la terre est reprise comme expression du langage ordinaire, une forme de bon sens, mais sans une conscience de ses implications philosophico-morales et politiques, qui ne sont d'ailleurs pas non plus prises en compte dans les textes des initiateurs du mouvement. » (Centemeri, 2021, p. 88).

Cela n'empêche pas de trouver chez les agriculteur.ices une conception de la permaculture comme étant centrale à une société écologique, et souhaitable au niveau socio-politique.

2.1.4. L'agriculture alternative ou la vie alternative

Ainsi, les agricultures alternatives s'accompagnent parfois d'une alternative également au niveau du mode de vie. Geneviève Pruvost observe dans son article *L'alternative écologique* (2013), comment des personnes vivent des modes de vie écologiquement radicaux. Ceux-ci sont définis selon elle :

« par une alimentation biologique, un habitat partiellement ou totalement éco-construit, une défense de l'ancrage local et des circuits courts de distribution (en opposition à l'« économie verte » pratiquée par les grands groupes), et des pratiques d'éducation et de médecine alternatives » (Pruvost, 2013, p. 37).

C'est un choix de mode de vie, qui touche autant au domaine professionnel de l'individu qu'à son domaine personnel. Elle note notamment que la volonté de changer de travail et même de son rapport au travail n'est pas l'objet d'une simple envie de changement mais d'une vocation et d'une remise en question de la « société mainstream » (Pruvost, 2013, p. 38). Ces reconversions professionnelles ont aussi la caractéristique d'être en lien direct avec leur engagement écologique. Dans ces modes de vie alternatifs et écologiques se joue aussi le renouvellement de la place donnée à l'activité domestique, et notamment la réorganisation du temps de travail pour accorder plus de temps aux tâches « privées ». Cela est notamment lié à la volonté d'autonomie qui implique par exemple l'autoproduction alimentaire, l'autoconstruction... Pruvost décrit qu'il se dévoile ainsi un enjeu de faire monde autrement, c'est-à-dire de se détacher d'une vision instrumentale du monde pour aller vers une vision plus respectueuse et coopérative. Il s'agit pour celles et ceux qui vivent ces alternatives de faire société avec les non-humains, sans toujours

mettre l'humain au centre (Pruvost, 2013). Avoir ces valeurs et essayer d'éviter des modèles hiérarchiques nécessite par exemple de travailler dans une structure de petite taille ou dite à taille humaine, car cela facilite le fait de rester en accord avec ses principes.

L'autrice souligne également qu'avoir des valeurs écologiques si fortes est souvent accompagné d'une volonté de partage des connaissances et de sensibilisation pour promouvoir ces mêmes valeurs. Que ce soit aux adultes ou enfants, cela peut prendre de multiples formes, et semble prendre place dans la continuité naturelle de l'activité professionnelle ou du mode de vie (Pruvost, 2013, p. 52).

Pruvost conclue sur le constat suivant : si à première vue on semble assister à une individualisation des pratiques écologiques, ces « *alternatives écologiques au quotidien* » tissent des réseaux collectifs militants. Leur ancrage local et leur connexions interpersonnelles favorisent leur diffusion à travers la société civile. L'autrice relève toutefois le manque de diversité sociale dans ces réseaux alternatifs et donc de sa diffusion à une échelle plus large.

2.2. Des pratiques agricoles alternatives

Comme présenté dans la section précédente, certaines agricultures se placent en rupture d'un modèle fondé sur les sciences et les techniques, et valorisent des principes remplaçant la nature au centre des systèmes. Cette prochaine sous-partie aborde certaines pratiques employées par les agricultures qui se détachent de pratiques plus conventionnelles.

2.2.1. L'écologisation des pratiques agricoles

Des entités de nature agissantes

Barbier et Goulet (2013) expliquent que les changements de perception de la nature comme objet utile au sein de l'agriculture, a un effet important sur les pratiques. Les auteurs soulignent que certaines formes d'agriculture perçoivent les « *entités de nature* » comme des êtres au travail (Barbier et Goulet, 2013, p. 4). Ces « *entités de nature* » sont toutes les entités vivantes impliquées dans la production agricole, ainsi que les processus et transformations influençant cette production. A la base de l'agriculture conventionnelle est un constat sur l'environnement qui entoure la production, comme apportant des problèmes qui vont entraver le bon rendement agricole. Dans la même vision, le sol est « *d'abord considéré comme un support qu'il convient de contrôler* » et n'est ainsi

qu'examiné pour vérifier sa capacité à apporter ce qu'il faut pour les plantes, dans le cas contraire il sera complémenté avec des intrants. Ainsi, Barbier et Goulet relèvent une tendance de l'agriculture moderne à évaluer ce qui pose problèmes et les limites du milieu, au lieu d'analyser comment la nature peut apporter des solutions. Les auteurs expliquent que cette perception négative de la nature pourrait être modifiée et basculée à la vision d'une nature coopérante avec des atouts, ce qui participerait à une écologisation des pratiques agricoles (Barbier et Goulet, 2013).

Coupler l'action de l'humain et celle de la nature

Dans le modèle conventionnel, Barbier et Goulet notent que l'accent est mis sur les actions de l'agriculteur.ice ce qui néglige les dynamiques naturelles. Cela entraîne une moindre réactivité ou anticipation, du fait de ne pas considérer le milieu dans son ensemble et la temporalité des processus. Il s'agirait ainsi pour la science agronomique « d'intégrer, de façon symétrique, l'action de l'homme et celle de la nature » au lieu de limiter la relation entre humains et nature à une domestication (2013, p. 6-7). Cette vision a déjà sa place dans certaines formes d'agricultures alternatives, les pratiques de laisser-faire sont couplées à une planification et une action humaine et technique. Les alternatives participent ainsi à penser l'agriculture différemment, en remettant en question des pratiques à l'œuvre, en en proposant de nouvelles, et en invitant à une vision holiste d'une nature agissante. Cette prise en compte élargit les activités agricoles aux entités qui entourent la production, les talus, chemins, etc., ainsi que tous les processus et flux écologiques, d'eau, d'énergie, de matière, etc. Les agriculteur.ices adoptant cette vision, considèrent ainsi que « les espaces cultivés et non cultivés relèvent d'une seule et même catégorie, prise comme un tout et qui constitue « leur » milieu naturel » (Barbier et Goulet, 2013, p. 8). La recherche d'équilibre arrive donc au centre de la pratique agricole, au lieu d'agir sur une seule entité, il convient donc de chercher les déséquilibres dans l'ensemble du système. Les auteurs soulignent alors l'importance de l'observation, qui permet de « repérer de nouveaux signaux d'évolution du milieu » (Barbier et Goulet, 2013, p. 9), qui permet ainsi de se détacher d'une agriculture concentrée sur la réaction à un manque ou un dysfonctionnement.

2.2.2. La création du savoir agricole

Les mouvements se réclamant d'une agriculture alternative tendent ainsi à modifier la création du savoir agricole, en reposant davantage sur ceux qui pratiquent l'agriculture au quotidien et en opérant une redistribution du pouvoir et des savoirs aux

acteur.ices directement concerné.es. (Barbier et Goulet, 2013, p. 11). Le changement de perspective sur la nature s'accompagne d'une considération nouvelle « *de la diversité et du particulier* » ce qui implique une valorisation de « *l'infinité des situations singulières qu'offre la nature, passant d'un régime d'uniformité à un régime d'hétérogénéité* » (Demeulenaere et Goulet, 2012, p. 125). Le non-labour en est un exemple, car par cette pratique des agriculteur.ices ont noté que le sol révélait peu à peu sa spécificité, et qu'il donnait même à voir des variations entre les parcelles, ce qui n'était pas visible quand il y avait eu labour. Leurs pratiques ont donc été modifiées par ces observations et par des actions plus particulières à chaque sol. Demeulenaere et Goulet citent ainsi un agriculteur : « *faut pas oublier que c'est un métier à observer avant tout. Et à partir de là y'a rien de standard. On travaille avec du biologique* » (2012, p. 126). Cette réappropriation des savoirs par les agriculteur.ices et une meilleure compréhension de leur environnement, participe également à la revalorisation du rôle et du métier d'agriculteur.ice, un enjeu souligné par la plupart des agricultures alternatives. Cela leur redonne une forme d'agentivité, une capacité à agir de façon autonome, ainsi qu'une relation plus accomplie avec la nature, ce qui participe à la « *redécouverte du sens de leur métier* » (Demeulenaere et Goulet, 2012, p. 128-129).

2.2.3. Une valorisation des collectifs

Les agriculteur.ices donnent une place importante aux collectifs dans lesquels iels s'inscrivent. Ce sont des espaces de socialisation, qui permettent l'échange de savoirs et la solidarité. Au sein de ces réseaux s'exprime la singularité de chacun.e, ce qui permet de valoriser l'apport de ressources multiples, qui évoque la diversité et la richesse de la nature (Demeulenaere et Goulet, 2012). Cette éthique de la solidarité et de la participation et non sans rappeler l'éthique du *care*, où la notion de relation est centrale et où le réseau d'interdépendance appelle à l'attention de chaque entité dans sa particularité. Cette notion de réseau est ainsi centrale à une pratique alternative de l'agriculture qui cherche d'une part à valoriser le savoir situé et propre aux acteur.ices qui le mettent en pratique, et d'autre part à considérer la dimension systémique des collectifs humains et non-humains (Demeulenaere & Goulet, 2012).

2.2.4. Un soin pour les paysages

Certaines agricultures alternatives adoptent des pratiques qui ne se cantonnent pas aux cultures mais se penchent également sur la préservation ou la construction du paysage.

C'est ce que présentent Rasplus et collègues (2023) en avançant que la pratique de l'attention dans l'agriculture biologique participe également à une attention pour le paysage. Les paysannes, prennent en charge le paysage car il est considéré comme étant vulnérable et nécessitant du soin. Ces paysan.nes, ont des pratiques « *d'action attentionnée* » envers elleux-mêmes, les autres et leur environnement plus ou moins proche (Rasplus et al., 2023, p. 6). Toutefois, parmi les paysan.nes en agriculture alternative, les pratiques divergent et les auteurices relèvent alors que « *Les trajectoires des paysages reflètent alors à la fois les choix des acteurs et des actrices comme ceux des trajectoires des sociétés* » (Rasplus et al., 2023, p.8). En fonction de la présence de haies, de talus, d'arbres, de diversité, de machines, le paysage révèle de nombreux indices sur les pratiques agricoles en place. Une partie de la pratique de ces paysan.nes bios est de ne pas intervenir, pour préserver une partie du paysage et de ses habitants.

Les auteur.ices font le même constat que Demeulenaere et Goulet (2012) qui notent que les agriculteur.ices se perçoivent comme accompagnant la nature, et travaillant avec elle et non contre elle (Rasplus et al., 2023). Cette part de laisser-faire est aussi un gain de temps, ce qui permet d'avoir plus de temps pour d'autres choses, au sein de la ferme ou dans la vie personnelle. La présence de valeurs esthétiques dans la composition des paysages est non négligeable chez certain.es paysan.nes, pour lequel.les la richesse et la diversité écologique va souvent de pair avec la volonté d'avoir un paysage beau et agréable.

Finalement, la pratique agricole de ces paysan.nes est attentionnée et respectueuse. Les paysan.nes interrogé.es soutenant un modèle agricole alternatif au modèle conventionnel, ont des pratiques qui incarnent leurs valeurs : « *Ces paysages sont des témoignages de convictions en acte. Ils sont des révélateurs démonstratifs d'un engagement.* » (Rasplus et al., 2023, p. 15). Les auteur.ices concluent ainsi que « *Les données montrent que des paysans et des paysannes peuvent s'inscrire dans une démarche de care, d'attention, de prendre soin non seulement de soi mais aussi de leur environnement.* » (Rasplus et al., 2023, p. 15).

3. Les femmes aux avant-postes du care en agriculture ?

Comme expliqué dans l'introduction de ce mémoire, les femmes dans le monde agricole rencontrent plus d'obstacles que les hommes, notamment par rapport l'accès à la terre et au capital économique, et leurs légitimité et pratiques sont encore remises en question. Cette dernière partie de la revue de littérature permet d'explorer les inégalités et divisions persistantes dans le monde agricole, mais aussi comment certaines femmes pratiquent l'agriculture autrement, proche de pratiques de *care*.

3.1. Une réalité historique et actuelle

3.1.1. Une essentialisation historique du rôle d'agricultrice

Rose-Marie Lagrave et Christiane Albert présentent dans leur ouvrage datant de 1987, comment le métier d'agricultrice s'est construit sur le modèle de l'épouse et de la mère. Seulement valorisée dans son rôle de femme au foyer, l'agricultrice est partagée entre l'aide à la ferme et sa responsabilité des tâches domestiques. La modernisation agricole des années 1980 entraîne le développement rapide de la mécanisation et provoque une nouvelle répartition du travail. L'homme devient le chef des machines et demeure au cœur de la production, tandis que le travail des femmes est morcelé et multiplié, et elles sont portées vers la tertiarisation de leurs activités (Lagrave & Albert, 1987). Annie Rieu complète en 2004 que l'agriculture s'étant construite sur le modèle familial, et notamment sur celui du couple complémentaire, cela a beaucoup entravé la construction de l'identité professionnelle individuelle des agricultrices (Rieu, 2004).

Rieu (2004) note que les femmes justifient leur non-accès à certains postes de travail à la ferme en essentialisant leurs compétences et à cause d'une représentation masculine du métier. Elles se perçoivent comme étant soit incompetentes dans certains domaines, soit naturellement à leur place dans d'autres, où elles doivent être polyvalentes, porter attention et prendre soin, et être plus proches de la nature (Rieu, 2004). Leur exclusion de certains travaux est ainsi justifiée sur la base de leur capacité physique et reproduit une division sexuée du travail et donc un maintien des femmes dans « *une position subalterne* » (Rieu, 2004, p.12-13).

Au tournant des années 2000 les tâches domestiques sont toujours très inégalement partagées : « *La recherche d'efficacité collective du couple nécessite des arbitrages entre le travail dans l'entreprise familiale et le travail dans l'unité domestique.* » (Rieu, 2004,

p. 9). Les femmes sont ainsi pénalisées dans leur investissement professionnel, notamment parce que le travail domestique n'est ni comptabilisé, ni rémunéré. Rose-Marie Lagrave (1983) relève par ailleurs que l'évolution du travail des agricultrices ainsi que la division du travail a été influencé par « *la modernisation du monde rural* » ainsi que par « *les changements technologiques et la mécanisation du travail agricole.* » (Lagrave, 1983, p. 17).

3.1.2. Des divisions et inégalités persistantes

Si les chiffres actuels sur l'activité des femmes en agriculture montrent des évolutions, notamment par l'augmentation du nombre de cheffes d'exploitation, des inégalités persistent. L'étude réalisée par la Fédération Nationale d'Agriculture Biologique (FNAB) a relevé en 2019 que « *66 % des agricultrices bio en couple affirment prendre en charge la totalité ou presque des tâches ménagères alors que seulement 26 % des Françaises faisaient le même constat en 2005* » (OXFAM, 2023).

Les agricultrices que Clémentine Comer interroge « *ont en commun d'insister sur les changements qu'elles peuvent impulser en tant que femmes dans l'appréhension du métier* » (2017, p. 109). Certaines agricultrices, engagées écologiquement, promeuvent ainsi des pratiques qui se rapprochent du *care*, notamment par l'accent mis sur la mise en lien avec le réseau local et la valorisation des produits. Toutefois, l'engagement écologique des agricultrices peut contribuer à une augmentation du travail domestique, car la recherche d'efficacité en ressources et en temps accentue toujours la répartition genrée du travail.

3.1.3. Les spécificités en agriculture biologique

Les spécificités des agricultrices dans le secteur de l'agriculture biologique sont importantes à relever dans l'intérêt du sujet de ce mémoire. La Fédération Nationale d'Agriculture Biologique (FNAB), en collaboration avec l'Agence Bio, a mené une enquête en 2018 qui nous enseigne que les agricultrices bio sont souvent plus jeunes et plus diplômées que la moyenne de la population agricole, hommes et femmes compris (Clément, 2020). Elles ont aussi un engagement écologique plus fort, qui se traduit par le fait que les femmes ont tendance à se soucier plus de l'environnement et de la santé de leur famille, notamment par un souci de l'alimentation (Clément, 2020). . La part des consommatrices de bio (45%) est ainsi plus élevée que la part de consommateurs (34%). Cette différence genrée se retrouve dans le fait 6,9% des agricultrices sont certifiées en

Agriculture Biologique, contre 5,3% des agriculteurs (Laisney et Lerbourg, 2012, p. 5). Le rapport d'OXFAM souligne même qu'elles sont « *surreprésentées en tant que cheffes d'exploitation dans les exploitations bio (46 % contre 27 % toutes exploitations confondues)* » (2023, p.16). Cette orientation vers le bio est aussi le fait d'une partie différente de la population agricole, car « *60 % des agricultrices bio ne viennent pas d'une famille d'agriculteur·ice·s et pour un tiers d'entre elles, l'agriculture est une reconversion professionnelle* » (OXFAM, 2023, p. 16). Parmi elles, 40% ont converti en bio la ferme qu'elles ont récupéré et ce changement est motivé notamment par « *la santé des consommateurs (78 %), le respect de la nature et des animaux (76 %), la nécessité économique (22 %), la diversification des productions (10 %) et des convictions militantes* » (Clément, 2020).

Comer (2017) explique que cela relève également d'une volonté de mise à distance du modèle classique de l'agriculture, et de l'identité professionnelle qui y est rattachée. Les agricultrices bio les plus âgées aujourd'hui, ont souvent un engagement préalable à leur investissement politique dans le monde agricole, caractérisé par des « *préoccupations sociétales plus larges* » que la seule pratique agricole (Comer, p. 85). Par leur engagement dans le bio, les agricultrices les plus jeunes ont tendance à exprimer un « *refus d'une existence urbaine et salariée, et la valorisation d'un métier mettant en prise directe l'homme et son environnement naturel* » (Bruneau dans Comer, 2017). Cela indique ainsi que les nouvelles agricultrices en bio ont tendance à valoriser une bonne qualité de vie et des modes de vies alternatifs. Quand elles ont fait une reconversion professionnelle vers l'agriculture bio ces femmes avaient généralement un métier dans le secteur tertiaire et pour certaines qui s'inséraient déjà dans le monde agricole via des organismes d'accompagnement par exemple (Clément, 2020).

Ces convictions s'incarnent d'ailleurs souvent par une adhésion à une structure institutionnelle ou associative pour la défense de l'agriculture biologique et paysanne telles que la FNAB, les CIVAM¹, les AMAP, dans lesquelles 13% d'entre elles se sont investies pour un mandat. Cet investissement aide notamment à un sentiment de légitimité et d'appartenance plus grande (Clément, 2020).

¹ Les CIVAM (Centres d'Initiatives pour le Développement Rural) sont des structures associatives qui ont pour but de promouvoir l'agriculture biologique et paysanne. Elles offrent des services de conseil, de formation et de soutien technique aux agriculteurs bio. Elles jouent également un rôle important dans la mise en réseau des producteurs bio et dans la promotion de leurs produits.

Toutefois, l'étude conclue que : « *l'engagement en agriculture biologique ne paraît pas avoir d'impact sur les rapports sociaux de genre tant au niveau du travail à la ferme que dans le champ domestique* », mais les données statistiques manquent pour comparer l'agriculture biologique de l'agriculture conventionnelle (Clément, 2020). Clémentine Comer remarque également que « *l'espace agricole alternatif ne fait pas exception à une distribution genrée des mandats et des responsabilités, laquelle se traduit notamment par une sous-représentation chronique des femmes* » (2017, p.88).

3.1.4. Des espaces pour les agricultrices

Pour contrer des inégalités de genre prégnantes, les structures d'accompagnement de l'AB sont par exemple à l'initiative de la création de groupes de parole de femmes ou de promotion des pratiques des agricultrices pour offrir leur un « *espace de sociabilité professionnelle* » sans risque de censure (Comer, 2017, p. 99). Dans ces espaces l'écoute et l'attention pour le soin sont valorisés, ce qui permet aux femmes de se soutenir et de se conseiller. Les groupes féminins sont alors des espaces de discussion cantonnés à un soutien interpersonnel pour des problématiques individuelles, et ne constituent pas des espaces politiques pouvant porter des revendications, notamment féministes, au niveau institutionnel (Comer, 2017).

3.2. La voix différente des agricultrices

3.2.1. La place des femmes dans la transformation du monde agricole

Selon la littérature, la place des femmes dans le monde agricole contemporain semble à la fois injuste, vulnérable, et stratégique pour la transition écologique. Selon le rapport d'OXFAM :

« *Les agricultrices sont proportionnellement plus présentes dans certaines cultures parmi les plus vulnérables aux effets du changement climatique, comme la viticulture et le maraîchage et, en fonction de la zone géographique, de l'élevage. Les inégalités auxquelles elles font face (inégalité de revenu, d'accès au foncier, à l'investissement, d'accès aux aides et aux formations) aggravent leur vulnérabilité car cela affecte directement leur capacité d'adaptation.* » (OXFAM, 2023, p. 13)

Toutefois, conscientes de cette vulnérabilité les femmes semblent être à l'avant-poste de certaines évolutions du monde agricole. Laisney et Lerbourg (2012) relèvent l'argument de Salmona (2003) qui explique que leur histoire leur donne des connaissances et

pratiques stratégiques en agriculture. Elles sont « *pour une part d'entre elles, en pointe dans les mouvements d'idées liés au développement durable ou qui promeuvent des modes d'organisation originaux basés sur une solidarité étroite avec les associations de consommateurs, et l'expérimentation des choix techniques et économiques* » (Laisney et Lerbourg, 2012, p. 6)

Le fait par exemple qu'elles s'installent, volontairement ou de façon contrainte, souvent sur des fermes de plus petites surfaces, font qu'elles s'endettent moins que leurs collègues masculins. Selon OXFAM, cela représente un avantage qui leur permet d'être dans une réactivité et adaptation plus grande face aux événements soudains et aux aléas climatiques. Leur étude relève de nouveau que les femmes mettent fréquemment en lien les enjeux de l'agriculture et ont ainsi une réflexion transversale qui intègre « *la ferme, l'alimentation, la santé, les circuits et le bien-être familial* » (OXFAM, 2023, p. 16).

3.2.2. Le care contre un modèle agricole destructeur

Le care présent autant chez les femmes que chez les hommes ?

Guétat-Bernard et Pionetti (2015) observent via leurs enquêtes que du fait de la modernisation agricole les femmes ont gardé des activités plus manuelles et proches du vivant, activités qui sont aujourd'hui revalorisées afin de replacer la nature au cœur de l'agriculture (Guétat-Bernard et Pionetti, 2015, p. 6). Ces activités, nourrissant un rapport sensible au vivant, fondé sur l'expérience ; et ces dispositions au sensible, à l'intuition, à l'utilisation des sens, ne sont aujourd'hui pas seulement retrouvées chez les agricultrices mais chez de nombreux.ses agriculteur.ices se réclamant d'une agriculture alternative. Cependant, les autrices notent que ces éléments sont plus visibles dans l'expression des femmes que chez les hommes. Cette conception d'un tout ne rejoint pas une idée d'une vie harmonieuse et facile, les agricultrices reconnaissent aisément la difficulté du travail nécessaire. (Guétat-Bernard et Pionetti, 2015).

Soin des animaux

Dans un article de 2003, Michèle Salmona retrace les différentes formes de violences subies par les femmes dans leur vie d'agricultrices et les ruses et résistances pour y échapper. À la suite de son travail de terrain, l'autrice décrit ainsi que les agricultrices ont tendance à avoir des pratiques différentes des hommes, du fait des activités qui leur incombent au quotidien. Elle note par exemple le fait que les femmes ont envers leurs animaux d'élevage une attitude semblable à leur attitude de soin au sein

de la sphère domestique et parentale. Parce que les femmes ont majoritairement la charge du travail de soin dans le foyer, elles vont reproduire ces gestes et attitudes dans leur travail (Salmona, 2003). L'hypothèse centrale de Michèle Salmona est de dire que les paysannes ont sans doute été plus sensibles et critiques par rapport à l'industrialisation de l'agriculture et ses techniques productivistes, du fait de leur éloignement des enseignements « *technico-scientifiques* », plus proposés aux hommes. Pour bien écarter une vision essentialiste de la femme, l'autrice explique ainsi :

« Cette lucidité des agricultrices dans le domaine du travail avec la nature, en particulier avec les bêtes, ne veut pas dire « qu'elles sont du côté de la nature » mais que leurs réflexions et leurs actions sont profondément liées à leur culture du soin et du vivant. Elles ne se laissent pas prendre aux discours scientifiques et techniques lorsque ces derniers sont profondément démentis par la culture séculaire du soin et du travail chez les femmes. » (Salmona, 2003, p. 128).

Constance Rimlinger (2022) souligne également une présence plus importante des femmes dans les mouvements de défense des animaux. Elle soulève deux hypothèses pouvant expliquer ce phénomène : d'une part, le rôle de « *la socialisation genrée, qui développerait davantage l'empathie et le sens du soin ainsi qu'une vision relationnelle de la morale chez les individus féminins* », d'autre part que « *'l'idée que les femmes s'identifient à l'oppression des animaux à partir de leurs propres expériences d'objectification, de subordination et d'abus' (Gaarder 2011 : 58.)* » (Rimlinger, 2022, p. 201-202). Identifier ces facteurs permettrait notamment de réduire la charge inégale de ce soin portée par les femmes, ainsi que de reconnaître la légitimité des revendications de celles-ci.

Soin des paysages

Dans les années 1990, face à la violence des politiques agricoles et de la pression économique insoutenable, des femmes, agricultrices, mais aussi d'autres professions, s'associent et lancent des initiatives de valorisation de leur patrimoine territorial. Cette valorisation de leur culture et des paysages locaux leur permet d'amorcer une réflexion sur la préservation de ceux-ci, notamment contre des projets destructeurs d'aménagement du territoire, ainsi que d'aborder la question de la transmission aux prochaines générations (Salmona, 2003, p.134). L'autrice relève alors la vision que les femmes ont de leur territoire : « *un grand corps fragile dont il est nécessaire de prendre soin contre*

la destruction par les politiques de développement et d'aménagement. » (Salmona, 2003, p. 135). Elles ouvrent la porte à une « *nouvelle identité des agricultrices* » alors même que le monde agricole subit des changements radicaux et déstabilisants. Elles sont notamment très actives dans leur création du concept et dans la mise en place des réseaux d'AMAP (Salmona, 2003). Ainsi, Salmona relève, dès les années 1970, la force de changement en faveur de la durabilité que les femmes incarnent à travers leurs actions et pratiques, qu'elles soient agricoles ou culturelles, ou via leurs engagement politiques et militants.

3.2.3. Une lutte contre l'invisibilisation des savoirs et pratiques alternatives

Un autre rapport au vivant

Dans leur article *Genre et rapport au vivant dans l'agriculture française*, Guétat-Bernard et Pionetti (2014) explorent comment l'exclusion des femmes de la création du modèle agricole a participé à un régime excluant également les alternatives écologiques. Elles expliquent en effet que le « *rapport au vivant* » est un élément peu abordé dans la recherche du Nord global sur l'agriculture, alors même qu'il est central à celle-ci.

« La question du lien, de l'attention aux autres dans la globalité du monde vivant et non vivant, dans la répétition du quotidien et de l'ordinaire, de la responsabilité, de l'engagement, de la réciprocité mais plus encore du dépassement de soi vis-à-vis du monde, de la confiance à accorder à l'inattendu et à la diversité du vivant place la question du genre et du soin (care) au cœur des enjeux de l'interdisciplinarité entre sciences sociales et sciences de l'environnement. Le genre pourrait alors devenir un levier de changement politique dans les institutions de recherche et les institutions professionnelles agricoles » (Guétat-Bernard et Pionetti, 2014, p. 211)

Les autrices mettent ainsi en avant à quel point une reconsidération de la production des savoirs agricoles permet de mettre en perspective les questions de genre, de lien au vivant et d'écologisation de l'agriculture.

Une recherche alternative contre la domination des savoirs

Si Rasplus et collègues (2023) abordent la question du genre de façon superficielle dans leur article, Guétat-Bernard et Pionetti (2015), insistent sur ce point central de la question du *care*. À travers leur travail, les autrices souhaitent montrer que la conscience et les savoirs autour du vivant ont toujours existé et subsistent, mais ont fait l'objet d'une

invisibilisation, au profit de la domination d'une vision scientifique et industrielle du vivant. Porteuses de savoirs spécifiques qui ont été encore plus tus, et conscientes que ce processus de domination des savoirs est aussi le fait d'une domination genrée les femmes sont aux premières loges de cette lutte (Guétat-Bernard & Pionetti, 2015, p.8).

« les visions technicistes, réductionnistes et économistes de la science agronomique n'ont pas complètement effacé dans les pratiques des gestes et des attitudes quotidiennes, l'engagement émotionnel et sensible du rapport au vivant animal et végétal et à la nature, et ce dans une approche globale vécue, construisant du sens entre le sol, les plantes et les animaux jusqu'à l'écosystème. » (Guétat-Bernard et Pionetti, 2014, p. 211).

Les autrices montrent que cela participe non seulement à un changement de pratiques agricoles, mais également à une reconsidération des métiers de la terre, et à un rapport renouvelé au territoire. Elles relèvent le besoin de replacer au centre des pratiques « *l'expérience, de l'observation, l'ajustement aux situations, la sensibilité à la diversité* » (Guétat-Bernard et Pionetti, 2015, p.11), toutes pratiques rejoignant une éthique du *care*. Les autrices appellent à alors intégrer ces dimensions liées au *care* et au lien au vivant dans la construction et la valorisation des savoirs agricoles, afin d'aller à la fois vers des pratiques alternatives au modèle dominant et qui intègrent l'enjeu du genre.

Finalement, les agricultrices d'aujourd'hui héritent de pratiques et de savoirs issus d'une histoire agricole où la différence sexuée du travail était centrale. Guétat-Bernard et collègues (2015) relèvent alors l'intérêt d'utiliser les perspectives du genre et de l'éthique du *care* pour analyser les rapports sociaux en agriculture. Au contraire d'une seule lutte contre l'inégalité, les autrices expliquent l'intérêt de valoriser le produit de ces différences pour apporter des solutions aux enjeux contemporains :

« la division sexuelle du travail, la distribution des ressources, les inégalités dans le pouvoir décisionnaire et dans l'accès aux ressources productives, aux terres agricoles et à la technologie confèrent aux femmes des rôles et des savoirs spécifiques nécessitant d'être analysés. Du fait de ces inégalités, les femmes peuvent, dans la diversité de leurs conditions, valoriser des attitudes de précaution et d'attention environnementale » (Guétat-Bernard et al., 2015, p. 9)

Il ne s'agit donc pas de maintenir une différenciation entre femmes et hommes dans le monde agricole, mais bien de valoriser des savoirs et pratiques qui permettent de proposer une voie différente pour l'agriculture pour toutes et tous.

4. Conclusion de la revue de littérature

En conclusion, adopter une perspective de *care* c'est faire attention à qui le pratique et qui détient les savoirs nécessaires à sa réalisation. Prendre en compte cette voix du *care*, c'est aussi reconnaître le savoir et le rôle déjà pris par les femmes pour protéger l'environnement (Guétat-Bernard et al., 2015). Les agricultrices, malgré une forte invisibilisation historique de leur métier, de leurs savoirs et de leurs pratiques expertes et légitimes, tendent à prendre leur place, en tant que cheffes d'exploitation et en agriculture biologique. Reconnaître la place des femmes dans l'agriculture n'a pas comme objectif de valoriser une force de travail supplémentaire, ou de les intégrer à un domaine modelé par les hommes, mais bien de mettre en valeur leurs savoirs, pratiques et revendications qui participent à donner une nouvelle orientation à l'agriculture (Guétat-Bernard et de Suremain, 2014). Dans la perspective du *care*, le domaine de l'alimentation, comme partie du travail reproductif, doit être repensé à l'aune des inégalités de genre et d'enjeux sociaux et écologiques (Guétat-Bernard & de Suremain, 2014).

La force d'un *care* environnemental réside en la valorisation d'une vision systémique et interdépendante du vivant et permet de s'ancrer dans un rapport sensible aux éléments du quotidien (Guétat-Bernard et al., 2015). Cela a comme bénéfice de s'extraire d'une vision réductrice de la nature comme marchandise qu'on peut exploiter et épuiser. Cela permet également d'adopter un regard critique sur les rôles de genre, et de lutter contre les inégalités de pouvoir et de ressources. Cette perspective, qui s'oppose à une vision d'écologie mainstream, « *technicienne et scientifique* » (Guétat-Bernard et al., 2015, p. 17), rejoint ainsi les mouvements de justice environnementale, qui revendiquent un écologisme social.

Ainsi, les approches présentées dans cette revue de littérature apportent une lecture du monde agricole, et plus précisément des agricultures dites « alternatives », sous le prisme du *care* et du genre. Ces deux cadres semblent propices pour penser les enjeux écologiques, féministes et sociaux actuels qui traversent le monde agricole.

Problématique

1. Gap dans la littérature et question de départ

La littérature a montré d'une part que le *care* est à la fois une éthique et un ensemble de pratiques qui consistent à prendre soin d'autrui de manière attentionnée, et dont les activités sont largement invisibilisées. D'abord étudié à propos des relations humaines, la perspective du *care* est aujourd'hui explorée au sujet des mondes plus qu'humains, aux plantes et aux sols, notamment dans le monde agricole. Ensuite, la littérature a révélé que certaines formes d'agriculture alternative sont étudiées sous l'angle des pratiques écologiques de l'agriculture ou alors nouvellement avec une approche par le *care*, mais pas forcément sous le prisme du genre. La littérature a finalement mis en lumière le fait que la reconnaissance de la place et du rôle des femmes dans l'agriculture est encore très récente. Pourtant, la littérature montre que leur histoire commune et leurs vécus individuels pourraient leur donner une voix privilégiée pour penser une agriculture durable qui place le *care* au cœur de sa démarche.

Il existe ainsi une lacune concernant une lecture genrée et une lecture par le *care* des pratiques agricoles, y compris concernant les agricultures alternatives. Utiliser ces deux prismes du *care* et du genre, semble pertinent pour appréhender les nécessaires mutations de l'agriculture présentées en introduction et dans la revue de littérature.

Les questions de départ sont : Est-ce que les agricultrices pratiquent le *care* en agriculture ? Ont-elles une place privilégiée pour penser ces enjeux ?

2. Approche et objectif de la recherche

Ce mémoire se place à l'intersection des champs disciplinaires de la philosophie morale, de l'anthropologie des relations humains-nature, et de la sociologie rurale et féministe. N'étant pas spécialiste de ces domaines je propose une exploration interdisciplinaire du *care* dans la vie et le travail des femmes dans le monde agricole. Ce mémoire a une lecture et approche écoféministe car les enjeux écologiques et du genre sont combinés et sont lus à la lumière d'un même système patriarcal et capitaliste.

Selon Guétat-Bernard et collègues (2015), le *care*, en tant qu'éthique relationnelle, permet de penser les besoins particuliers des agricultrices, avec les besoins généraux de l'agriculture et de la société. Les autrices expliquent que le *care*, en tant qu'éthique

politique permet de mettre en lumière les rapports sociaux différenciés qui traversent le monde agricole et donc les rapports de pouvoir qui s'y jouent. Dépassant le cadre du genre, le *care* permet de rendre visible autant les personnes invisibilisées, les femmes, que les savoirs, alternatifs, opposés au modèle industriel et productiviste en place (Guétat-Bernard et al., 2015). Elles résument cela ainsi :

« Prendre au sérieux les enjeux du care environnemental, c'est donc ne pas cloisonner le care aux activités domestiques et aux femmes, et comprendre l'articulation des jeux d'acteurs dans les prises de responsabilité et la reconnaissance de l'égalité de droits. Parler de care environnemental, c'est croiser les préoccupations environnementales avec les préoccupations sociales et comprendre quels sont les différents leviers d'action. » (Guétat-Bernard et al., 2015, p. 6)

Ainsi, l'objectif de ce travail est d'explorer les pratiques et visions de cinq femmes en maraîchage biologique avec cette lecture par un *care* environnemental. Je n'ai pas entrepris de réaliser une recherche comparative entre les agricultures alternatives et l'agriculture conventionnelle, ni entre les pratiques et visions des femmes et celles des hommes. Il s'agit plutôt de mettre en lumière des pratiques et visions qui sont peu explorées et poser la question de leur pertinence dans le contexte actuel d'urgence écologique et sociale.

3. Question de recherche

Je pose ainsi la question suivante : **Dans quelle mesure les pratiques et visions de femmes en maraîchage biologique relèvent-elles du *care* ?**

Différentes sous-questions permettent de détailler cette question centrale : Qu'est ce qui relève d'un soin attentionné dans les pratiques agricoles des maraîchères ? En quoi les visions des maraîchères peuvent-elles s'apparenter à une éthique de *care* ? Comment les pratiques et visions des maraîchères participent à mettre en lumière des enjeux de genre et des problématiques écologiques au sein de l'agriculture ?

Je formule deux hypothèses qui vont guider cette recherche :

1) Les valeurs et pratiques en maraîchage biologique s'apparentent à des pratiques propres à une éthique du *care*.

2) Les maraîchères pratiquant une forme d'agriculture alternative au modèle conventionnel sont engagées dans une démarche et un travail de *care*.

Pour répondre à ces questionnements, je fonde ce mémoire sur une enquête de terrain qui explore les visions et pratiques de femmes en maraîchage biologique à partir du cadre théorique du *care*.

Méthodologie

Dans cette partie consacrée à la méthodologie j'explique et rend visible le processus et les choix qui ont mené à l'élaboration de ce mémoire. Il s'agira premièrement de rendre compte de la phase exploratoire de cette recherche puis d'aborder mon positionnement en tant que chercheuse. Je présenterai ensuite les étapes de l'enquête qualitative de terrain, que sont la préparation et la réalisation des entretiens, ainsi que l'observation sur le terrain. Puis j'exposerai la démarche d'analyse des données. Enfin, je terminerai ce chapitre par une présentation des maraîchères permettant de situer leur parcours et leur activité professionnelle.

1. Phase exploratoire de la recherche

Avant que je ne choisisse définitivement mon objet et sujet de recherche et que je ne le délimite par une méthodologie et un cadre théorique précis, une phase exploratoire a été nécessaire. En effet, au fil de mes réflexions durant ces deux années de master je me suis petit à petit rendu compte que les deux grands thèmes que sont l'écologie et le féminisme étaient tous deux aussi importants pour moi, et qu'ils étaient indissociables et prenaient tout leur sens dans l'écoféminisme. J'aurais ainsi continué sur cette voie de recherche si je n'avais pas fait une heureuse rencontre. C'est en exprimant mon envie de m'immerger dans la vie des personnes pratiquant l'agriculture biologique et voulant partager leurs savoirs et savoirs-être, autrement dire de faire du WWOOFing², durant l'été 2022, que ma mère m'a mise en contact avec Charlotte. J'ai ainsi eu la chance de travailler pendant 10 jours aux côtés de cette maraîchère récemment installée dans le Finistère, en

² « World Wide Opportunities on Organic Farms (WWOOF) est un mouvement mondial qui met en relation des bénévoles avec des fermes bio et paysannes. Le but est d'encourager les échanges culturels et l'éducation à la terre, et de construire une communauté mondiale sensible aux pratiques agricoles durables. » (<https://www.woof.fr/fr/how-it-works>) Le terme WWOOFing est donc utilisé pour parler de la pratique, et les WWOOFers.euses de celles et ceux qui le pratiquent.

Bretagne. Cette expérience de maraîchage bio, avec une femme en reconversion professionnelle, s'inscrivant dans un territoire au patrimoine agricole très présent, a soulevé beaucoup d'intérêt et de questions en moi. Cet intérêt pour l'agroécologie a ensuite été amplement renforcé par le cours de Gaëtan Morard, 'Permaculture et agroforesterie', tout au long du semestre suivant.

La phase exploratoire bibliographique a ainsi débuté par la recherche d'un angle novateur sur les questions d'agroécologie. En voulant toujours intégrer la question féministe à ces enjeux, je me suis questionnée sur la place des femmes dans ce monde agricole en rupture avec l'agriculture conventionnelle. C'est ainsi que j'ai eu beaucoup d'interrogations sur la question du lien (entre humains, avec les non-humains) ainsi que sur le *care*. L'écoféminisme est alors revenu dans ma réflexion et a commencé à constituer l'approche de ma recherche et non son objet.

C'est en questionnant la place des femmes dans ce monde agricole que j'en suis venue aux textes de Constance Rimlinger (2019; 2022) dont le travail s'inscrit ainsi dans un champ interdisciplinaire étudiant les formes que peut prendre l'écoféminisme et comment il s'incarne concrètement dans les gens et les lieux. Les questions de genre dans le monde agricole français ont été étudié depuis longtemps, mais surtout à travers le prisme du travail et notamment par la nécessité de rémunérer les femmes autant que les hommes (Rieu, 2004). Il m'est également apparu que la question du genre dans l'agriculture non conventionnelle a été étudié, mais surtout dans d'autres pays (Prévost et al., 2014).

Enthousiastes de notre première expérience ensemble, j'ai travaillé de nouveau auprès de Charlotte pendant le mois d'août 2023. C'est ainsi que je me suis rendu compte que cela pouvait constituer un terrain pertinent pour enquêter sur le sujet des femmes en agriculture. Le cadre théorique s'est alors précisé autour des questions du *care* en agriculture, de la place des femmes en agriculture alternative et leur rôle dans une transition écologique des pratiques agricoles. La décision de repasser un mois auprès de Charlotte m'a alors permis de commencer l'élaboration de ma méthodologie d'enquête.

Je souhaitais inscrire mon travail de recherche dans un contexte où je pouvais être en interaction avec des personnes dont le quotidien est le travail agricole pour comprendre au plus proche la matérialité des sujets que j'explorais. L'enquête de terrain, prenant son origine dans l'anthropologie, résulte en un travail d'ethnographie. « *Ces approches de la recherche reposent sur le chercheur effectuant des observations directes de personnes*

dans leur environnement naturel afin de comprendre la vie sociale du point de vue des participants. [t.l.] » (Leavy, 2017, p. 23). Si mon travail n'est pas rigoureusement ethnographique, il m'a toutefois permis d'avoir un aperçu de la vie de mes enquêtées.

2. Positionnement situé

Un point méthodologique important à prendre compte dans ce travail est ma réflexivité en tant que chercheuse. En m'intéressant à la méthodologie d'analyse thématique pour traiter mes données de terrain, j'en suis venue à croiser l'analyse thématique réflexive (ATR) de Braun et collègues (2022). Dans ce cadre, la connaissance est considérée comme partielle, perspective et contextuelle, la subjectivité de la chercheuse est perçue comme façonnant la recherche et comme pouvant constituer une ressource en soi. Ainsi, la connaissance qui est produite est toujours façonnée par les choix et les suppositions de la chercheuse, ainsi que ses positions personnelles et expériences de vie (Braun et al., 2022). Me questionner sur la manière dont ma subjectivité a pu construire la recherche m'est donc apparu important.

Étant de nationalité française et d'origine finistérienne (Bretagne), mon travail s'est inscrit dans ce territoire car c'est celui que je me sens le plus légitime d'étudier. C'est un territoire auquel je suis attachée tout en n'y ayant jamais habité pour de longues périodes, j'y suis donc en partie étrangère. Choisir ce lieu pour ma recherche était un choix stratégique car je m'y sens à l'aise et je le connais plutôt bien géographiquement parlant.

Rencontrer des maraîchères, visiter leurs fermes et même travailler auprès d'elles, a été un terrain d'enquête riche qui m'a permis d'explorer un monde agricole auquel je suis étrangère. Ne pas me pencher sur l'agriculture conventionnelle était aussi un choix de confort, car je ne me suis pas confrontée à un monde dont je ne partage pas a priori les valeurs écologiques .

Ainsi mes valeurs écologiques ainsi que mes connaissances des enjeux écologiques, me mettent dans une position de sensibilité particulière mais aussi de compréhension complexe. Mes remises en question des modèles dominants et mes espoirs pour des modèles alternatifs, ont sans doute également une influence sur mes réactions pendant mon travail de terrain, mais m'ont aussi permis de remarquer les nuances de discours et l'hétérogénéité des positions.

Enfin, le fait que je sois une femme, avec de fortes valeurs féministes, façonne la construction de cette recherche et me permet d'avoir un regard critique sur les problématiques d'inégalités de genre et de discriminations.

Ces éléments sont donc importants à prendre en compte dans l'élaboration de cette recherche.

3. Choix des personnes enquêtées

Dans une perspective féministe, j'ai choisi de donner la voix et de la visibilité à des femmes, agricultrices, qu'on entend peu, de par leur histoire, comme on a pu le voir dans la revue de littérature, mais aussi parce que globalement les femmes sont moins entendues dans l'espace public et médiatique. Même si ce mémoire ne prétend pas atteindre une large audience, valoriser leur parole et leur place en tant qu'actrices du monde agricole me paraît essentiel, notamment dans la perspective d'une éthique de *care* permettant de penser l'invisibilisation d'activités et de personnes.

En considérant que j'allais passer un mois entier auprès de Charlotte, j'ai d'abord pensé réaliser ce travail seulement à son sujet, sous la forme d'une étude de terrain d'une seule maraîchère. Toutefois, j'ai eu envie de voir d'autres façons de pratiquer le maraîchage et de rencontrer plus de femmes. Grâce à Charlotte et à son ancrage sur le territoire du sud Finistère, j'ai pu facilement obtenir de sa part le contact d'autres maraîchères. Le choix de la population de mon étude s'est donc produit par effet boule de neige (Leavy, 2017).

4. Présentation des maraîchères

Je présente dans cette sous-partie les cinq maraîchères que j'ai rencontrées, notamment pour expliquer leurs parcours ainsi que la forme que prend leur activité de maraîchage. Quatre des cinq femmes ont effectué une reconversion professionnelle pour devenir maraîchères, et aucune d'entre elles n'est issue du monde agricole. Pour trois d'entre elles, leur installation en maraîchage est ainsi très récente, datant d'il y a 2 à 6 ans. Cette particularité des profils des maraîchères ne relève pas d'un choix d'enquête de ma part mais le résultat du fait que j'ai contacté des connaissances de Charlotte. Leur inscription plus ou moins forte dans des modèles d'agriculture alternative a été relevée dans cette enquête en observant que leurs discours et pratiques s'apparentaient aux mêmes valeurs et discours de mouvements d'agriculture non conventionnelle. De plus, leur maraîchage s'apparente à un modèle non conventionnel en ce que leurs exploitations sont

plutôt petites (moins de 6ha). Les pratiques des maraîchères sont hétérogènes, et varient dans leur degré d'engagement. En lien direct avec cela, leurs revendications de ces valeurs et pratiques alternatives, écologiques et sociales, sont plus ou moins prononcées. Cela étant, elles travaillent toutes en agriculture biologique. Les maraîchères ont entre 35 et 48 ans. Avec le consentement des cinq maraîchères, je n'ai pas procédé à leur anonymisation. Toute autre personne mentionnée dans le texte a été anonymisée via un prénom fictif.

4.1. Charlotte

Charlotte lance son activité de maraîchage au début de l'année 2022 dans un champ près de sa maison. Elle est mère de trois garçons entre 6 et 14 ans et mariée à un homme, travaillant dans le secteur du bâtiment. Le maraîchage est pour elle une reconversion professionnelle car elle a travaillé pendant 15 ans à des postes de direction dans le journalisme et la communication agricole. Après des expériences de WWOOFing Charlotte suit une formation agricole pour obtenir le BPREA (Brevet Professionnel Responsable d'Entreprise Agricole), réalise des stages en maraîchage bio et enfin installe son exploitation après l'obtention d'un terrain près de chez elle. Elle a aujourd'hui 6 ha de cultures dont 1000m² en serres, certifiées en Agriculture Biologique. Elle produit tout au long de l'année, ce qui lui permet de vendre une variété de légumes, tels que choux, salades, cucurbitacées, solanacées, légumes racines, haricots et pois.

Elle commercialise ses légumes de deux manières : d'une part via la vente directe dans un marché local une fois par semaine, ainsi qu'en installant son étal seule devant un fromager, une autre fois dans la semaine ; et d'autre part via la vente de paniers, commandés en ligne par les clients, qu'elle dépose dans un magasin relais deux fois par semaine. Charlotte travaille seule et prend des stagiaires occasionnellement.

4.2. Cathy

Cathy est installée en maraîchage depuis 2018. Comme Charlotte, elle a également effectué une reconversion professionnelle. Elle a en effet travaillé pendant 20 ans dans le milieu médico-social, et à la suite d'un burnout, décide de prendre une autre voie. Elle et son compagnon, s'installent avec leurs deux enfants dans une maison qui est vendue avec un terrain agricole, ce qui représente pour Cathy une opportunité de s'essayer au maraîchage. Leur volonté première de gagner en autonomie alimentaire s'avère être fructueuse, à tel point qu'elle en fait son métier et lance la vente de sa production

maraîchère. Elle cultive 5000m² dont 3 serres. Elle est certifiée Agriculture Biologique, et pratique le Maraîchage Sol Vivant, sans mécanisation. Elle n'a pas suivi de formation et apprend tout en autodidacte.

Cathy travaille seule, mais l'objectif est que son compagnon puisse également devenir maraîcher à ses côtés. Elle accueille régulièrement des bénévoles à la journée, et depuis le printemps 2023 elle et son compagnon accueillent également des WWOOFers. Elle fait de la vente directe deux fois par semaine directement sur sa ferme et complémente ses ventes via des partenaires locaux, tels qu'un magasin bio et un restaurant.

4.3. Julie

Julie est maraîchère depuis 2020. Elle s'est installée avec son mari et ses deux enfants dans une commune du sud Finistère. Voulant quitter la capitale, iels ont cherché une maison à rénover avec un terrain agricole. Les deux travaillaient dans le secteur du bâtiment, mais Julie décide d'arrêter pour se lancer dans le maraîchage. En arrivant à Pont l'Abbé elle s'inscrit à une formation de BPREA puis commence son activité fin 2021. Elle est certifiée Agriculture Biologique et depuis un an pratique le Maraîchage sur Sol Vivant. Elle travaille seule sur ses 1200m² de serres et 1800m² de culture en plein champ. Elle commercialise ses légumes via des paniers à commander.

4.4. Anaïs et Anne-Laure

Anaïs et son compagnon s'installent sur leur ferme il y a dix ans, en 2014, rénovent la maison et débutent leur activité de maraîchage biologique. En 2017, iels embauchent une salariée. Puis la charge de travail demeurant trop importante avec l'arrivée de leurs enfants, iels cherchent une associée. C'est ainsi qu'Anne-Laure rejoint l'équipe au printemps 2020. La ferme est constituée de 3500m² de serres et 2ha de culture en plein champ, et un hectare d'engrais vert. La dynamique de la ferme était sur le point de changer lors de ma rencontre avec elles, car le troisième co-exploitant, l'ex-compagnon d'Anaïs, allait quitter la ferme.

5. Étapes de l'enquête de terrain

Au début de septembre 2023 après un mois auprès de Charlotte, je suis allée rendre visite à Cathy dans sa ferme. Cela m'a permis de travailler une matinée avec elle, son compagnon et une autre visiteuse, puis de discuter de façon avec elleux. À mon retour en

Suisse, et voyant que j'avais encore peu de données, j'ai décidé d'élargir mon échantillon d'étude à d'autres femmes. C'est ainsi que j'ai organisé une rencontre pour un entretien avec Julie lors d'un autre séjour en Bretagne fin octobre 2023. Puis, j'ai finalisé mon enquête par un entretien avec Anaïs et Anne-Laure, et un dernier avec Cathy, en décembre 2023. Le fait que cette période d'enquête se soit étalée sur quatre mois est notamment dû à la distance entre mon lieu d'études à Lausanne et mon lieu d'enquête dans le Finistère.

Pour résumer, j'ai effectué un mois de participation-observante chez Charlotte, réalisé 4 entretiens semis-directifs auprès de Charlotte, Julie, Anaïs et Anne-Laure, et Cathy, et vécu des moments plus informels où j'ai pu observer et participer à des discussions non enregistrées. Tous ces moments se sont déroulés sur les fermes des maraîchères, soit dehors pour les observations, soit à l'intérieur pour les entretiens. Les entretiens ont duré entre 45 minutes et 1h30.

6. La méthode d'enquête : entretiens et observations

Mener une enquête qualitative, combinant des observations et des entretiens semis-directifs, a non seulement permis de rencontrer les maraîchères et de leur parler de vive voix, mais aussi de voir leur lieu de travail, leurs manières de faire, et même d'avoir un aperçu de leur vécu en travaillant avec elles.

6.1. Entretiens

Réaliser des entretiens semi-directifs est apparu comme la méthode la plus à même pour « *comprendre et identifier la diversité au sein d'une population* », au contraire d'une représentativité quantitative (Kling-Eveillard et al., 2012, p.14). Le but de ces entretiens était de comprendre le vécu et les ressentis des maraîchères, et ainsi leurs représentations sociales et le sens donné à leurs pratiques (Kling-Eveillard et al., 2012). Selon cette méthode, j'ai élaboré au préalable une grille d'entretien pour aborder les thèmes de ma recherche et j'ai amélioré cette grille au fur et à mesure de mon enquête. Les thèmes abordés étaient leur parcours personnel et professionnel, leur vision de l'agriculture, les pratiques liées à celle-ci, et le fait d'être une femme maraîchère. Les questions étaient parfois ouvertes et très larges et d'autres plus précises. Les entretiens ont été enregistrés (après consentement) et je posais les questions, relançais si besoin et laissais une possibilité de parler de sujets que je n'avais pas abordé. Ce cadre permet d'aborder les thèmes nécessaires tout en laissant les enquêtées s'exprimer librement. Les entretiens se

sont réalisés dans un cadre toujours convivial, autour d'un thé ou d'un repas chez elles, dans des espaces de pause de la ferme ou dans une bibliothèque publique. Cela a notamment permis d'avoir un cadre détendu qui à mon sens a permis de casser la dimension formelle de l'entretien et a pu faciliter l'expression des maraîchères.

6.2. Travailler aux côtés de Charlotte

En m'engageant dans le travail de maraîchage auprès de Charlotte, l'observation-participante s'est vite révélée la méthode toute désignée. En effet, cette méthode suppose que la chercheuse s'engage dans les activités de l'enquêtée et note de façon rigoureuse ses observations (Leavy, 2017). Toutefois, mon engagement dans le travail de maraîchage était tel, que je me suis retrouvée de facto à être plutôt dans une démarche de participation-observante. En effet, *« l'expression PO sert (...) à souligner la priorité accordée, au quotidien, à la participation. La qualité du recueil des données pâtit éventuellement de la mise au second plan de l'observation, puisque l'analyse ne se développe que dans les rares interstices de temps qui lui sont favorables. »* (Soulé, 2007, p.9). Si j'ai parfois délaissé mes prises de note au profit du travail dans lequel je m'étais engagée, j'ai acquis par cette immersion une compréhension fine de la réalité de Charlotte. En cela, j'espère en donner une description plus fidèle qu'à travers une observation distanciée ou d'un seul entretien. Si cela peut être perçu comme une limite de cette méthode, Soulé (2007) explique que l'influence de la chercheuse sur le travail de terrain fait aussi partie des résultats et doit être conscientisée plutôt qu'ignorée. Cela permet de replacer le travail de terrain dans sa réalité : *« l'ethnographie est définie et façonnée par les relations humaines, elle est construction d'une fiction rationnelle, et non-recherche objective de connaissance. »* (Soulé, 2007, p.5-6).

6.3. Observations sur les lieux des entretiens

En plus des périodes étendues où j'ai pu participer et m'immerger dans le travail de maraîchage auprès de Charlotte, j'ai également eu des petits temps d'observation et discussions informelles avec elle et une fois auprès de Cathy et de Julie. Cela m'a notamment permis de me faire une idée plus précise de l'environnement dans lequel elles travaillent, de comment est organisée la ferme, mais aussi d'aborder des sujets plus éloignés des thèmes de recherche. Lors de ma première rencontre avec Cathy, j'ai notamment pu travailler auprès de son compagnon Marc et discuter avec lui, puis avec

Magalie qui était également en visite chez elleux. De plus, quand j'ai voulu venir saluer Charlotte en décembre, je me suis retrouvée une nouvelle fois par hasard avec Magalie qui était de passage et avoir de nouveaux échanges avec elle. Ces temps m'ont permis d'être plus familière avec mon terrain d'enquête, et de ressentir les ambiances de travail, le rythme, ce qui importe de faire et comment, et d'avoir des conversations initiées par elleux et non seulement par moi. Ainsi, j'ai travaillé et appris, tout en essayant d'observer et prendre des notes de faits et gestes qui pouvaient constituer des données pour mon étude.

6.4. Chercher le care

Afin de saisir comment l'éthique du *care* s'incarne dans la vie et le travail des maraîchères, je me suis fondée sur la définition de María Puig de la Bellacasa :

« Nous devons désarticuler le subjectif-collectif derrière le « nous » : le care est tout ce qui est fait (plutôt que tout ce que nous faisons) pour maintenir, perpétuer, et réparer le monde pour que tous (plutôt que « nous ») puissent y vivre aussi bien que possible. Ce monde inclut...tout ce que nous cherchons à entremêler dans un réseau complexe de soutien à la vie. (modifié de Tronto 1993, 103) » (Puig de La Bellacasa, 2017, p. 161)

Pour guider cette enquête j'ai également retenu les principes fondamentaux du *care* : éthique contextuelle, éthique relationnelle, sensibilité, responsabilité, attention, particularisme, pratiques concrètes. Ainsi que les quatre phases pour une bonne pratique du *care* : se soucier de, se charger de, accorder des soins, recevoir des soins (Tronto, 2008).

Je me suis ainsi raccrochée au champ sémantique des principes et pratiques de *care*. J'ai prêté attention à différents éléments, tant dans les propos des maraîchères, que dans leurs actions.

Durant nos entretiens je les ai questionnés sur plusieurs aspects de chaque thème. Concernant leur vie personnelle et professionnelle, je les ai interrogées sur leurs motivations à exercer ce métier et à adopter leur mode de vie, notamment en relevant si elles soulignaient un engagement écologique ou une responsabilité sociétale. Leur demander ce qui était pour elle une bonne agriculture et ce qu'elles pratiquaient effectivement, permettait de voir à quel modèle agricole elles se réfèrent, ce qu'elles pensent des autres modèles, les enjeux qu'elles relèvent et leurs idéaux. Cela me donnait

ainsi des indications sur leur attention ou non aux dimensions de contexte, d'interdépendance, d'interconnexion, entre humains, avec la nature. Concernant leur parcours professionnel je leur ai demandé si elles avaient rencontré des obstacles en tant que femmes, et comment elles les avaient dépassés. Cela permettait d'apercevoir comment elles vivent leur place de maraîchère et quelle importance elles donnent aux enjeux de genre. Concernant leur pratiques agricoles je leur ai demandé à quoi elles faisaient le plus attention, et j'ai ainsi relevé quelles compétences elles valorisaient dans leur métier. Pour explorer leur rapport et leur sensibilité à la nature, je leur ai demandé comment elles caractérisaient leur lien à leurs plantes cultivées puis aux autres entités naturelles. Je les ai également questionnées sur l'importance ou non des réseaux de personnes autour d'elles, pour explorer de nouveau la notion d'interdépendance.

Plus généralement j'ai fait attention aux mots employés par les maraîchères, à ce qui ressortait de façon récurrente dans leur discours, et notamment si elles faisaient appel à des principes généraux ou à des expériences individuelles sur les différents thèmes abordés. Cette attention au discours pouvait ainsi indiquer comment et sur quelle échelle le *care* pouvait se révéler. Pour apercevoir dans quelle partie de leur vie le *care* pouvait être souligné, j'ai fait attention à leur rythme de vie et de travail, si elles parlaient davantage des plantes ou des humains, si elles présentaient leur métier comme une activité professionnelle ou comme un mode de vie. J'ai essayé de relever quand est-ce que leur engagement ressortait le plus, et s'il y avait de l'émotion attaché à leurs discours. J'ai fait attention à si elles parlaient autant des enjeux dans leur vie personnelle que dans leur vie professionnelle, et qu'à une échelle plus large et globale. J'ai observé comment cela se traduisait concrètement dans leur activité de maraîchage, quelles principes étaient appliqués, quelles actions étaient mises en place, et si elles le verbalisaient ou non.

Afin d'observer si cette forme de *care* pour soi et le monde, si les principes fondamentaux et si les quatre phases du *care* étaient applicables à la vie et au travail des maraîchères, j'ai prêté attention à quelles pratiques de vie elles mettaient en avant, dans leur maison, leur vie personnelle et de famille, et quelles pratiques agricoles elles favorisaient, quel rapport elles entretenaient à la mécanisation, aux intrants, comment elles parlaient de la nature.

Afin de saisir dans quelle mesure la vision que les maraîchères me partageaient s'apparentaient à une éthique du *care*, j'ai fait attention à comment elles formulaient leur propos, parfois suggérés, parfois affirmés ou bien alors énoncés comme des évidences.

En somme, j'ai été attentive à l'ancrage plus ou moins fort chez les maraîchères de valeurs écologiques, autrement dit d'un soin à la terre, ou de valeurs sociales, c'est-à-dire d'un soin à l'humain. J'ai essayé de relever comment, en tant que femmes, maraîchères, elles caractérisent leur vision de l'agriculture et comment elles la mettent en place via des pratiques, et dans quelle mesure ces représentations dépassent leur cadre professionnel et touchent leur vie personnelle, et le cadre sociétal.

7. L'analyse thématique des données

L'analyse des données a constitué la dernière étape de l'enquête qualitative. J'ai choisi de réaliser une analyse thématique qui consiste en la génération de thèmes à partir du sens révélé par les données (Braun et al., 2022). Pour ce processus, j'ai d'abord effectué une retranscription intégrale des 4 entretiens, ainsi qu'une mise au propre de mes observations. J'ai ensuite procédé à un codage descriptif des entretiens pour identifier des ensembles de données similaires (Leavy, 2017). Puis, en regroupant les codes, j'ai généré des sous-thèmes, afin d'explicitier le sens donné à chaque groupe de codes. A partir des sous-thèmes j'ai pu créer des thèmes qui tentent de répondre à la question de recherche. Cela a résulté en la création d'un tableau thématique composé des thèmes, sous-thèmes et sous-sous-thèmes. Des allers-retours entre les données, les thèmes et les sous-thèmes ont été nécessaires pour vérifier leur pertinence et cohérence par rapport à la question de recherche, et les affiner.

La dernière étape a été d'interpréter les données suivant ce tableau thématique. Il s'agit alors d'expliquer ce que toutes ces données révèlent sur le sujet. Pour ce faire, il s'agit de mettre en lien les données, et de chercher des répétitions ou exceptions. Consulter ses notes et mémos rédigés pendant la lecture et l'analyse des données aide beaucoup à cette interprétation (Leavy, 2017), ce que j'ai donc fait. La présentation et l'interprétation de ces résultats se trouvent ainsi dans le chapitre suivant.

Résultats et analyse des données

Ce chapitre présente et analyse les données récoltées durant les entretiens et observations menées auprès des cinq maraîchères que j'ai rencontrées. L'analyse thématique utilisée a résulté en un découpage en quatre thèmes principaux, qui peuvent être lus comme quatre niveaux différents auxquels le *care* s'applique. Plus précisément,

les résultats montrent que le *care* se retrouve dans le fait que les femmes prennent soin de leur vie personnelle, de leur vie professionnelle en tant que maraîchères, au niveau des humains qui les entourent, et enfin à un niveau plus large, dans leur volonté de participer à un changement systémique. La catégorisation s'est opérée dans un objectif de clarté, toutefois la réalité n'est pas aussi rigide et chaque domaine de la vie peut rejoindre un autre niveau que celui attribué ici. Un tableau permettant d'avoir une vue d'ensemble de ces résultats se trouve à la fin de ce chapitre.

1. Prendre soin de soi

L'enquête révèle qu'en empruntant la voie de l'agriculture alternative les maraîchères, ce n'est pas seulement leur activité professionnelle qui a été transformée, mais aussi leur vie au quotidien. Pour trois d'entre elles, la reconversion professionnelle a permis de quitter un contexte qui ne leur convenait plus et toutes rapportent vouloir trouver un équilibre de vie. À travers leur métier de maraîchage, leur intégration à l'écosystème s'est avéré être central, à travers des pratiques d'habitat autonome, ainsi qu'une plus grande connexion à la nature.

1.1. « La fatigue du paradoxe »

1.1.1. « Des gens comme moi qui fuient »

Tout d'abord, les maraîchères, tant dans leurs actes que dans leurs discours, rejettent un quotidien qui ne leur convient pas. Ce rejet s'incarne pour une partie d'entre elles dans le fait d'avoir quitté la vie urbaine et un certain monde du travail.

Charlotte explique en effet qu'elle fuit un paradoxe de société. D'un côté il y a une reconnaissance du fait que de nombreuses activités sont destructrices pour l'environnement et pour les humains, et de l'autre côté, ces mêmes activités sont omniprésentes dans le quotidien. Elle explique que ce paradoxe se retrouve tant à l'école où les discours et les actions sont contradictoires, que dans l'existence des supermarchés où les extrêmes de l'alimentation se confondent, qui donnent à voir des inégalités criantes où la précarité équivaut à de la malbouffe, et des logiques environnementalement aberrantes, avec une surabondance de déchets plastiques. Charlotte et Julie ont toutes deux déménagé, notamment pour quitter la ville. Ce refus de se plier au paradoxe décrit par Charlotte, semble souligner l'envie de vivre dans un milieu où le *care* est peut-être plus à l'œuvre.

1.1.2. « Le paradoxe permanent des entreprises »

Charlotte, Julie et Cathy ont toutes trois effectué des reconversions professionnelles, et lorsque je les interroge sur le sujet elles rendent toutes compte d'un contexte de travail inadéquat. Charlotte reprend cette notion de paradoxe pour qualifier un monde de l'entreprise aux antipodes du *care*. Elle décrit que les individus ne peuvent être eux-mêmes, les relations ne peuvent donc pas se développer dans l'honnêteté et il y a peu de place pour la nuance. Julie explique également vouloir quitter un monde assez compétitif, même si son travail lui plaisait. Cathy pour sa part, quitte son travail à la suite d'un burnout et son témoignage sur les structures médico-sociales dans lesquelles elle travaillait est parlant. Elle explique qu'elle ne supportait plus travailler dans un lieu qui intoxiquait plus qu'il ne soignait les patients, à cause de la mauvaise nourriture qui était servie. Elle raconte ainsi :

« Et j'ai vu les dégâts physiques et psychiques chez l'humain de la mal nourriture, de la mauvaise nourriture, et là je me suis dit 'non', et moi j'étais malade depuis 20 ans, au niveau de mes intestins, estomac et tout j'étais en grande souffrance physique au travail parce qu'on était dans de la malbouffe collective. »

Cette souffrance exige ainsi une réponse de soin, qui commence par le fait de quitter un tel environnement de travail ou de vie. Les trois maraîchères ont ainsi fait cette démarche pour prendre soin d'elles-mêmes afin de trouver un travail qui leur convenait davantage. Charlotte révèle qu'elle a l'impression que sa génération est particulièrement sujette à la reconversion professionnelle, causée par la fuite du monde de l'entreprise :

« Moi je pense que les gens qui s'installent comme moi aujourd'hui, c'est des gens qui fuient tout en fait. Parce qu'ils supportent plus les Audi 4x4, le monde de l'entreprise... »

Elle explique notamment qu'il y a une grande dévalorisation des métiers manuels et qu'il serait bénéfique de montrer que d'autres métiers sont possibles que ceux liés au monde de l'entreprise.

1.2. « Être épanouie dans mon boulot »

En rejetant ces milieux de vie et de travail, les maraîchères, dans un but de prendre soin de ce qui est important pour elles, cherchent un lieu agréable où vivre, plus de temps avec leur famille et une plus grande autonomie au travail.

1.2.1. « Avoir du temps pour la famille »

Julie et Anne-Laure mentionnent avoir voulu changer de rythme de vie pour pouvoir consacrer plus de temps à leur famille. Toutefois, même si le fait d'être cheffe de sa propre structure laisse plus de liberté dans l'agencement de son emploi du temps, l'exigence en temps de travail du maraîchage ne permet pas forcément de répondre à ce besoin.

1.2.2. « J'essaie de trouver un équilibre »

Cathy, Julie et Charlotte expliquent que leur reconversion n'est pas seulement professionnelle, mais touche finalement à l'ensemble de leur conditions de vie. Julie, ainsi qu'Anaïs et Anne-Laure, expliquent vouloir trouver un équilibre entre leur vie professionnelle et personnelle, ainsi qu'au sein de leur travail. Charlotte me rapporte que des collègues masculins ne voulaient pas entendre que pour eux trouver cet équilibre était plus facile, en étant célibataires et sans enfants. Mais selon elle, mariée et mère de trois fils, cela change tout car elle a moins de temps disponible pour elle. Sans doute avec la volonté de répartir plus équitablement cette charge, les fils de Charlotte étaient priés de préparer la table de déjeuner avant que nous rentrions des champs, puis de s'occuper de l'ensemble du rangement après que nous avions fini de manger.

L'équilibre est difficile à trouver, entre le soin nécessaire à la ferme et le soin du temps familial. Il s'agit aussi pour elles de trouver un équilibre personnel entre la « stimulation et le repos », afin de prendre soin de leur énergie mentale et physique. Cathy rapporte notamment qu'elle prend quelques semaines par an pendant la période creuse de la fin de l'hiver pour faire autre chose que du maraîchage afin de pas s'essouffler trop et se nourrir d'autres activités. Bien sûr, cela est difficile à réaliser sous les contraintes économiques de certaines exploitations.

1.2.3. « Je veux mon métier, avec mon rythme »

La recherche d'équilibre et de bien-être concerne également la recherche d'une plus grande autonomie au travail. Julie explique ainsi qu'à travers son changement de profession, elle recherchait également à devenir sa propre cheffe et donc ne plus devoir rendre des comptes. Charlotte partage le même ressenti de quitter l'environnement d'entreprise très contrôlé et hiérarchique, à un travail où les seules contraintes sont celles qu'elle s'impose à travers sa production. Pour Cathy, devenir sa propre cheffe signifie également modeler son rythme de travail et concevoir son métier comme elle l'entend :

« Il fallait que je trouve un métier en adéquation avec tout ce que je souhaitais, ce que je ne souhaitais plus. »

Elle se définit notamment comme paysanne, et non comme agricultrice. Par là même elle fait écho à des principes d'autonomie par rapport aux structures institutionnelles, et une volonté de pratiquer une agriculture différente de l'agriculture conventionnelle. Etant autodidacte, et en apprenant majoritairement à travers des ouvrages, Cathy s'affranchit également des carcans institutionnels, et peut remettre le *care* au centre de sa pratique. Si elles ne l'ont pas explicité tel quel, l'autonomie semble également prendre forme dans le fait de ne pas dépendre de coopératives pour la vente de leur production. Elles déterminent ainsi leurs propres contraintes de production et ne sont pas sujettes à des attentes quantitatives et qualitatives imposées et uniformisées.

1.2.4. « Des organismes pas hyper soutenant »

Les maraîchères rapportent que viser l'autonomie c'est aussi réduire l'exposition à des structures institutionnelles et à leurs agent.es, qui sont dans une attitude peu soutenant. Anaïs explique notamment que les conseiller.ères bancaires, ou les comptables, changent tous les deux ans et qu'il est donc difficile d'établir une relation de confiance et de soutien. Anne-Laure confirme que ces liens aux institutions représentent des problèmes au quotidien, qui alourdissent la charge de travail, et les rendent critiques du système.

« Pas motivés, le projet ça va pas trop leur parler...on est quand même petits, bon après on leur file quand même beaucoup d'argent aussi, donc on existe on est là, mais ouais on sent que c'est pas...ouais qu'on peut, bah en fait il y a du coup un manque de confiance. Nous on sait que les infos on doit les trouver par nous-mêmes quoi. »

Dans ces paroles on voit que les institutions ne sont pas équipées et renseignées pour soutenir les agriculteur.ices dans leurs projets d'agriculture alternative et qu'il y a un manque d'écoute et d'intérêt de leur part. Que ce soient des commentaires sexistes, des a priori sur la viabilité de leur exploitation, ou même de mauvais conseils, les maraîchères critiquent des institutions mal adaptées à leurs projets. Ce fonctionnement illustre un manque d'écoute et de capacité à accompagner des projets qui sortent des cadres agricoles conventionnels.

Leur description de l'accompagnement à l'installation de petites structures en agriculture biologique est très parlante. Toutes dépeignent la méfiance des administrations face à

leurs projets, notamment en s'installant seules. Si cela peut concerner également les hommes qui s'installent seuls, Charlotte et Julie relatent que les administrations demandaient à être rassurées sur le fait que leur conjoint les soutient dans leur installation. Ce manque de confiance, teinté de sexisme, se confond également avec un avis dubitatif des projets en agriculture alternative, dont les modes de production et de vente, et la taille de l'exploitation, sont déconsidérés par les institutions ancrées dans un modèle d'agriculture conventionnelle, productiviste et technophile (Pimbert, 2022).

Ainsi, pour les maraîchères, le fait d'être leur propre cheffe leur permet de gérer leur temps comme elles le souhaitent et de réduire certaines contraintes. Changer leur cadre de travail leur permet de viser un nouvel équilibre, et d'explorer des fonctionnements plus proches de leurs besoins et attentes, donc où le *care* a plus de place.

1.3. « C'est un écosystème et j'en fais partie »

Finalement, pour celles ayant fait une reconversion professionnelle, leur choix de devenir maraîchère, s'accompagne d'une volonté d'adapter leur habitat pour mieux intégrer et prendre soin de l'écosystème environnant.

1.3.1. « Être un peu autonomes, un peu résilients »

Cette intégration à l'écosystème passe notamment par la recherche d'autonomie et de résilience, notamment dans les domaines de l'alimentation et de l'énergie. Cathy et Julie, et sous certains aspects Charlotte, recherchaient toutes les trois une plus grande autonomie de leur maison. Cela passe notamment par l'autonomie énergétique via des panneaux solaires et le chauffage au bois, et l'autonomie alimentaire via l'autoproduction. En effet, les projets de Cathy et Julie avaient au départ comme objectif de subvenir aux besoins alimentaires de leur famille, avant que cela prenne la forme d'une activité professionnelle et marchande. La volonté d'autonomie par rapport à des structures telles que les supermarchés, les réseaux énergétiques, ou d'utilisation de l'eau, supposent un certain rejet d'un modèle de société dont les ressources sont surexploitées et l'environnement négligé. La négligence étant l'opposition du *care* (Laugier, 2012), on peut supposer que contrer cela part d'une volonté de plus de *care* pour leur famille et pour l'environnement.

Afin d'atteindre cette autonomie, la permaculture est mobilisée comme méthode de conception de leur habitat, afin de prendre soin de toutes les entités concernées et de

prendre en compte les surplus de ressources. Cathy et Charlotte insistent particulièrement sur ce point, en expliquant qu'elles ont déjà tout sur place pour subvenir à leurs besoins. Pour elles, il suffit de concevoir l'espace en conséquence afin de prendre correctement soin de leur milieu et de gagner en autonomie. Cathy explique que finalement gagner en autonomie concerne également le lien social, qu'elle crée d'autant plus qu'elle se détache des liens institutionnels conventionnels. L'autonomie complète n'est pas forcément recherchée, et elle est même parfois difficile à réaliser. Cathy prend pour exemple qu'il est très difficile de s'affranchir du commerce de semences, car cela représente un travail considérable.

1.3.2. « Être en lien avec le vivant »

En se tournant vers un métier de la terre, la volonté des maraîchères était aussi de se connecter plus à la nature et trouver du sens dans une activité professionnelle utile. Cette utilité se trouve non seulement dans la fonction sociale et économique de la production de légumes biologiques, mais aussi dans le fait de pratiquer leur métier avec des pratiques écologiques et sociales. Charlotte me décrit son activité comme un mode de vie, contrairement à un collègue maraîcher pour qui cela se limite à un travail :

« Bah oui t'as ça aussi, t'as des gens qui sont agriculteurs parce que c'est leur métier. Mais ils mettent pas du tout, c'est pas un...tu vois la différence ? Entre métier et mode de vie ? (...) Bah c'est un écosystème du coup moi, je fais partie du truc quoi. Sasha³ lui c'est un métier. »

Elle explique qu'elle s'inscrit dans un écosystème, et que sa production maraîchère rentre dans une logique globale de « *bon sens* », comme elle appelle sa pratique de l'écologie. Cette différenciation entre métier et mode de vie, participe sans doute à avoir une conception plus large de pratiques écologiquement vertueuses. Cathy et Julie, comme Charlotte, expliquent que la démarche permaculturelle leur permet de concevoir les choses autrement. Elles modèlent leurs espaces et mode de vie, en ayant conscience du soin nécessaire à l'écosystème, et du potentiel apport de chaque élément.

Les maraîchères expriment la volonté de se connecter, ou se reconnecter, à la terre, à la nature, aux animaux, « *au vivant* ». Cathy explique ainsi son rejet des modes d'agriculture mécanisés, afin d'avoir un rapport sensible à la terre :

³ Le prénom a été modifié.

« Non je travaille à la main. Je veux être connectée à la terre, je veux mettre mes mains dans la terre, ma terre elle me redonne tout ça en fait, tout ce que je lui donne, elle me redonne fois deux. Donc non je ne veux pas de ton motoculteur. »

Cathy insiste, plus que les autres, sur le fait qu'elle a « *trouvé son paradis* » dans ce lieu qu'elle habite, réhabite, et où elle fait grandir ses jardins. Elle déclare que le vivant l'anime et constitue son socle, qu'en fin de compte elle revit à travers ce mode de vie.

Eléments de conclusion

Les maraîchères, à travers les changements apportés à leur travail et leur mode de vie, semblent montrer une disposition au *care* et une volonté de chercher plus de bien-être pour elles-mêmes. Les environnements professionnels précédents de Cathy et Charlotte semblaient s'opposer à une pensée du *care*, alors qu'en choisissant ce métier, les maraîchères semblent démontrer que les humains ont des besoins matériels et qu'il faut prendre soin matériellement du monde (Tronto 2008 ; Laugier, 2015 ; Puig de La Bellacasa, 2017). Dans une démarche permaculturelle, elles souhaitent réhabiter leur terre (Centemeri, 2021). Cela implique donc de prendre soin de leur milieu, de l'écosystème dans lequel elles s'inscrivent, mais aussi de leur mode de vie, de leur famille et d'elles-mêmes.

2. Chercher un mieux-être au travail

Le second thème identifié correspond à une volonté d'adapter les conditions de travail et les objectifs du métier de maraîchère. Toutes les enquêtées rapportent une nécessaire adaptation de leurs pratiques par rapports aux calques agricoles usuels, conventionnels, masculins. Toutes expliquent avoir développé des compétences nécessaires à une pratique attentionnée de leur travail, notamment l'observation et l'anticipation. Les résultats mettent en lumière que leurs pratiques agricoles alternatives sont mises en place dans un but de respect et de protection de l'agroécosystème. Finalement, l'émerveillement et le respect que leur inspirent les plantes, met en avant un rapport particulier au vivant qui les entoure.

2.1. « C'est moi la cheffe »

En leur posant la question des obstacles qu'elles ont pu rencontrer dans leur parcours du fait d'être une femme, les maraîchères n'ont pas exprimé en avoir rencontré beaucoup. Pourtant j'ai relevé dans leurs témoignages des situations parlantes, qui pourraient relever

d'un certain sexisme. Toutes les maraîchères rapportent qu'elles n'ont souvent pas été considérées comme des interlocutrices de la part des professionnels du monde agricole, que ce soit d'autres agriculteurs ou des techniciens venant sur la ferme. Plusieurs d'entre elles m'expliquent avec clarté cette scène: un homme, voisin ou professionnel, devant intervenir sur la ferme, se présente et leur demande 'Il est où le patron ?', celles-ci étant toutes cheffes d'exploitation répondent que ce sont elles les cheffes. Mais l'homme réitère sa question en n'acceptant tout simplement pas que ce soit réellement elle la cheffe d'exploitation. Souvent la scène se solde avec le départ de l'homme, qui dit qu'il repassera plus tard quand le chef sera présent.

Ce phénomène a également été rapporté par une agricultrice dans l'épisode de podcast *Paysannes en lutte* (Bienaimé, 2023), et figure même en titre de la bande-dessinée *Il est où le patron ? Chroniques paysannes* (Bénézit, 2021) qui raconte le quotidien de 3 paysannes.

Anaïs rapport également une autre scène :

« Je me rappelle une fois, il y a un des voisins agriculteurs à côté qui était venu nous parler parce qu'il voulait nous inviter, et on venait juste de commencer, et on était sur une table à faire quelque chose Fabien et moi et il s'est assis entre nous deux, dos à moi. Ok... »

Ces comportements, sans qu'ils soient forcément conscientisés par les hommes en question, et pouvant être pris comme de simples impolitesses, participent à invisibiliser le travail des femmes, et notamment dans des situations demandant de l'expertise technique. Charlotte partage qu'au début elle sentait qu'il fallait qu'elle mette en avant ses connaissances techniques pour se défendre de la déconsidération d'autres agriculteurs. Elle explique qu'elle pose le cadre immédiatement pour éviter toute discrimination ou a priori sur ses compétences. Comme Julie, Anaïs et Anne-Laure ont vécu la situation d'un expert qui se tourne vers l'homme présent pour les explications techniques et qui écoute moins leurs demandes que celles de l'homme. Anaïs et Anne-Laure rapportent que le fait que leur associé quitte la ferme provoque un départ de ses compétences et qu'elles vont devoir y faire face. Elles rapportent que par manque de temps disponible dans leur travail à la ferme, elles ne se sont pas formées aux petits travaux de mécanique ou de réparation, qui ont été pris en charge par leur co-exploitant masculin qui lui n'avait pas à se former.

D'autre part, Charlotte explique qu'elle aimerait récupérer le champ derrière sa maison, où elle pourrait installer des nouvelles serres. Mais elle est freinée par l'agriculteur qui l'a obtenu, qui semble difficilement vouloir discuter avec une femme. Charlotte me partage donc qu'il vaut mieux que son conjoint entame les négociations parce que ça se passerait sûrement mal si elle y allait elle-même.

De son côté, Cathy relève que les agriculteurs ne pensaient pas que qu'elle allait parvenir à faire vivre sa production maraîchère seule, et surtout sans tracteur. Cela montre encore une fois, la discrimination non seulement des femmes, mais aussi des manières alternatives de pratiquer l'agriculture. Pourtant, elle a bien prouvé après cinq ans de production qu'elle pouvait y arriver. Anaïs et Anne-Laure expliquent qu'il faut réussir à encaisser ce regard, supporter le fait qu'on ne les perçoit pas comme légitimes. Pour ne pas abandonner face à un travail calqué sur les attentes et les capacités masculines, Charlotte dit qu'il faut se former, être patiente et attendre que les gens constatent qu'elles réussissent. Elle explique notamment qu'elle a beaucoup apprécié les formations en non-mixité pour apprendre à conduire et manier un tracteur. Anaïs et Anne-Laure rapportent aussi que ces formations réservées aux femmes permettent d'apprendre en confiance, sans que l'espace soit occupé par les hommes et leurs connaissances préalables. Anne-Laure explique :

« Du coup cette année ils ont fait une première formation soudure mais ouverte qu'aux femmes, pas parce que les hommes c'est pas bien mais c'est pour que chacune on se, enfin on l'a pas faite nous, mais que les femmes se sentent plus à l'aise de poser des questions, de prendre le temps de faire des choses. Parce que souvent c'est des domaines dans lequel on a eu très peu l'occasion de commencer, d'apprendre, alors que les hommes ils ont déjà quelques bases, et du coup ça crée tout de suite un fossé, ou une peur de poser des questions, agir et tout. Donc ouais, ouais c'est bien. »

Je questionne alors Anaïs et Anne-Laure sur les obstacles qu'elles rencontrent en lien avec le fait d'être agricultrice et elles ont un échange très parlant :

« A: Après le plus gros obstacle c'est le manque de temps je trouve, parce que du coup dans la précipitation, fin dans le quotidien il faut faire vite celui qui fait vite c'est celui qui est plus habitué à faire et du coup on a tendance à faire les choses qu'on est plus habitué à faire...

AL: Et donc pas la mécanique! »

Finalement, face à ces situations, les maraîchères prouvent qu'elles sont capables d'exercer ce métier, au même titre qu'un homme. Toutefois, si ces situations peuvent s'apparenter à du sexisme, on ne peut affirmer que cela soit propre au seul fait qu'elles soient des femmes. Ces situations peuvent également surgir du fait qu'elles sont non issues du milieu agricole, pratiquant du maraîchage bio à petite échelle ou qu'elles sont, tout comme des hommes le seraient, pas reconnues immédiatement comme des cheffes d'exploitation. Ainsi, il pourrait s'agir d'un cumul de caractéristiques qui les rendent différentes de la majorité des agriculteurs autour d'elles : des hommes, en agriculture conventionnelle, aux exploitations plus grandes, dont la tendance est à l'agrandissement. Ainsi les préjugés peuvent s'accumuler contre ces maraîchères qui ne s'inscrivent pas dans le modèle dominant.

2.2. « Du bien-être au travail »

Toutes les maraîchères ont témoigné de l'importance primordiale d'adapter leurs outils et leur environnement de travail afin qu'ils correspondent à leurs pratiques, leurs capacités et leurs besoins. Cette attention et ce soin apportés aux questions touchant à l'ergonomie et l'organisation du travail sont cruciaux en agriculture car c'est un métier mobilisant beaucoup le corps.

2.2.1. « Travailler son ergonomie »

L'ergonomie, c'est-à-dire l'étude des conditions travail afin d'améliorer le bien-être et la sécurité, est donc un thème récurrent dans les témoignages des maraîchères. Elles expliquent qu'elles n'ont pas la même force physique que leurs collègues masculins, et donc elles adaptent leur travail en conséquence. Charlotte explique ainsi :

« Ouais au niveau physique c'est tout hein, le reste il y a pas de différences...Mais du coup pour nous les nanas il faut trouver des choses pour pouvoir faire ce qu'on peut pas faire tout seul quoi. On est obligé de ruser. On ruse tout le temps. (...) Moi par exemple je suis pas capable de tenir la même position pendant 6 heures, impossible ! Sasha et Daniel ils le font tu vois. Moi je ruse, je change mes...bah ça tu l'as vu quand tu travailles avec moi, tous les une heure et demie, je change d'activité. Pour préserver mon corps, mais après j'ai 40 ans eux ils sont plus jeunes et puis j'ai trois gamins, enfin tu vois. »

L'agriculture a été modernisée et adaptée au masculin, donc les standards de travail sont fondés sur les capacités moyennes des hommes (Comer, 2017; Laisney & Lerbourg,

2012). Si a priori cela exclue les femmes il y a des moyens de ruser, comme Charlotte le dit, en adaptant les outils et en repensant les manières d'opérer. Julie a notamment anticipé sa quantité de production et ses propres capacités, en adaptant ses longueurs de planches de cultures⁴ et en séparant sa serre en deux :

« Je suis toute seule, j'ai pas envie de porter des trucs qui pèsent une tonne, j'ai fait des planches qui font toutes 20 mètres, dehors et l'extérieur c'est pareil. Et puis ça me fait des séries aussi relativement courtes, ça me permet d'être à peu près cohérente au niveau des quantités. »

Les outils utilisés sont notamment considérés en fonction de leur capacité à préserver le corps. C'est notamment pour cette raison qu'Anaïs et Anne-Laure ont gardé une certaine mécanisation sur leur ferme. Elles expliquent qu'utiliser des machines leur permet de ne pas s'épuiser, non seulement au cours de leur journée, mais à l'échelle de leur vie de travail. Cathy pour sa part, n'utilise aucune mécanisation sur sa ferme mais a adapté tous ses outils pour les femmes qui viennent travailler sur sa ferme. Elle explique que les outils sont souvent adaptés à la morphologie masculine et donc sont plus fatigants à manier pour les femmes. Afin de contrer cela, non seulement il faut trouver des outils mieux adaptés, ce qui est loin d'être facile, il faut également faire plus attention à l'entretien et au soin du matériel. Anne-Laure et Anaïs expliquent que le graissage ou les petites réparations régulières permettent de gagner énormément de temps et permettent de se sentir plus à l'aise lors de l'utilisation. Malgré ces stratégies d'adaptation, il est parfois difficile de résoudre certains problèmes : un jour, Charlotte a voulu atteler à son tracteur un outil différent et le changer s'est révélé être une tâche compliquée. Le bras mécanique de l'outil étant très lourd et impossible à déplacer, elle a dû effectuer de multiples manœuvres avec le tracteur pour être dans l'angle exact, et j'ai dû simultanément tenir l'outil pour l'accrocher. A ce moment-là elle m'a bien signifié que les hommes réalisaient ces tâches seuls mais en forçant leurs corps et leurs capacités. Cela montre à quel point certains outils n'ont pas été pensés en termes d'ergonomie et surtout pas conçu pour les femmes. Cela illustre aussi un souci et un respect de soi et de leur corps et donc de *care* pour elles-mêmes.

⁴ Les planches de culture, également appelées plates-bandes, sont des espaces de culture en longueur, séparées les unes des autres par des allées, ou passe-pieds, dont l'espacement correspond à la largeur de terre nécessaire au passage de l'humain ou du tracteur. Si les planches sont surélevées, ce sont des buttes.

2.2.2. « S'organiser un peu différemment »

L'ergonomie au travail concerne également la circulation sur la ferme, l'organisation des itinéraires techniques⁵ ainsi que les conditions de bien-être plus généraux. A ce titre, Charlotte et Julie, mentionnent à plusieurs reprises la nécessité de tondre et de désherber entre et autour des cultures afin de faciliter le passage, et de voir plus clairement les cultures.

Charlotte répète pendant plusieurs jours qu'elle doit absolument prendre le temps de tondre, parce qu'elle n'en peut plus de voir son champ comme ça, et au départ je ne comprends pas forcément l'urgence. Pourtant, une fois la tonte réalisée, je me rends immédiatement compte de la baisse du niveau d'effort nécessaire pour marcher dans les allées et devant les serres. Elle explique que « *mine de rien tu te fatigues beaucoup plus à lever les jambes à chaque pas* » et qu'au cours d'une journée de travail, ça représente beaucoup d'efforts supplémentaires qui peuvent être évités. À ce sujet, Charlotte mentionne la différence avec un collègue maraîcher qui ne prête pas attention à l'enherbement, alors qu'elle ne supporte pas cela dans sa propre ferme. Elle explique en effet que « *la première clé du bien-être au travail c'est quand même d'avoir un espace propre* ». Cette mention de la propreté revient aussi à plusieurs reprises chez Julie, alors que je ne remarque pas où cela est nécessaire. Cette différence de perception entre moi et les expertes, montre à quel point un regard affûté peut identifier les actions à réaliser sur la ferme, mais aussi l'attention qu'elles portent à l'ergonomie et donc à leur bien-être.

La circulation sur la ferme est très importante car les déplacements entre les différentes activités de travail sont nombreux (il suffit d'oublier un outil ou une caisse et il faut aller les chercher à un endroit, puis retraverser tout le champ pour revenir à son poste de travail). Accumulés, ces déplacements peuvent être fatigants et sont donc pensés pour être réduits. Julie me montre en effet qu'elle est en train d'aménager un nouvel atelier et espace de stockage qui lui éviteront de descendre les caisses dans le hangar actuel. Les zones de conditionnement, et les chambres froides ou sèches pour conserver les légumes, sont réunies dans un seul endroit, et le chemin va être empierré afin de circuler plus facilement. Tous ces aménagements permettent ainsi de réduire les déplacements et le

⁵ Un itinéraire technique est une suite d'actions qui permet d'organiser, gérer et intervenir sur les cultures de la manière la plus adaptée, efficace et bénéfique.

port de charge⁶. Tout au long de mon expérience avec Charlotte, cette attention à nos mouvements et aux poids que l'on porte, va être centrale. Elle m'explique qu'à chaque transport de charge lourde il vaut mieux faire plusieurs trajets que de s'épuiser en une fois, de privilégier d'amener le camion au plus près pour charger les caisses de légumes, ou de penser à utiliser au maximum la brouette.

Ayant travaillé durant la période d'été auprès de Charlotte, j'ai pu expérimenter à quel point la chaleur peut rendre le travail plus pénible. Cathy et Charlotte me partagent alors qu'il est absolument nécessaire d'avoir des arbres pour faire baisser la température et avoir des zones d'ombres où se reposer. Cathy a pour projet de planter de nombreux arbres, pour gérer sa souffrance de la canicule, ce qui montre que l'ergonomie en agriculture passe par le fait de travailler à la fois pour et avec la nature. Au cours du mois avec Charlotte, dès qu'il faisait trop chaud pour travailler dehors ou sous les serres, on privilégiait de faire des semis assises dehors et à l'ombre, ou bien elle effectuait des tâches administratives. Autrement, certains jours on ne travaillait tout simplement pas car ce n'était pas sain de travailler par des températures si élevées.

Ainsi, les maraîchères témoignent d'un souci du corps, d'une attention à ne pas se faire mal, à prendre le temps de faire les choses bien plutôt que vite, et d'éviter les risques inutiles.

Finalement, des enjeux féministes sont soulevés ici, d'une part concernant l'inclusion des femmes dans le monde agricole, mais aussi le changement nécessaire du métier pour qu'il permette le bien-être au travail. En cela, ce soin attentionné pour le bien-être physique et mental peut relever d'un *care* à l'œuvre.

2.3. Des compétences essentielles

En m'expliquant leur processus d'installation, et en les questionnant sur le sujet, les maraîchères m'ont toutes parlé des compétences nécessaires à la bonne pratique de leur métier.

2.3.1. [« La première qualité quand on est maraîchère, c'est la qualité d'observation »](#)

L'observation est sans doute une des clés les plus importantes à la bonne pratique maraîchère. Cathy m'explique que la qualité d'observation est primordiale afin de bien

⁶ Le port de charge correspond à une action de manutention manuelle, qui consiste à porter, soulever ou déplacer, et qui demande donc un effort physique.

prendre soin des plantes. Il faut faire attention à comment la nature réagit à ce qu'on lui impose, aux événements climatiques, et notamment comment la nature s'auto-protège. Anaïs et Anne-Laure disent faire beaucoup d'observations, et ce au quotidien, et sont cesse en train de regarder, se poser des questions, et par conséquent d'essayer de nouvelles choses et faire des expérimentations.

« A: Et puis moi l'observation de, comment se porte la plante, si elle assez d'eau, ça se voit en la regardant quoi ! (...) Tous les jours on a notre petite théorie !

AL: Ah on s'en pose des questions ! »



Image 1: Petite aubergine de chez Charlotte

L'observation de la pousse des légumes permet notamment de les cueillir à la taille correcte. J'ai ainsi été étonnée des demandes des clients qui privilégient les petits légumes, à l'image de cette aubergine. Par ailleurs, il fallait être bien attentive aux courgettes qui grandissent très rapidement et deviennent vite trop grosses pour la vente. Passer régulièrement observer les différentes plantes était ainsi essentiel, pour éviter de perdre des cultures ou de ne pas remarquer une maladie ou un ravageur.

2.3.2. [« Travailler sur l'anticipation, l'organisation »](#)

L'anticipation et l'organisation sont également cruciales dans le maraîchage. Elles permettent de connaître au mieux l'écosystème dans lequel on s'insère et de comprendre comment construire un agrosystème⁷ respectueux du vivant et viable au niveau du travail et de la production. Cathy m'explique notamment qu'elle a énormément observé son terrain et ce qu'il s'y passait avant de dessiner son design en permaculture⁸ et de lancer son activité. Elle m'explique : « j'ai mis plus d'un an à observer ma terre, à marcher dans mon champ, je marchais dans mon champ, je regardais mes arbres, je regardais l'orientation du vent, du soleil, les saisons (...) » Ce qui lui a permis de décider tout ce

⁷ Un agrosystème ou agroécosystème est un écosystème modifié par l'humain dans un but de production agricole, qui comprend autant le système productif que l'écosystème impliqué, et qui prend en considération les interactions et effets entre ceux-ci.

⁸ Un design en permaculture est une méthode de conception d'un système qui imite la nature et vise à être durable.

qu'il fallait qu'elle mette en place pour redonner vie à cette « *terre morte, 30 ans exploitée en tracteur, maïs ray-grass maïs ray-grass maïs ray-grass...labourée, etc. etc.* ».

2.3.3. [« Que des expérimentations, tout le temps, tout le temps »](#)

Faire des expérimentations, ainsi que noter et mesurer les détails de celles-ci est également très utile pour faire un bon suivi de ses cultures et de la réaction de l'écosystème. Par exemple, Anaïs et Anne-Laure prennent des mesures de la quantité d'eau qui sert à l'irrigation ou des intrants biologiques, afin de limiter leur utilisation à ce qui est nécessaire pour le bien-être des plantes et dans un objectif de ne pas gaspiller les ressources.

Cathy et Julie utilise de nombreux mots autour de l'observation, de l'organisation et de l'anticipation pour expliquer leur travail. Cette connaissance de leur terrain, nécessaire à une pratique efficace et respectueuse de la nature, passe finalement par un savoir expérientiel propre à ce que Krzywoszynska (2016) décrit dans la pratique du *care* en agriculture. Cathy, ayant tout appris en autodidacte place beaucoup de valeur dans cet apprentissage par l'observation et l'expérience. Elle explique notamment qu'elle apprend à lire sa terre, à en comprendre les besoins :

« Si tu n'as pas ces trois compétences là, observer, regarder, analyser, tu ne peux pas faire de maraîchage, ta terre elle ne sera jamais vivante parce que tu t'organises mal. En fait c'est pas toi, c'est le vivant dont tu vas t'occuper qui va être en souffrance. (...) Donc moi je pense que ce serait ça, j'ai acquis...cette...voilà une observation plus fine. Qui permet d'être une meilleure professionnelle, et de prendre encore plus soin de ma terre. »

Cathy déclare que « *les plantes nous parlent* », qu'elles indiquent des choses, de comment elles vont et ce dont elles ont besoin. Il faut donc les écouter et les observer finement afin de comprendre leur langage et mieux travailler avec elles.

Ainsi, être une maraîchère qui mène à bien son projet de production, tout en prenant soin du vivant, nécessite des compétences essentielles. Leurs pratiques d'attention aux changements, d'attention aux ressources utilisées dénotent de principes permaculturels qui engagent le respect de la terre et des ressources.

2.4. « Proposer des alternatives »

Si les maraîchères mentionnent des pratiques écologiques, qui relèvent du ‘bon sens’, cela s’observe bien concrètement dans leur travail.

2.4.1. « Protéger ma terre »

Toutes certifiées en Agriculture Biologique, les maraîchères réfléchissent à leurs pratiques et sont conscientes de certaines limites en termes de temps de travail et de ressources économiques. Charlotte, Anaïs et Anne-Laure, expriment leur envie de réduire leur utilisation de bâches plastiques, mais leur prix est beaucoup plus accessible que d’autres bâches. Anaïs et Anne-Laure soulignent à plusieurs reprises leur attention au sol, et le fait de le protéger par des engrais verts :

« Mais c'est faire le choix de rendre une partie non productive entre guillemets de légumes mais pour préserver les sols et les micro-organismes... »

Ces choix, entre ce qui est le moins coûteux et ce qui est le plus respectueux de l’écosystème, représentent des arbitrages constants. Anaïs et Anne-Laure me partagent qu’au début du projet de la ferme elles et le troisième associé souhaitaient travailler d’une certaine manière, mais elles expliquent :

« A: On utilise les outils de l'Atelier Paysan⁹, on fait en planches permanentes, après euh... bah par rapport au projet de départ il y a eu quand même plein de choses qui ont changé parce qu'on a dû faire des compromis.(...) Bah à la base on voulait travailler en traction animale, sans plastique, sans...fin voilà, mais après y a entre ce qu'on rêve et ce qui est possible de faire il y a un petit trou... »

Elles utilisent donc un tracteur au lieu de la traction animale, mais précisent qu’elles évitent les outils rotatifs quand c’est possible. Anne-Laure souligne qu’il y a différentes manières d’utiliser la mécanisation pour tout de même respecter le sol.

⁹ « L’Atelier Paysan est une coopérative (SCIC SA). Nous accompagnons les agriculteurs et agricultrices dans la conception et la fabrication de machines et de bâtiments adaptés à une agroécologie paysanne. En remobilisant les producteurs et productrices sur les choix techniques autour de l’outil de travail des fermes, nous retrouvons collectivement une souveraineté technique, une autonomie par la réappropriation des savoirs et des savoir-faire. » (<https://www.latelierpaysan.org/>)

A la fin de l'été, chez Charlotte, je me suis occupée de planter des jeunes plants de courgettes sous serres. Le paillage de la planche permet, comme illustré ci-contre, de protéger le sol, maintenir son humidité, et éviter l'enherbement.



Image 2 : Plants de courgettes paillés

Dans la perspective de protéger la vie du sol Cathy et Julie sont dans une démarche de maraîchage sol vivant. Julie me partage ainsi qu'elle a commencé en bio conventionnel, avec un travail du sol. Mais qu'elle découvre ensuite le MSV et elle explique alors :

« Tout ce truc ça m'a paru très bien (...) J'ai voulu me lancer là-dedans, surtout que le tracteur ça a jamais été mon kiff du tout, ça m'inspirait pas du tout, si on peut ne pas s'en servir ça me va bien. »

Elle m'explique que l'idée du MSV, c'est de ne plus travailler le sol, ne faire que le nourrir avec de la matière organique, en faisant pousser des couverts, à ensuite broyer sur place. Elle me rapporte avec une pointe d'amusement qu'il faut ensuite compter sur les vers de terre pour structurer le sol, qu'il soit aéré, riche azote, et que c'est la magie du ver de terre qui décompose la matière organique et rend le sol fertile. Cathy déclare également à propos du MSV :

« C'est mon modèle, je veux travailler à la main, je veux travailler en maraîchage sol vivant, je veux pas de tracteur, la mécanique j'y connais rien, je veux du silence, je veux du calme (...) »

Plus tard durant la conversation Cathy me parlera de la déconsidération de cette pratique par d'autres agriculteurs :

« Et voilà, donc on est obligé aussi de trouver sa place, en tant que paysanne, moi les agris m'ont beaucoup démonté en me disant 't'arriveras à rien sans tracteur, sans motoculteur, t'as même pas de hangar, t'as même pas de formation, tu fais 50 kg, t'y connais rien, t'arriveras jamais, c'est pas possible!' Et là au bout de 5 ans je vois qu'ils rôdent, qu'ils tournent, ils passent, ils s'arrêtent, ils regardent, puis moi je leur dis mais 'Bonjour, venez, venez voir, venez visiter, venez voir en vrai en fait ce que je suis capable

au jour d'aujourd'hui de faire ou de ne pas faire. Parce que je ne souhaite pas les faire, et ils visitent et ils font 'Wow, wow, wow ! Ah quand même ! Ah mais t'es cap' ! Ah mais c'est possible ! Mais t'as tout ça ? Mais c'est énorme, mais c'est génial ! Mais euh tu veux quand même pas que je te file mon motoculteur ce serait plus facile avec un motoculteur quand même non ?' je fais 'Non je travaille à la main. Je veux être connectée à la terre, je veux mettre mes mains dans la terre, ma terre elle me redonne tout ça en fait, tout ce que je lui donne, elle me redonne fois deux. Donc non je ne veux pas de ton motoculteur. 'Mais si il traîne là-bas dans mon garage, je te le file regarde en deux secondes t'as fait ta planche !' Oui mais non c'est pas l'objectif du projet, moi je veux nourrir ma terre, pas la détruire, je veux créer du vivant et pas la tuer. Fin voilà on n'est pas dans le même concept de penser la terre en fait. (...) je dis tu vois bien que ça fait 5 ans que tu vas dans mon jardin et que tu me dis que j'arriverai pas, ben regarde, c'est possible. Et je fais 50 kg et j'ai pas de tracteur. Donc voilà. »

Ce témoignage rend de nouveau compte d'un sexisme à l'égard des capacités de réussite d'une femme, couplé à une dévalorisation des pratiques agricoles alternatives. Cela n'empêche pas, comme elle le raconte, qu'elle persévère et réussit à mener à bien son projet dont le *care* semble être le cœur.

2.4.2. [« Créer du vivant »](#)

Toutes les maraîchères essayent d'utiliser le moins d'intrants possible, notamment en essayant de travailler avec la nature. Anaïs explique notamment qu'elles ont introduit dans leurs cultures une certaine espèce de pucerons, dans le but d'attirer les auxiliaires qui vont venir manger les pucerons qui attaquent les cultures. Cathy est aussi dans cette démarche, en plantant un maximum de variétés de plantes afin d'attirer une biodiversité la plus riche possible. Par cela, elle souhaite aussi prévenir les effets de événements climatiques extrêmes de plus en plus fréquents, notamment par des principes d'agroforesterie, qui permettent de diversifier la production mais aussi de protéger les cultures et le sol du soleil et des intempéries :

« Et donc là j'ai replanté plein d'arbres, là ça y est je vais replanter des haies bocagères tout autour, je fais des doubles haies. Là ça y est j'ai commandé des haies de petits fruits, donc là ça y est j'ai plus de 50 groseillers là qui vont arriver, fin voilà. Dès que...il faut que je plante, que je plante, que je plante. Il faut que je pense mon jardin pour que, parce qu'on sait dans l'avenir ce qu'il va se passer, on le sent le réchauffement climatique, moi

il y a pas une année où c'est pareil et plus les années passent et plus c'est terrible, je souffre ! Une année sur deux c'est canicule. Une année sur deux c'est la tempête, la pluie, le vent, fin c'est la cata. Donc il y a une année sur deux où je dois gérer mes eaux, et ça c'est pas simple pour ma terre argileuse, gérer mes eaux. Et une autre année où ma terre elle est en grande souffrance, et moi de même, parce que du coup c'est la canicule et elles sont de plus en plus fortes. Donc moi il faut que j'apprenne à me protéger et à protéger ma terre. »

Comme Cathy, Julie et Charlotte souhaitent planter plus de haies autour de leurs champs pour amener plus de biodiversité, de l'esthétisme, mais aussi pour casser le vent qui abîme les cultures et le sol. Toutefois, elles racontent que ce n'est jamais suffisant pour contrer les effets néfastes de toutes les pratiques conventionnelles autour, qui épanchent des produits chimiques et n'ont pas pour objectif d'augmenter la biodiversité. Lors du mois d'août avec Charlotte, on passera devant le champ juste en face du sien et elle remarquera avec désespoir comment les agriculteur.ices ont « *tout cramé* » par des pesticides après avoir récolté leurs pommes de terre.

Anaïs et Anne-Laure me partagent également leur volonté de résilience par rapport à l'eau, elles essayent de contrôler au maximum leur irrigation et de ne pas trop pomper dans la nappe phréatique. Cathy et Charlotte dans cette même optique ont installé des bassins de récupération.

2.5. « Heureusement qu'elles sont là »

Être maraîchère c'est travailler avec du vivant, comme le décrit Cathy. Au quotidien les maraîchères sont donc témoins de l'évolution de ce vivant, composé de multiples entités, qui vivent, se transforment, traversent l'agrosystème ou s'y attardent. Les maraîchères semblent ainsi considérer les plantes comme des sujets au travail, dont il faut prendre soin.

2.5.1. « Un petit émerveillement »

Entre émerveillement et attachement, les maraîchères expriment leur ressenti face à ces plantes qu'elles aident à grandir. Julie décrit qu'elle y est d'une certaine manière attachée, que ce sont ses « *petites plantes* ». D'autre part, Anne-Laure explique :

« Moi je dirais que...il y a des cultures on sait que, on compte sur elles pour qu'elles produisent, qu'on ait suffisamment. Après j'ai l'impression qu'il y a quand même toujours,

peut-être pas sur toutes les cultures et pas à chaque planche, mais un petit émerveillement de se dire 'oh ! celle-là elle a une forme bizarre !' »

Cathy partage aussi le fait que les bénévoles et WWOOFers qui viennent sur sa ferme s'émerveillent souvent de ce qu'ils y trouvent. Lors de mon passage en décembre pour notre entretien, Cathy me dit que les deux bénévoles présentes se sont extasiées devant la vie et la richesse de sa terre. Cet émerveillement et donc cette sensibilité aux plantes, participe à les considérer comme des sujets, et semble inviter à les considérer avec plus d'attention et de *care*.

2.5.2. « Je voulais du beau »

Cette attention à la particularité des plantes, à leurs formes ou couleurs, je l'ai observé auprès de Charlotte qui m'a fait remarquer la beauté et le goût de ses légumes. Les couleurs éclatantes et les formes diverses présentes sur l'étal du marché d'été me sont restées en tête. Les légumes sont présentés de manière à mettre en avant leur diversité et leur caractéristiques esthétiques, tandis que leur qualité gustative est avancée tant par Charlotte que par les clients. Cette valorisation des maraîchères se fait également dans une volonté de différenciation par rapport aux légumes uniformes, aux goûts moins prononcés, trouvés en supermarché.



Image 3 : L'étal du marché de Charlotte composé de légumes qu'on n'a pas l'habitude de côtoyer : des aubergines rouges, violettes, blanches, à côté des pâtissons jaunes, des choux verts et des tomates aux nuances et formes infinies.



Image 4 : La préparation du marché, tout aussi coloré et multiforme

Cette valeur esthétique donnée aux cultures rejoint le souhait de maintenir les champs et les serres propres et dégagés, comme on l'a vu avec Charlotte et Julie. De plus, toutes les maraîchères me partagent à un moment ou un autre leur intention de faire telle plantation ou telle installation, afin de rendre leur lieu de travail plus joli, agréable et attractif. Cathy m'explique qu'elle s'apprête à rénover sa boutique afin que cela soit un endroit où elle se sent bien mais aussi plus agréable pour ses clients. Elle explique que le fait que ce soit

beau était une condition centrale au début de son projet, que ça permet de donner envie aux gens non seulement de consommer les légumes, mais de passer du temps dehors, de venir visiter et donc in fine être sensibilisé aux valeurs de la ferme.

Pour les maraîchères, ce soin apporté à l'esthétique du lieu, rejoint leur souci de bien-être au travail, mais également une attention à celles et ceux qui vont venir leur rendre visite.

2.5.3. [« En prendre soin, les couvrir »](#)

Les plantes sont aussi sujettes à de multiples soins, pour les protéger des intempéries ou des ravageurs, pour leur donner des nutriments et leur apporter de l'eau. Anaïs explique ainsi :

« Bah on passe beaucoup de temps à observer, à prendre soin, à les couvrir, à les...Après c'est sûr que c'est pas...peut-être pas comme une relation qu'on peut avoir avec un animal ou je sais pas mais... Mais bon, heureusement qu'elles sont là. »

Il y a donc une certaine reconnaissance du lien avec ces plantes, et dans un but productif, les plantes sont considérées comme ayant des besoins spécifiques, et donc des sujets de soin. Par exemple, après la tempête Ciaran de novembre, Charlotte me partage que la dernière fois qu'elle a dû couper un arbre, elle a attendu qu'il sèche. C'est-à-dire qu'elle a attendu que la sève sorte des branches et du tronc, afin qu'il soit complètement mort et qu'elle puisse le couper sans lui faire du mal. Cette prise en compte de la sensibilité de l'arbre et des processus vivants qui le traversent, témoigne d'une véritable soin attentionné.

Ce soin attentionné permet notamment de faire revivre des lieux où la biodiversité s'éteint peu à peu du fait d'atteintes multiples. Cathy me parle avec enthousiasme des changements qu'elle a pu observer en prenant grand soin de son écosystème. En plantant de nombreuses nouvelles plantes, en installant un bassin d'eau, et en accompagnant ce nouvel écosystème à prospérer, elle me partage :

« Et donc du coup bah là je vois la différence en fait, c'est que la vie s'est mise en place. Les oiseaux sont arrivés, les papillons sont arrivés, les insectes sont arrivés, tout est arrivé en fait. J'ai créé du vivant. »

Finalement, à travers l'émerveillement et le respect qu'elles inspirent, leur valeur esthétique et le soin qui leur est apporté, les plantes peuvent être considérées comme des

sujets dans l'agroécosystème. Toutefois, les maraîchères ne rendent pas compte d'une nouvelle relation à part entière aux plantes.

2.6. « On a un regard différent »

2.6.1. « J'écoute plus les oiseaux »

En les interrogeant au sujet de leur transformation personnelle à travers leur métier, les maraîchères me partagent des expériences différentes. Charlotte m'explique par exemple qu'elle a développé son odorat et son ouïe, et que par conséquent elle supporte mal le bruit et la ville à présent. Je fais par ailleurs le même constat, après seulement un mois passé dans les champs, je deviens beaucoup plus sensible aux bruits urbains, forts et désagréables. Julie pour sa part, explique qu'elle n'a pas remarqué beaucoup de changements en elle, et que ce rapport au sensible ne se fait pas forcément par les sens mais plutôt par l'acquisition d'une conscience d'un système interdépendant :

« Oui je pense, quand même, fin que ça, c'est un regard aussi qui s'affute, qui se développe au contact de la nature, effectivement, un peu plus tendance à voir ça comme un grand tout, enfin oui oui, je me sens un peu plus connectée... »

Anaïs et Anne-Laure partagent qu'elles écoutent plus les oiseaux, remarquent les animaux de passage et perçoivent plus facilement les changements météo à venir. Toutefois, elles soulignent que ce n'est pas forcément particulier à leur expérience, mais à celle de toute personne passant beaucoup de temps dehors. Elles et Charlotte rapportent aussi qu'elles ont aiguisé leur attention aux paysages, et pas seulement à ceux qui les entourent.

2.6.2. « Mes petites plantes »

Un moment qui a retenu mon attention lors de mon temps auprès de Charlotte est celui qui était dédié à l'élimination des chenilles de la piéride du chou. Voilà un extrait de mes notes d'observation suite à cet épisode :

« On est allé chercher dans les choux s'il n'y avait pas la piéride du chou, un papillon blanc qui pond dans les choux et dont la chenille mange toutes les feuilles, d'abord extérieures (pas trop grave), mais ensuite plus elle grossit plus elle mange l'intérieur et ravage tout le chou. Il fallait aussi chercher le puceron blanc qui grignote et rend malade le chou. On y va à la main en les enlevant et en les écrasant, et pour les pucerons on fait ça avec un chiffon imbibé d'eau et de savon de Marseille. Je dois donc écraser les chenilles pour pas qu'elles remontent sur les choux juste après. C'est donc pas facile

pour moi de faire ça, mais je ne dis rien, car je ne vois pas trop d'autres solutions et ça ne me coûte pas non plus. Le surlendemain on y retourne et Charlotte me dit « Aaah je suis désolée Eléa de te demander de faire ça ! ». Elle me sait végane et donc mon éthique envers les animaux, et exprime ainsi notre compassion envers ces petites bêtes, et reconnaît notre acte de les tuer en conscience. »

Ici, on peut donc relever un lien au soin, caractéristique d'une éthique du *care* et des conflits qui peuvent surgir entre l'attribution de soins de plusieurs entités (Krzywoszynska, 2019). Afin de prendre soin des choux et ne pas les laisser se faire dévorer, une méthode respectueuse n'implique pas de pesticides, mais de tuer une autre espèce à la place. Ainsi le soin attentionné du chou vient à l'encontre de la vie-même de la piéride. Le fait que Charlotte soulève ce rapport sensible au vivant, souligne une volonté de faire attention et de prendre soin, même si cela est conditionné par la contrainte de l'objectif final de production maraîchère.

Cathy rapporte un lien très sensible au vivant, et notamment une sorte de lien personnel visible notamment à travers l'utilisation de déterminants possessifs pour parler des plantes et des animaux présents dans sa ferme. Elle parle ainsi de « *mes pucerons* », « *mes poireaux* » qui marque une sorte de familiarité et de proximité.

Anaïs, Anne-Laure et Julie, font peu mention de cette sensibilité mais leur appréciation des plantes est tout de même palpable. Julie mentionne notamment qu'elle a grandi entourée de plantes et qu'elle a sans doute développé son amour pour elles comme ça. L'absence de verbalisation claire de leur sensibilité a peut-être un lien avec l'approche qu'elles ont à leur activité de maraîchage, où le poids est mis sur la production et la technique agricole. Les dimensions plus ou moins affectives qu'elles ont envers la nature ressortent alors moins.

Cette sensibilité à la nature, ne doit pas être perçue comme une caractéristique propre aux femmes. D'ailleurs elle est plus ou moins présente chez les maraîchères que j'ai rencontrées. La sensibilité est un paramètre central de l'éthique du *care*, qui permet notamment de créer une relation et ainsi favoriser un soin attentionné et sensible aux besoins du sujet (Tronto, 2008 ; Laugier, 2012).

Eléments de conclusion

À travers des pratiques plus respectueuses d'elles-mêmes et des écosystèmes avec lesquels elles travaillent, à travers leurs compétences, leur savoir expérientiel et leur

sensibilité, les maraîchères modèlent leur métier en fonction de leurs besoins et de ceux de la nature autour d'elles. Elles accordent de l'importance à l'affect, au sens de l'émotion, de la sensation, sans qu'il soit forcément positif. Via toutes ces pratiques, ancrées dans une volonté de respecter, protéger, faire vivre la nature, les maraîchères mettent en œuvre un soin attentionné. En travaillant avec la nature pour leur bien-être et celui de l'agroécosystème, elles reconnaissent la nature comme agissante.

3. Porter attention à l'humain

Le troisième thème émanant des résultats des analyses met en lumière l'attention portée par les maraîchères aux collectifs humains qui les entoure. La particularité de leur métier semble favoriser les rencontres et les échanges autour d'un même socle, celui d'une agriculture saine et respectueuse du vivant. Les personnes gravitant autour de leur travail leur apportent alors soutien moral et matériel. De plus, la ferme devient un espace propice dans lesquelles les maraîchères s'ouvrent à la transmission de savoirs et de valeurs écologiques.

3.1. Une solidarité pour et entre agriculteur.ices

Comme Cathy me l'a partagé, survivre moralement et économiquement en tant que maraîchère d'une petite ferme bio n'est pas une tâche aisée. Le soutien des personnes autour des maraîchères est donc vital, et il se retrouve autant entre agriculteur.ices, que chez les clients-consommateurs-bénévoles, et les proches, famille ou amis.

3.1.1. « Il y a une solidarité professionnelle »

Quatre des maraîchères que j'ai rencontrées me soulignent la solidarité qui règne entre agriculteur.ices. Elles me partagent que l'aide des professionnel.les autour arrive facilement, surtout en cas de « *pépin* » rapporte Charlotte. Mais elle note tout de même un certain esprit individualiste, 'français', où chacun a tendance à se débrouiller de son côté.

Toutes expliquent avoir été aidées un moment ou un autre par des voisins ou des agriculteurs près de chez elles. Anne-Laure explique qu'elle sent qu'il y a une écoute et un soutien entre maraîcher.ères, notamment à travers des conseils. Elle explique aussi qu'au sein de leur ferme il y a une bienveillance au travail et des encouragements qui

participent à un soutien nécessaire pour garder le moral dans les temps difficiles. Elle rapporte ainsi :

« On a eu de la chance d'avoir eu un super coup de main cet été, parce que justement Fabien partait, était en arrêt maladie cet été, donc on était un de moins, en pleine saison, et il y a un maraîcher qui s'est proposé de venir. C'était une après-midi entière, avec ses deux salarié.es, nous aider pour rattraper le retard. Et en fait nous, on sait bien ce que ça veut dire derrière, ça veut dire chez lui il prend du retard, deux salarié.es ça coûte cher aussi. Donc une après-midi complète, c'était hyper généreux de sa part, et on espère pouvoir lui rendre la pareille un jour ! »

Cette remarque montre en quoi la solidarité en cas de besoin peut réellement faire la différence dans un métier où le temps et l'énergie sont précieux. Anaïs souligne en effet qu'elle ne voulait pas s'installer seule car elle avait pu observer auparavant à quel point les agriculteur.ices avaient plus de difficultés et aussi beaucoup moins de temps libre lorsque qu'iels étaient seul.es.

Anaïs et Anne-Laure explique qu'il existe notamment des groupes de femmes agricultrices dédiés à des temps de discussion et de partage autour des problèmes qu'elles rencontrent, et qui permettent d'échanger des conseils et de se sentir moins seules.

Cathy pour sa part, insiste sur le côté social de leur démarche de maraîchage permacole. Que ce soit au travail ou dans leur façon de vivre, Cathy et son compagnon tiennent à soutenir leurs amis et connaissances, notamment les petits artisans, dans leurs projets et activités lucratives. Elle me partage ainsi l'importance du réseau, des liens de soutien pour les petits producteurs, par le fait de partager des savoirs et faire de la communication et du bouche à oreille.

3.1.2. « Les citoyens me soutiennent »

Toutes les maraîchères me rapportent que les retours positifs de leurs clients leur redonnent de l'énergie. Parce que leur activité de maraîchage est une production à destination des personnes, avoir un retour ou des remerciements constitue une rétribution. Cathy parle notamment de 'consom'acteurs' qui soutiennent le projet en achetant ses produits. Anne-Laure explique même le soutien reçu après la tempête Ciaran de novembre dernier :

« Après on a eu un gros gros soutien, on a lancé une petite cagnotte en ligne, bah soutien moral et financier des clients, et là on se dit on fait pas ça pour rien, il y a des gens qui comptent sur nous, c'est pas juste notre projet, on se fait pas juste plaisir, c'est...un impact. Du coup ça donne envie de continuer et puis de...d'atteindre nos objectifs. »

J'observai l'importance de ce soutien de la part des clients lors du mois passé auprès de Charlotte, qui parle souvent de leurs avis qui l'impactent positivement ou négativement. Elle explique qu'elle a besoin de retours positifs pour que ça la 'booste', mais qu'au contraire l'attitude des gens sur la difficulté du travail agricole lui plombe le moral. Elle ne veut pas que les gens la plaignent mais au contraire a besoin de sentir de l'enthousiasme et qu'elle puisse montrer les choses qui marchent. L'influence que peuvent avoir les clients sur les maraîchères montre à quel point l'interdépendance est présente, et à quel point le métier agricole s'inscrit dans une relation sociale et territoriale forte.

3.1.3. « C'est un projet de famille »

Le soutien de la famille dans le projet de maraîchage, et sans doute agricole plus largement, est essentiel. Par mes observations et entretiens, je remarque en effet la présence des proches autour de l'activité agricole. J'ai par exemple pu voir que la mère de Charlotte l'aidait volontiers aux champs régulièrement, tandis que son père l'a aidée à construire la cabane pour stocker ses outils. Charlotte me partage aussi que c'est nécessaire de montrer qu'on est soutenu lors de la présentation de son projet d'installation auprès des administrations et des banques, cela les rassure sur la résilience du projet et de l'agriculteur.ice. Mais pour elle ce n'est pas seulement un argument de façade, il faut véritablement être soutenu, c'est essentiel d'avoir des gens autour de soi pour se lancer et ne pas lâcher lors de difficultés. Elle m'a notamment partagé que l'été 2022 était un moment particulièrement difficile avec l'accumulation de la sécheresse, de son forage qui n'avait pas d'eau, du vol de ces outils, de la fatigue des premiers six mois seule et donc des craquages inévitables. Elle explique qu'elle a justement songé à arrêter cet été-là, et le soutien de son entourage l'a aidé à tenir. Je relève aussi qu'elle me parle du bonheur quotidien que c'est d'avoir sa nouvelle chienne Lila à ses côtés, que ça allège la solitude parfois pesante du métier. Cathy m'explique également son ressenti par rapport à ces périodes difficiles :

« Et euh en fait des fois quand j'ai plus de courage ou que je suis épuisée, ou que psychologiquement je doute tellement ou que j'ai peur, ou que je me sens épuisée physiquement, bouleversée dans mes émotions, je reviens à cette phrase 'Cathy tu n'as rien à perdre, tu as tout à gagner dans l'histoire.' Et du coup je me pose et je fais le bilan et je fais l'analyse un peu de ce qui se passe dans mon quotidien, même de ce que je viens juste de vivre cette semaine, ou la semaine dernière hein, pas besoin de partir 10 ans avant hein, je me dis mais effectivement tout est là, les gens sont là, le...ma famille, c'est un projet de famille, mes enfants me soutiennent dans ce projet, mon amoureux me soutient dans ce projet, les citoyens me soutiennent parce qu'ils viennent acheter mes légumes, alors qu'ils font le déplacement que pour acheter du légume. Ils sont consommateurs ! Dans ma démarche. Les bénévoles sont là, les woofers sont là, ma...Fin j'ai tout gagné au final. Mais certes, fait une grosse sieste parce que là t'es épuisée ! »

Finalement, Cathy explique que sa volonté d'autonomie pose des défis, surtout quand le monde la dévalorise. Cela la fatigue beaucoup, mais le soutien autour d'elle la fait tenir, et elle valorise le chemin qu'elle a parcouru elle-même.

Charlotte et Cathy expriment chacune leur envie d'embaucher quelqu'un, parce que travailler à plusieurs est plus agréable et que leur objectif est à l'opposé de l'image d'une ferme coupée du reste de la société.

Ainsi, l'on peut considérer que cette solidarité essentielle à l'activité de maraîchère n'est pas abstraite mais représente un soutien en temps, en ressources, matérielles ou financières, un soutien moral par la présence et la communication. Ce soutien vient de la relation sensible nouée par les maraîchères, avec la famille de façon commune, mais aussi avec les autres professionnel.les et avec le reste de la société qui consomme leurs légumes et soutient la démarche. Sans une attention à ces relations, à la sensibilité de chacun pour les difficultés des maraîchères, le soutien n'a pas lieu. La notion de solidarité existe de manière indépendante de la notion de *care*, toutefois observer ces phénomènes sous le prisme du *care* permet de voir que certains éléments renforcent la solidarité. Si toute solidarité ne relève pas forcément du *care*, une relation empreinte d'attention soucieuse, et qui s'incarne dans un soin matériel et contextuel, renforce une solidarité concrète, effective. Regarder cela à travers les lunettes du *care* permet également de voir que l'interdépendance est réelle et qu'elle est un sujet politique qui nécessite des structures réelles afin que certaines activités survivent.

3.2. « Créer un lieu participatif, un lieu commun »

Le maraîchage est un métier qui s'inscrit dans le paysage et dans le quotidien des gens par la nourriture. La ferme peut alors devenir un lieu vivant, qui rassemble ou connecte les gens.

L'une des pratiques qui permet d'être dans le partage est le WWOOFing¹⁰. C'est d'ailleurs en allant découvrir le maraîchage dans d'autres fermes biologiques que Charlotte et Anaïs ont confirmé leur envie de lancer leur propre activité. De leur côté, Cathy et son compagnon ont tout de suite voulu créer une ferme qui est aussi un lieu de rencontres et de partage, et c'est pourquoi iels ont commencé à accueillir des WWOOFers l'été passé. Au-delà du WWOOFing, Cathy explique :

« Je veux créer un lieu participatif, un lieu commun, un lieu partagé, je sais pas comment, quoi, comment faire au départ, mais je vais y arriver et j'y suis ! »

En effet, plus que toutes les autres maraîchères, Cathy insiste sur l'objectif de son projet, qui dépasse la production de légumes. Elle explique vouloir créer du lien social et partager son paradis avec un maximum de personnes, qu'elles puissent s'enrichir les unes les autres. Lors d'une discussion avec une volontaire de passage, elles expliquent qu'elles se retrouvent sur un terrain commun qui est le vivant et la terre. Cathy me raconte avec enthousiasme que les bénévoles viennent aussi en famille, avec leurs enfants ou petits-enfants et qu'iels viennent se créer des souvenirs.

Toutefois, elle souligne qu'avec leur expérience dans le milieu médico-social, elle et son compagnon font attention au fait de ne pas porter les souffrances psychologiques des personnes qui viennent trouver du réconfort à la ferme. Il s'agit plutôt pour Cathy et son compagnon de proposer un accueil pour découvrir le maraîchage, et le soin s'effectue alors par le fait de faire une nouvelle activité en lien avec le vivant, dehors et à plusieurs. En effet, même si cela peut être fatigant d'accueillir sans cesse de nouvelles personnes sur la ferme, cela apporte plutôt de la richesse, et se fait souvent avec fluidité et naturel.

¹⁰ « World Wide Opportunities on Organic Farms (WWOOF) est un mouvement mondial qui met en relation des bénévoles avec des fermes bio et paysannes. Le but est d'encourager les échanges culturels et l'éducation à la terre, et de construire une communauté mondiale sensible aux pratiques agricoles durables. » (<https://www.woof.fr/fr/how-it-works>) Le terme WWOOFing est donc utilisé pour parler de la pratique, et les WWOOFers.euses de celles et ceux qui le pratiquent.

Cathy me partage également qu'il y a souvent plus de femmes qui s'inscrivent en tant que bénévoles ou WWOOFeuses. Elle fait l'hypothèse que c'est rassurant pour une femme de découvrir l'agriculture auprès d'une autre femme, et qu'elle a l'impression que les femmes osent plus faire du bénévolat et s'inscrire dans cette démarche relationnelle. Cela dénote de l'importance de la représentation et de la présence des femmes dans le monde agricole afin de laisser la porte ouverte à celles qui s'y intéressent.

Charlotte souligne également que le maraîchage est une activité qui ouvre de nouvelles portes relationnelles :

« Ouais ça m'a ouvert plein de portes amicales que j'aurais jamais eu avant. C'est évident. Ouais mais plein ! Toi je t'aurais jamais rencontrée en étant directrice RH dans une boîte gnegne...tu te serais jamais intéressée à moi ! Jamais. Et j'ai certains clients qui se sont intéressés parce qu'il y a aussi la nana derrière quoi, le tempérament tout ça, ils se seraient jamais intéressés à moi. »

Par conséquent on peut déduire que la ferme, par sa présence physique dans l'espace, dans le territoire, ainsi que la relative accessibilité du travail de la terre, devient un lieu potentiel de rencontres. Bien sûr, ces rencontres et échanges ne se produisent pas sans la volonté de l'agriculteur.ice qui y travaille. Ainsi, le fait que les maraîchères soient ouvertes à cet échange, et à prendre soin des réseaux d'interconnaissance, en prenant le temps de partager leurs savoirs et leurs pratiques alternatives, semble faire apparaître une volonté de créer des liens sensibles autour de la préservation d'une agriculture biologique et alternative, et de mettre en pratique une certaine éthique relationnelle.

3.3. « Un rôle d'éveil »

Finalement un thème qui est revenu fréquemment dans les entretiens avec les maraîchères est celui de la transmission et de la sensibilisation du reste de la société. Pour elles transmettre des savoirs et des valeurs autour d'une agriculture durable est important et elles le mettent en place par différents moyens.

3.3.1. « Travailler sur la pédagogie »

Charlotte explique tout d'abord que la sensibilisation concerne autant les enfants que les adultes. Par son activité, son entourage proche a été sensibilisé à l'importance d'une agriculture biologique. Ses enfants viennent volontairement l'aider de temps en temps car ça les intéresse. Anaïs et Anne-Laure ont notamment vu leur ferme choisie

comme lieu de formation. Cathy explique que la ferme devient un lieu d'apprentissage, que les gens viennent voir que ce modèle agricole, de micro-ferme permacole en maraîchage sol vivant, fonctionne. Elle me dit qu'elle commence à organiser de plus en plus de formations, en invitant d'autres professionnel.les à venir partager leurs savoirs. Elle explique que ces ateliers permettent non seulement d'apprendre de nouvelles choses, mais aussi de se rendre compte qu'on est capables de les faire, et donc donne de l'estime de soi. Elle raconte avec enthousiasme :

« (...) quand je regarde l'ensemble de mes clients et leurs modes de vie, de consommation, de penser l'aliment, de cuisiner ou pas l'aliment, je me suis dit 'C'est quoi les manques ? C'est quoi les besoins ? C'est quoi les carences ?' Et là en fait naturellement, les gens sont venus à moi, ou moi j'ai rencontré des gens sur des temps de formation, des temps de partage, de WWOOFing, fin voilà. Et des coups de cœur quoi ! Et je me dis 'Il faut que tu viennes dans ma ferme partager ton savoir-faire et ton savoir-être et tes compétences. Parce que tu as des compétences super riches et intéressantes pour les citoyens, pour les enfants, les ados, tout le monde ! Mais viens, viens partager ça.' »

Ainsi, Cathy cherche à répondre aux besoins concrets des gens, qui concernent souvent la subsistance. En organisant ces formations, elle permet un accès au savoir et savoir-faire, et apprend elle-même beaucoup de nouvelles pratiques, dont les objectifs principaux s'inscrivent toujours dans la durabilité écologique et sociale.

3.3.2. « Se reconnecter à la terre »

Par la transmission de leurs savoirs et savoir-faire, les maraîchères sont aussi dans une transmission de leurs valeurs, notamment écologiques. Charlotte me partage notamment qu'il était très important d'éduquer ses enfants à l'alimentation, à l'importance de passer du temps dehors, notamment à travers le fait d'avoir fait du WWOOFing avec eux.

« Et puis après ils ont les mains dans la terre depuis qu'ils sont tous petits hein, parce que le potager je le fais depuis toujours. Et ils sont militants aussi vachement. Ouais, dans leur tête quoi. Ils repèrent vite les dérives, euh bah la cantine quoi, le petit de 6 ans quand il voit les trucs qui sont pas de saison bah ça l'énerve quoi, il dit ça quand il rentre le soir. »

Charlotte valorise beaucoup la pédagogie pour changer les choses autour des thèmes de l'écologie, de l'agriculture et de l'alimentation. Il est très important pour elle que les

enfants acquièrent un filtre de compréhension des enjeux qui entourent ces sujets. Elle relève notamment, que ce soit pour les enfants ou les adultes, que cette éducation doit être réalisée par le fait de faire, de mettre les mains dans la terre, et que la déconnexion à cette réalité matérielle, jusque dans les sphères gouvernementales, est absurde.

Toutes les maraîchères insistent sur la volonté et le besoin d'accueillir les enfants sur leurs fermes, dans un objectif de sensibilisation et de pédagogie, telle une ferme pédagogique. Julie me partage ainsi :

« ...enfin voilà ça m'intéresse vachement, de transmettre aux enfants, de les sensibiliser tout ça, ça me paraît indispensable. (...) Oui, oui pour comprendre, et qu'ils aient conscience des enjeux un peu et qu'ils aient envie de participer un peu avec les adultes à un autre monde, parce que ouais bah je suis pas sûre...malheureusement ça dépend des familles, mais...qu'ils soient trop, y a trop d'enfants euh sensibilisés un peu à tout ça. »

Comme Julie, Anaïs et Anne-Laure m'expliquent que selon elles cette transmission passe par le fait de venir sur le lieu, de regarder, jouer, et que le fait de faire fait surgir l'intérêt. Julie, Cathy et Charlotte, soulignent la nécessité que les gens se reconnectent à leur alimentation, aux saisons et à comment un agrosystème fonctionne. Julie raconte :

« Mais c'est vrai que oui je pense fin après voilà c'est tellement une vision un petit peu idéaliste, machin, mais d'avoir à nouveau plus de paysans, euh fin ça permet aussi effectivement...bah d'avoir plus de gens sensibles à...pour moi à l'environnement, à la planète, et voilà quoi. Pour qu'on soit moins déconnectés. »

Ainsi, les maraîchères, autant pour la transmission de savoir-faire que de valeurs, valorise la pratique, les « mains dans la terre ». Cette valorisation de la transmission par l'expérience est partagée par de très nombreux.ses auteur.ices (Angé et al., 2018; Krzywoszynska, 2016 ; Puig de la Bellacasa, 2010).

Eléments de conclusion pour le troisième thème

Ainsi, par la solidarité, par le lien et le partage sur un lieu vivant, on constate que les maraîchères réalisent un travail essentiel de valorisation d'une agriculture écologique et sociale. Finalement, toutes leurs activités qui participent à transmettre et sensibiliser à l'agriculture alternative sont essentielles pour perpétuer un monde durable, et qu'il ne devienne pas invivable, pour partie à cause d'une agriculture mortifère. Créer du lien,

nécessaire à la vie humaine, reconnaître les liens qui peuvent fleurir dans la solidarité et le soutien, partager des savoirs autour du vivant et de ces entités, faire connaître l'interdépendance de l'écosystème, sont tout autant d'éléments nécessaires pour prendre soin du monde et le perpétuer. Par conséquent on peut supposer que cette démarche de partage et de sensibilisation participe au soin du monde, à un *care* réel. Les maraîchères identifient les besoins et y répondent de multiples manières, et les retours des gens qui l'expérimentent montrent que sont des activités utiles et bénéfiques. Cette conscience des enjeux de transmission et de sensibilisation se confondent ainsi avec le dernier niveau, lié aux enjeux systémiques de l'agriculture.

4. « Participer à un changement »

Par ce dernier thème identifié on peut observer que les maraîchères, à travers leur métier et leur mode de vie, ont une conscience systémique et écosystémique du monde. Leur discours engagé sur des dimensions écologique, sociale ou économique, souligne leur vision d'une agriculture plus durable. Elles s'engagent pour une alimentation plus saine, une agriculture locale, écologique et qui respecte ses agriculteur.ices. En cela, par leur engagement moral et pratique elles prennent soin de perpétuer un modèle agricole plus vertueux, et non destructeur.

4.1. « Une dynamique du mieux-manger »

Derrière la démarche de produire des légumes en agriculture biologique, se trouve aussi l'objectif de produire une nourriture plus saine pour la population. Cathy m'explique qu'elle souhaite proposer des aliments sains et nutritifs, et qu'entretenir un jardin et manger des produits frais participe à une bonne santé.

« (...) parce que bah l'aliment c'est la santé, et travailler dans un jardin c'est la santé, psychique, psychologique, voilà ! »

Charlotte exprime son étonnement et incompréhension face à certaines habitudes alimentaires, et que celles-ci sont difficiles à modifier. Elle explique notamment que manger devrait être vu comme un plaisir et non comme une contrainte. Elle distingue les tâches ménagères et le fait de faire à manger, car pour elle cuisiner peut être un plaisir. Elle fait attention à l'alimentation de ses enfants, notamment en cuisinant des choses saines et bonnes, à travers des produits vivants. Pour sa part, Julie mentionne que le fait

d'avoir des enfants l'a sans doute influencée dans son choix de produire bio et donc de proposer une nourriture plus saine à ses enfants.

Sans doute qu'une accessibilité à une nourriture saine, fraîche et bonne, participe à prendre du plaisir à cuisiner. Effectivement, j'ai pu moi-même expérimenter la différence flagrante entre le goût des légumes de Charlotte, et ceux achetés en supermarché. Le plaisir de les cuisiner est ainsi décuplé. En témoigne le souvenir encore marqué en moi de cette sauce tomate, qui était un délice, tant au niveau du goût, que pour la vue et l'odorat.



Image 5 : Avec les tomates invendues et mûres, une sauce tomate au basilic frais de chez Charlotte

Ainsi, les maraîchères témoignent d'une attention à la santé et l'alimentation, notamment en rapport avec leurs enfants. Cette attention des maraîchères peut s'apparenter à un *care* pour un besoin central de la vie humaine, d'avoir accès à une nourriture saine et bonne, et ce, dans une logique de soin environnemental également.

4.2. Une agriculture locale

4.2.1. « La vente directe, à la ferme »

Pour les maraîchères, produire de façon éthique s'inscrit aussi dans une démarche locale, de s'ancrer dans un territoire et produire pour la population de celui-ci. Cela passe notamment par la vente directe, modèle de vente que toutes les maraîchères ont choisi. Anne-Laure et Anaïs expliquent :

« AL: Après là on n'a peut-être pas dit mais il y a les circuits de distribution, on est en vente directe, c'est quand même quelque chose qui est chouette. On sait que ce qu'on propose c'est vendu localement, qu'il y a des gens, des familles qui en bénéficient.

A: Ça c'était important pour nous dès le départ, on n'est jamais allé à plus de 20 kilomètres pour vendre nos légumes. »

Elles ont ainsi installé une boutique sur leur ferme, avec leurs légumes ainsi que d'autres produits de producteur.ices de la région. Cela permet aux client.es de trouver tout sur place, ainsi que pour elles de garder un lien aux autres professionnel.les autour de chez elles. Pour les autres maraîchères, la vente locale et directe était aussi une évidence, à travers la vente de paniers à commander par leur site internet, ou bien par la vente au marché ou à la ferme. Charlotte aimerait également avoir un magasin pour vendre ses produits directement dans sa ferme, avec d'autres produits locaux, mais elle explique que ce n'est pas forcément possible quand les producteur.ices ne veulent pas d'intermédiaires.



Image 7 : Manger une pastèque de chez Charlotte m'est apparu comme une expérience d'autant plus savoureuse qu'elle ait été produite à quelques kilomètres de chez moi.



Image 6 : Même expérience pour les délicieux melons de Charlotte

Le fait que Charlotte produise et vende des pastèques m'a étonné parce que je ne savais même pas que c'était possible en Bretagne. Et pour cause, concernant la pastèque : « l'approvisionnement du marché français est assuré (...) à 90 % [par] L'Espagne et le Maroc. » (CTIFL, 2023). Ainsi, pouvoir en manger une pastèque bio et locale m'est apparu comme un luxe inédit et m'a renseigné sur le fait que c'était possible.

4.2.2. Des intrants locaux

Cette attention au localisme se fait également au niveau de la provenance des intrants sur la ferme. Anaïs et Anne-Laure me partagent leur volonté :

« A : (...) que les intrants qu'on utilise soient un maximum local ou produits sur le territoire après c'est pas toujours évident mais...mais on fait des essais. Là on va essayer de produire une partie de notre amendement l'année prochaine. Fin voilà, un peu de semences aussi. »

AL: Et puis on a trouvé du lombricompost aussi qui est fait dans le Morbihan, du coup ce qu'on voudrait c'est substituer bah les granulés qu'on achète qui sont fait, qui sont

transformés, donc s'il y a de l'énergie qui est mise là-dedans c'est pas local, essayer de trouver une alternative locale, et donc il y a le lombricompost c'est une piste intéressante qu'on utilise déjà depuis trois ans, ça va être la troisième année. »

Charlotte précise que si elle essaie aussi d'acheter ses semences de manière locale, cela ne veut pas dire qu'elles sont forcément produites de façon écologique.

Cette attention à la proximité de production semble rendre compte d'un souci de réduire les émissions liées au transport des produits, de soutenir l'économie locale, de proposer à la population du territoire des légumes frais et bios, et par la vente directe de permettre un contact régulier avec les clients. La valorisation de cette dimension locale est caractéristique de l'engagement écologique décrit par Comer (2017) et Larrère (2017).

Les maraîchères s'inscrivent donc dans un tissu social et collectif qui participe à un changement de vision de l'alimentation et à une reconnaissance des interdépendances entre humains, ainsi qu'entre humains et nature.

4.3. « Une agriculture respectueuse de ses agriculteur.ices »

Les maraîchères soulignent toutes l'enjeu crucial d'une meilleure considération sociale et économique du travail des agriculteur.ices. Julie explique qu'elle souhaite voir une agriculture qui permet à ses paysan.nes de vivre de leur activité. Pour Anne-Laure, une agriculture durable est aussi viable et respectueuse des agriculteur.ices. Elle exprime ainsi sa frustration face au système :

« (...) je sais pas le fonctionnement de l'agriculture en France fait que l'agriculture est vachement subventionnée, que du coup nous à côté on essaye d'avoir un système où on vit de notre travail et pas des aides, et en ce moment on vit quand même un peu des aides, et du coup c'est assez frustrant de se dire qu'on peut pas vendre à un prix qui permet de rémunérer notre travail en fait. »

Elle relève notamment la différence énorme de rémunération en agriculture par rapport au reste du monde du travail, mais elle garde l'espoir d'un changement.

Charlotte me partage le fait que le maraîchage nécessite beaucoup de temps avant d'être une activité rémunératrice, et que pour l'instant elle rembourse encore à peine ses frais fixes. Elle explique que de nombreuses aides sont accessibles en France, ainsi que celles de la PAC (Politique agricole commune européenne), mais que son travail ne lui permet

pas encore de vivre. Elle souligne notamment l'importance pour elle d'avoir une activité qui marche et qui lui permette de ne pas dépendre financièrement de son conjoint.

4.4. Le bio ou rien

Un dernier élément, qui traverse tous les niveaux thématiques présentés dans cette analyse, est la volonté très claire pour les maraîchères de passer à un monde agricole aux pratiques alternatives écologiques. Tout d'abord le discours des maraîchères exprime une évidence de pratiquer une agriculture biologique. Charlotte, comme Julie, souligne notamment la nécessité d'avoir des labels qui encadrent cela :

« Ah non non, indispensable, incontournable, non négociable, fin même pas, pour moi il faut un cadre, c'est obligatoire, et ça c'est pareil quoi tu vas au marché et le paysan te dit qu'il est en raisonné, bah non je suis désolée, c'est comme la bienveillance au travail, il faut des preuves quoi, et les preuves s'il y a pas de cadre euh comment tu les ? déjà que même avec le cadre il y a des sorties de route, alors sans cadre euh...donc pour moi c'est hyper important d'être certifié. Moi je mange bio depuis que je suis petite dans le ventre de ma mère hein, les enfants ils ont été élevés là-dedans »

Pour Charlotte, produire bio et local relève du bon sens, expression qu'elle répète à de multiples reprises :

« Le mot écologie ne devrait pas exister, le mot durabilité comme tu dis ça devrait pas exister, le mot biologique ça devrait pas exister, fin agriculture biologique, ça devrait pas exister, et le mot conventionnel devrait pas exister, c'est l'inverse qui est conventionnel, c'est le biologique qui est conventionnel, c'est pas l'agriculture conventionnelle qui est conventionnelle, fin voilà ! euh tout ça du bon sens quoi mais bon il faut nourrir le monde donc... »

Charlotte me raconte aussi le fait que lors de sa formation BPREA, des agriculteur.ices, en formation avec elle, avaient changé d'avis et avaient décidé de s'installer en bio. Pour elle c'est une « vraie victoire » pour le mouvement, ce qui montre qu'elle y croit fermement. Pour Charlotte, comme pour Julie, l'agriculture conventionnelle représente quelque chose de négatif, pour la société, pour la nature, et elles se placent contre ce modèle destructeur. Charlotte témoigne d'une grande conscience de la concentration des terres à un petit nombre d'agriculteur.ices et de l'artificialisation des paysages notamment à cause de la monoculture. Elle me raconte alors :

« Bah ouais parce que quand tu regardes les stats, les fermes elles vont à l'agrandissement, des très gros qui sont installés. Quand tu te balades en France en voiture, tu vois certains paysages, c'est horrible tellement c'est vidé, tellement il y a pas d'arbres quoi...et donc franchement... »

Pendant une après-midi de dépiautage d'ail, je discute avec Charlotte et Magalie¹¹ du livre *Silence dans les champs* (Legendre, 2023), qui explique les dessous d'une agriculture qui ne fait que servir les intérêts de l'industrie agro-chimique. Charlotte explique qu'une fois que tu sais vraiment ce qu'il se passe en agriculture conventionnelle, tout ce que tu as envie de faire c'est fuir, pour ne pas avoir à te confronter à ses horreurs.

Cathy explique que, pour elle, cette opposition au conventionnel passe aussi par le refus de mécaniser son activité de maraîchage, notamment pour préserver ses sols. Elle souligne qu'elle se différencie non seulement des agriculteur.ices en conventionnel mais aussi d'une agriculture biologique très mécanisée et à grande échelle. Elle se revendique comme paysanne et non comme agricultrice, ce qui suppose à un rapprochement aux revendications de l'agroécologie paysanne.

« (...) je vois qu'on est pas du tout, du tout, du tout dans le même état d'esprit de penser la terre, l'animal, la machine agricole avec cette consommation de pétrole, la terre vivante alors là je parle de gros mots ils me rigolent au nez, fin...pas du tout dans le même monde ! Rien que mon neveu par exemple tu vois mon neveu il est agriculteur bio, sur grande surface, mmmh...il a je sais pas plus d'une vingtaine d'hectares, des gros tracteurs avec toutes les machines qui vont avec, un méga hangar de fou avec une chambre froide qui fait trois fois ma maison, c'est un gros gros agriculteur, qui vit très bien de son travail et qui travaille énormément, donc peu de vie à côté mais c'est son, fin chacun ses choix. Et...mais c'est un agriculteur, avec...son kiff c'est le tracteur quoi ! Tu vois ce ce ce....et pis quand il te dit 'Moi j'adooore être sur mon tracteur' vraiment tu vois, il se redresse, il a cette fierté, euh, sa place, ce statut, ce...tu vois cette casquette, heeennn [tape du poing sur la table pour l'imiter] OK... Que moi...wooo, moi je suis une paysanne ! Tu vois ? On n'a pas du tout les mêmes philosophies de penser la terre, le travail, l'aliment, le légume, le fruit. »

A travers ce témoignage ressort de nouveau un croisement entre la valorisation d'une agriculture moderne, puissante, mécanisée, et sa valorisation par un homme, qui semble

¹¹ Une femme intéressée par le maraîchage que j'avais déjà rencontré chez Cathy.

vouloir montrer sa virilité et sa fierté à travers son discours et en tapant du poing sur la table. Ce contraste avec ce que prônent les maraîchères, semble souligner le fait que l'agriculture est valorisée par des traits masculins liés à la force, aux machines, et à la grandeur (Lagrange & Albert, 1987; Rieu, 2004; Salmona, 2003).

Toutes les maraîchères expriment leur volonté de participer à une transition vers un autre modèle agricole, à un changement plus large. Mais Julie souligne tout de même que chacun semble rester dans son monde :

« C'est vrai que dans mon parcours à l'installation, là du coup, je sais pas si tu vois avant de t'installer t'as plusieurs rendez-vous à la chambre d'agriculture, et du coup tu rencontres d'autres jeunes ou moins jeunes qui veulent s'installer, et c'est vrai que dans les jeunes souvent c'est ceux qui viennent du milieu agricole, ah oui ils font du conventionnel, ils se posent pas la question du bio quoi, bah en fait ils connaissent pas je pense du coup...(...) Oui et c'est vrai là c'était même, ouais c'était plus bah...pas un bourrage de crâne, mais enfin pour eux dans leur culture, le conventionnel c'était bien c'était normal et le bio ils connaissaient pas. Donc voilà, mais ouais ça m'avait un peu choquée de voir des jeunes qui étaient pas du tout là-dedans. Mais c'est vrai qu'on est un peu chacun dans son monde et c'est intéressant justement de voir comment c'est chez les autres. »

Julie explique que même parmi les maraîchères bio les visions sont parfois divergentes, notamment sur la conscience et le soin à la vie du sol. De son côté, Julie valorise une pratique de l'agriculture biologique où tout n'est pas mécanisé, et elle commence à pratiquer le maraîchage sur sol vivant sur sa ferme.

Cathy et Charlotte remarqueront que sans un mouvement plus général, notamment par l'accompagnement des institutions et de l'Etat, le changement sera impossible à opérer. Cathy explique qu'il faudrait beaucoup plus valoriser les micro-fermes et l'accession à la terre, ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui en France. Charlotte pour sa part explique qu'il faudrait concevoir les territoires en suivant les principes de permaculture, pour arriver à une société plus écologique.

Bien que les maraîchères apportent ces éléments de changement systémique dans leurs discours, elles n'ont pas témoigné d'un engagement associatif, syndicaliste ou politique, qui porterait leurs actions à une plus grande échelle. Leur engagement semble donc se

réaliser à travers leurs actions du quotidien et non pas par un engagement politique au sens classique.

Eléments de conclusion

Ce quatrième niveau témoigne d'une conscience systémique et écosystémique des enjeux sociaux et environnementaux de l'agriculture. Par leur volonté de changer le rapport à l'alimentation, de valoriser l'échelle locale, et de pratiquer une agriculture écologique et respectueuse de ses agriculteur.ices, les maraîchères mettent l'accent sur des valeurs écologiques et sociales qui prennent soin du vivant, humains et non-humains. Elles témoignent des différences de visions et de pratiques dans le monde agricole, en se positionnant plus ou moins sur la nécessité de le changer.

Tableau récapitulatif des résultats

Thèmes	Sous-thèmes	Catégories
1. Prendre soin de soi	1.1. « La fatigue du paradoxe »	1.1.1. « Des gens comme moi qui fuient »
		1.1.2. « Le paradoxe permanent des entreprises »
	1.2. « Être épanouie dans mon boulot »	1.2.1. « Avoir du temps pour la famille »
		1.2.2. « J'essaie de trouver un équilibre »
		1.2.3. « Je veux mon métier, avec mon rythme »
		1.2.4. « Des organismes pas hyper soutenant »
	1.3. « C'est un écosystème et j'en fais partie »	1.3.1. « Être un peu autonomes, un peu résilients »
		1.3.2. « Être en lien avec le vivant »
2. Chercher un mieux-être au travail	2.1. « C'est moi la cheffe »	
	2.2. « Du bien-être au travail »	2.2.1. « Travailler son ergonomie »
		2.2.2. « S'organiser un peu différemment »
	2.3. Des compétences essentielles	2.3.1. « La première qualité quand on est maraîchère, c'est la qualité d'observation »
		2.3.2. « Travailler sur l'anticipation, l'organisation »
		2.3.3. « Que des expérimentations, tout le temps, tout le temps »
	2.4. « Proposer des alternatives »	2.4.1. « Protéger ma terre »
		2.4.2. « Créer du vivant »
	2.5. « Heureusement qu'elles sont là »	2.5.1. « Un petit émerveillement »
		2.5.2. « Je voulais du beau »
		2.5.3. « En prendre soin, les couvrir »
3. Porter attention à l'humain	3.1. Une solidarité pour et entre agriculteur.ices	3.1.1. « Il y a une solidarité professionnelle »
		3.1.2. « Les citoyens me soutiennent »
		3.1.3. « C'est un projet de famille »
	3.2. « Créer un lieu participatif, un lieu commun »	
	3.3. « Un rôle d'éveil »	3.3.1. « Travailler sur la pédagogie »
		3.3.2. « Se reconnecter à la terre »
4. « Participer à un changement »	4.1. « Une dynamique du mieux-manger »	
	4.2. Une agriculture locale	4.2.1. « La vente directe, à la ferme »
		4.2.2. Des intrants locaux
	4.3. « Une agriculture respectueuse de ses agriculteur.ices »	
	4.4. Le bio ou rien	

Discussion

Dans ce chapitre je discute les résultats de l'enquête en lien avec les thèmes explorés dans la littérature.

1. Prendre soin de soi

Les données de l'enquête ont révélé que les maraîchères ont tendance à apporter des changements à leur mode de vie. Dans une perspective de *care*, leur bien-être était auparavant mis au second plan, invisibilisé, et en prenant soin de leur mode de vie, les maraîchères remettent au premier plan ce qui est important pour elles. Pour certaines d'entre elles il s'agit de quitter un certain « *paradoxe* » et trouver plus de sens dans leur travail. Cela rejoint le constat que les femmes en agriculture biologique ont tendance à rejeter un mode de vie urbain et salarié, et ont une volonté de travailler plus proche de la nature (Comer, 2017). De plus, les maraîchères cherchent plus d'autonomie et à intégrer leur écosystème. Cette transformation du mode de vie est typique pour de nombreuses personnes en agriculture alternative, et d'autant plus pour des personnes non-issus du milieu agricole (OXFAM, 2023; Pruvost, 2013). Selon Pruvost ces changements dans le quotidien dénotent une remise en question de la « *société mainstream* » et d'une volonté de faire monde autrement, en prenant soin de leur environnement (Pruvost, 2013). Selon Centemeri (2021), la permaculture ouvre justement à des changements pratiques dans tous les domaines de la vie, notamment en « *réhabitant* » leur milieu pour mieux respecter l'environnement. En appliquant des principes permaculturels à leur mode de vie, les maraîchères semblent en adopter les principes éthiques, en participant ainsi à prendre soin et perpétuer le monde humain et non-humain (Boutroue, 2018). Les réponses de l'ensemble des maraîchères renvoient à la notion d'interdépendance, centrale au *care*, pour lequel la reconnaissance de relations contextuelles et matérielles, sont un prérequis à l'application pratique du soin.

2. Chercher un mieux-être au travail

Les données regroupées sous le second thème mettent en lumière toutes les pratiques des maraîchères pour adapter leurs conditions et objectifs de travail. D'abord, une lecture féministe a montré que les maraîchères font face à des discriminations plus ou moins visibles. Cette confrontation au sexisme peut être lue dans une perspective de

care, car afin qu'elles puissent pratiquer leur métier, les maraîchères doivent lutter contre un système qui les invisibilise et ne prend pas soin de les intégrer, et donc elles doivent s'y atteler elles-mêmes. On peut rappeler le rapport d'OXFAM qui souligne que les agricultrices « *font face à des systèmes de pensée stéréotypés et une remise en cause constante de leur légitimité et de leurs compétences* » (2023, p.9). Il est souvent relevé dans la littérature que leur force physique ou leurs compétences techniques sont mises en doute, alors même que les outils adaptés aux morphologies masculines les entravent dans leur travail. Le métier d'agricultrice a été modelé par la modernisation agricole et par les calques masculins qui s'y sont appliqués. Il est ainsi intéressant de voir que les maraîchères que j'ai rencontrées se détachent de ces calques, en adaptant leurs pratiques pour un mieux-être au travail. Il est mentionné dans la littérature que les approches de la santé au travail sont différentes : tandis que les femmes sont dans une approche plus préventive, les hommes sont davantage dans le déni des risques (Laisney et Lerbourg, 2012, p. 5). Malgré cette indication de la littérature, le fait que l'ergonomie au travail prenne une aussi grande place était un résultat surprenant.

Dans une démarche de soin pour leurs cultures et l'écosystème, les maraîchères ont développé une sensibilité et des compétences essentielles à la mise en pratique d'un *care* pour la nature. La récurrence de la mention de l'observation est un résultat saillant de cette enquête. Cette pratique de l'observation rejoint directement un des principes fondamentaux du *care*, celui de l'attention. En effet, observer, regarder, noter des changements, est une forme d'attention au monde. Cette attention permet de reconnaître le besoin chez autrui et d'adapter ses actions pour apporter un soin adéquat (Garrau & Le Goff, 2010; Tronto, 2008). Selon Krzywoszynska (2019) ce rôle de l'attention est primordial pour développer une éthique de *care* envers le vivant, et permet alors de se rendre disponible pour répondre aux besoins d'une autre entité que soi. Cette observation doit s'accompagner d'un savoir-faire situé et expert, acquis par l'expérience et par la connaissance théorique, nécessaire au *care* (Krzywoszynska, 2019). Par leurs perceptions et actions quotidiennes sont ainsi modifiées, renforçant leur expertise et la qualité des soins qu'elle prodiguent.

Ensuite, les pratiques agricoles mises en place par les maraîchères, telles que l'attention au sol et à la biodiversité, peuvent être lues dans une perspective de *care*. On peut notamment rappeler l'hypothèse de Salmona (2003) qui explique que la critique des pratiques conventionnelles se fait au profit de pratiques plus attachées au soin et à la non-

violence. La volonté de pratiquer le MSV rappelle également ce que Krzywoszynska (2019) explique par rapport au potentiel radical de l'attention aux sols, qui influencent profondément les pratiques de la ferme.

Concernant la relation à leurs plantes, les maraîchères nuancent ce qui est trouvé dans la littérature. En effet, leurs propos se trouvent à mi-chemin entre Kazic (2019) qui parle d'une rupture ontologique dans la vision de certains agriculteurs, et de Krzywoszynska (2016) qui explique que pour les producteur.ices les plantes sont perçues comme fournissant un service.

L'importance particulière à l'esthétisme mentionnée par pratiquement toutes les maraîchères était un résultat inattendu. Cela vient nuancer la pratique de *care* envers les paysages décrite par Rasplus et collègues (2023), qui vise à prendre soin des lieux et des paysages dans une volonté d'augmenter la biodiversité et l'esthétique. Les auteur.ices décrivent des pratiques permettant un certain ré-ensauvagement de l'environnement, qui critiquent une survalorisation de la propreté, au détriment des dynamiques naturelles. Ainsi, cette volonté de propreté et de désherbage des cultures des maraîchères vient en contrepoint d'un laisser-faire qui permettrait à la nature de reprendre vie et trouver son chemin. Ces pratiques de laisser-faire s'opposent à un imaginaire bien ancré de l'humain comme unique acteur et gestionnaire de la nature (Barbier & Goulet, 2013).

3. Porter attention à l'humain

Le troisième thème regroupe les données qui soulignent l'attention des maraîchères pour les groupes humains dans lesquelles elles s'insèrent. La solidarité qui s'exprime autour des maraîchères témoignent d'une reconnaissance du caractère vital de leur activité, ainsi que du nécessaire soutien à l'égard d'un travail exigeant, soumis à des aléas, et qui contribue à préserver la santé humaine et de la nature. Cette notion de solidarité est expliquée par Demeulenaere & Goulet (2012) comme étant centrale aux collectifs d'agriculture alternative. Sans un soin mutuel, l'activité agricole, surtout alternative, peut devenir bien plus difficile. Cette attention de la part des clients témoigne d'une reconnaissance de la dimension systémique des collectifs humains (Demeulenaere & Goulet, 2012) et que cela peut se traduire par une solidarité, morale et matérielle.

Le *care* se retrouve dans le fait que les maraîchères cherchent toutes un certain équilibre et tentent de s'ancrer dans leur territoire, en créant des interdépendances locales et

conviviales. Leur ancrage territorial et l'inscription dans des réseaux locaux permettent de créer de l'autonomie relationnelle qui se retrouve au cœur de la démarche d'agriculture biologique décrit par Catherine Larrère (2017). La dimension relationnelle se rapporte ainsi à une lecture du monde en réseau. Il y a une reconnaissance d'une interdépendance au milieu direct, au contexte immédiat, plutôt qu'à une dépendance abstraite et imposée. Dans une perspective de *care* cette solidarité entre maraîchères peut être lue comme le témoin d'une certaine vulnérabilité de chacun.e et de l'indispensabilité du soin d'autrui (Laugier, 2012).

Un résultat inattendu qui est beaucoup ressorti des témoignages des maraîchères est leur volonté de sensibiliser par le faire et de transmettre des valeurs sociales et écologiques. Cela témoigne sans doute d'un souhait de diffuser une disposition et des pratiques de *care*, mais cela n'a pas été relevé dans la littérature.

4. Participer à un changement

Enfin, les témoignages des maraîchères révèlent une conscience systémique et écosystémique du monde dans lequel elles évoluent. Par leur attention à la santé des humains et de l'environnement, et par leur volonté d'une agriculture locale, juste, et écologique, les maraîchères expriment leur volonté de préserver et perpétuer un monde sain et vivable. Dans une perspective de *care* il est intéressant de rappeler que Guétat-Bernard et collègues (2015) soulignent que les femmes sont au premier plan des sujets d'alimentation, et dans cette perspective elles sont « *dans des rôles de pourvoyeuses de care* ». Cela rejoint les résultats et observations de Laisney & Lerbourg (2012) qui montrent que les femmes sont engagées dans des pratiques écologiques, notamment car c'est lié à la santé de leur famille et de leur environnement. Finalement, l'attention à ces sujets de localisme et d'alimentation saine rejoint les explications de Guétat-Bernard et collègues (2015) : « *Ces circuits de proximité révèlent à la fois les inquiétudes sociales autour de l'alimentation, les besoins de réassurance autour de produits sains mais aussi les attentes sociales pour retrouver un sens social à ce qui est mangé.* » (p. 10).

Cette conscience et leurs actions témoignent d'une reconnaissance des maraîchères de l'interdépendance des systèmes humains et écologiques et d'un souhait de prendre soin du bien-être collectif. Leur engagement, ancré dans leur quotidien, ne semble pas s'affirmer dans la sphère politique, ce qui questionne la promotion de leurs pratiques et valeurs à une plus large échelle. Des hypothèses peuvent être apportées pour expliquer

cette a priori absence d'engagement politique des maraîchères. Il peut s'agir d'un manque de temps, notamment parce que trois des maraîchères étaient dans une installation récente, de moins de 5 ans, ce qui nécessite un temps de travail important. Il peut aussi s'agir d'un manque de valeurs partagées avec les syndicats ou associations locales. Bien que les maraîchères aient tenu des discours engagés, leurs propos étaient moins fournis que ce à quoi je m'attendais, sur la base de ce qui est décrit dans la littérature, notamment par Catherine Larrère (2017) sur l'agriculture biologique.

En conclusion de ces quatre thèmes, il est intéressant de souligner que je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait une si forte attention au corps et à se préserver soi, ainsi qu'à l'ergonomie et à l'esthétisme qui vont parfois de pair. La question de la transmission, particulièrement aux enfants était également un élément qui n'est pas ressorti de la revue. Cette attention à la pédagogie peut sans doute s'expliquer par le fait que toutes les maraîchères sont mères, et qu'elles dénoncent un manque d'éducation sur les sujets écologiques et agricoles au niveau sociétal. Contrairement à ce qui a été vu dans la littérature, la question de la décentralisation du savoir pour regagner en pouvoir local par les acteur.ices de terrain, n'a pas été abordé par les maraîchères. Mais cela peut facilement s'expliquer par le fait que c'était un sujet absent de mes questions pendant les entretiens.

Finalement, le fait que les maraîchères que j'ai rencontrées aient de nombreuses valeurs et pratiques semblables à ce qui a été montré dans la littérature sur les agricultures alternatives et sur les femmes, s'explique sans doute par le fait qu'elles aient toutes un profil qui rentrent dans la moyenne des femmes en agriculture biologique, c'est-à-dire diplômées, ayant effectué un métier tertiaire avant (Clément, 2020). Les maraîchères rencontrées sont assez représentatives de leur position d'agricultrices bio.

5. Conclusion de la discussion et réponse à la question de recherche

Finalement, afin d'apporter des éléments de conclusion à cette enquête, je reviens à la question de recherche : Dans quelle mesure les pratiques et visions de femmes en maraîchage biologique relèvent-elles du care ?

Je rappelle également les deux hypothèses ayant guidé cette enquête :

- 1) Les valeurs et pratiques en maraîchage biologique s'apparentent à des pratiques propres à une éthique du *care*.
- 2) Les maraîchères pratiquant une forme d'agriculture alternative au modèle conventionnel sont engagées dans une démarche et un travail de *care*.

Tout comme le souligne Centemeri, à aucun moment lors de nos rencontres les maraîchères se réfèrent au *care*, ou à une éthique particulière. En effet, « *L'idée de prendre soin de la terre est reprise comme expression du langage ordinaire, une forme de bon sens* » (Centemeri, 2021, p.88). Cette notion de « *bon sens* » mentionné à de multiples reprises par Charlotte, et confirmé par un ensemble de visions et actions, témoigne finalement de réelles valeurs de soin écologique et social, au cœur de la démarche de ces maraîchères.

Les parcours, discours et actions des maraîchères, révèlent la prise en charge d'un soin attentionné pour perpétuer et/ou réparer le monde autour d'elles. Ce monde comprend leur corps et celui des autres, leur vie et celles des autres, leur environnement proche et l'environnement global. En parlant d'écosystème et de 'grand tout' elles reconnaissent l'interdépendance du vivant, humain et non-humain, et par là même prennent soin des relations qui se tissent dans ces réseaux complexes. Si la recherche de bien-être se retrouve dans toutes ces actions et visions du monde, les maraîchères agissent avec la conscience des limites en ressources qui peuvent surgir dans cette quête.

Les maraîchères semblent accomplir les quatre phases du care décrites par Tronto (2008). Par leur conscience sociale et écologique, elles se soucient du monde dans lequel elles évoluent. Par leur engagement dans un maraîchage écologique elles se chargent et se rendent responsables de ce monde. Par leurs actions quotidiennes, elles accordent des soins aux humains et aux non-humains. Par leur attention et leur expérience, elles veillent à la bonne attribution de ces soins.

Ainsi, en réponse à la question de recherche, les pratiques et visions des maraîchères que j'ai rencontrées présentent de nombreuses similitudes avec une éthique de *care*, telle qu'explorée dans la littérature. Ce *care* se retrouve à travers quatre niveaux que sont les niveaux personnel, professionnel, collectif et systémique de la vie de des maraîchères. Bien qu'elles ne le formulent pas de façon explicite, leurs pratiques et visions mettent en lumière une conception de l'agriculture, et plus largement du monde, dans laquelle le soin, l'attention, l'interdépendance, et la sensibilité sont fondamentales.

Loin d'une approche individualiste, autarcique et dépolitisée, les maraîchères entreprennent ces changements dans une critique plus large de la société. En suivant des principes permaculturels, en agissant avec « *bon sens* », elles se rapprochent fortement d'une démarche de *care*. Sans pour autant politiser leurs gestes, les maraîchères traduisent en travail concret et en actions leur disposition au *care* au sens de volonté de prendre soin et perpétuer le monde humain et non-humain, pour y vivre aussi bien que possible (Tronto, 2008).

Les maraîchères témoignent ainsi d'une prise de responsabilité par rapport à leurs activités. Dans une perspective de *care*, cette responsabilité émane de la dimension relationnelle développée par une éthique du *care* (Laugier, 2015). Si le *care* advient d'abord dans des relations interpersonnelles, la prise en charge de sa responsabilité ne peut se faire sans un accompagnement sociétal. Rester en accord avec les principes de *care* est difficile si le cadre sociétal et les institutions sociales et politiques ne les soutient pas aussi (Tronto, 2011). Il ne faut donc pas oublier l'importance d'un changement structurel afin de permettre à ces alternatives de pratiquer le *care* (Laugier, 2015).

Mise en perspective

Dans ce travail, j'ai exploré comment le *care* s'incarne dans les discours et pratiques de cinq maraîchères en agriculture biologique. J'ai pu relever que le *care* s'incarnait dans plusieurs aspects de leur vie et leur travail. Le choix d'étudier à la fois les discours et les pratiques de ces maraîchères a eu comme effet de trouver le *care* dans des aspects très différents de leur vie. Une enquête fondée sur des observations de terrain plus fines et approfondies sur leurs gestes et pratiques agricoles, aurait permis de se concentrer sur leurs pratiques de travail, et ce de façon plus précise et détaillée. Cela permettrait de faire une description plus fine des relations de *care* avec les plantes, de ce qui se joue dans le travail avec la nature, dans le rapport matériel aux non-humains. Au contraire, une enquête reposant uniquement sur des entretiens et sur une analyse de discours, permettrait d'étudier plus en détail les représentations et les valeurs des maraîchères. Cela pourrait par exemple permettre de rendre compte du rapprochement entre l'éthique du *care* et l'éthique permaculturelle.

De plus, malgré mes nombreuses lectures je ne me suis pas fondée sur un cadre me permettant d'appréhender le *care* en pratique. Cela m'a sans doute permis d'éviter des attentes trop précises sur ce que j'allais trouver auprès des maraîchères. En revanche, cela a aussi eu comme effet de ne pas avoir enquêté en détails sur certains points propres au travail de maraîchage. Enfin, mes nombreuses préoccupations autour de ce sujet ont sans doute fait que je l'ai approché sous des angles variés qui pourraient être plus approfondis. Une étude adoptant uniquement une perspective de genre pourrait répondre plus précisément aux particularités des pratiques et parcours des femmes en maraîchage.

Avec l'ambition de visibiliser et de comprendre les pratiques et discours de femmes en maraîchage bio, cette étude rend compte de la présence du *care* sous de nombreux aspects. A partir de la notion de *care* cette recherche peut visibiliser les intentions écologiques ou féministes derrière les pratiques et discours de ces femmes. Etudier l'agriculture dans une perspective de *care* peut également permettre de rendre compte que même sans sa conscientisation, l'art de l'attention et les pratiques de soin opèrent et contribuent sans doute à une transformation de l'agriculture. Les visibiliser permet d'étudier leur potentiel radical et disruptif dans les relations de *care* (Krzywoszynska, 2019) et aborder leurs possibles effets sur le monde agricole.

Conclusion générale

Ce travail a montré que le *care*, en tant qu'éthique et ensemble de pratiques, s'incarne dans de multiples aspects de la vie et le travail de cinq maraîchères. A travers un soin d'elles-mêmes et l'adoption d'un certain mode de vie, par une adaptation de leur métier pour un mieux-être au travail, à travers une attention aux humains qui les entoure, et à travers une conscience de leur interdépendance à l'environnement, les maraîchères semblent avoir des pratiques et discours relevant du *care*.

A travers une perspective de genre et de *care*, ce travail a souligné la présence de certaines discriminations vécues à la fois en tant que femme et à la fois en tant que maraîchères adoptant des pratiques alternatives au modèle conventionnel. Ce travail a également montré que les recherches sur le *care* dans le monde agricole sont récentes, et pourraient être davantage poussées pour rendre compte des pratiques d'attention et de soin à l'œuvre.

Trois constats constituent les fondements de ce travail, et le *care* m'a permis de les analyser d'une nouvelle manière. Premièrement, une lecture genrée du monde agricole met en lumière ses inégalités persistantes. La perspective du *care* rend visible le travail des agricultrices, et rend plus lisibles certaines pratiques autrement perçues comme ordinaires. Deuxièmement, le maraîchage, et plus largement l'agriculture, a comme but premier la subsistance, c'est donc une activité vitale pour les humains. Une approche par le *care* permet de souligner cette vulnérabilité et interdépendance, entre humains et avec la nature. Troisièmement, l'agriculture, dans son modèle et sa trajectoire actuelle, a des effets dévastateurs sur les humains et les non-humains. Dans une perspective de *care*, les relations d'interdépendance et de soin sont vitales et permettent la perpétuation et la régénération et le bien-être de la vie humaine et non-humaine.

Ainsi, en formulant au départ l'hypothèse que leurs parcours, représentations, discours et pratiques relevaient du *care*, j'ai supposé qu'à partir des expériences des maraîchères pouvaient être tirés des enseignements pour penser la transition agroécologique. Cette conclusion suggère la possibilité que les femmes en agriculture sont dans une position privilégiée pour penser une agriculture durable qui place le *care* au cœur de sa démarche. Cette hypothèse rejoint certains constats relevés dans la littérature.

Adopter les principes éthique du *care* implique de reconnaître une certaine responsabilité, de dépasser l'individualisation de la prise en charge du soin et pousser à une action

collective pour une société plus attentionnée. Il s'agit d'une éthique à la portée politique, qui a la possibilité de bousculer la morale dominante et de remettre en question les fondements mêmes de notre société.

De plus, le métier de maraîchère dépasse le seul cadre de production de denrées alimentaires, c'est une activité, qui par ses dimensions vitales et vivantes, est quotidien et central dans la vie des individus et de la société. Plus largement, l'agriculture est une activité sociale et à l'incidence écologique, car elle touche aux écosystèmes que nous habitons et avec qui nous sommes en constante interaction, en ayant le pouvoir de les détruire, maintenir ou restaurer. Parce que l'agriculture est à l'origine de l'activité quotidienne de se nourrir, elle traverse la vie des individus et des collectifs, et peut être un levier de changement systémique. Certaines agricultures alternatives revendiquent ces changements sociaux et écologiques fondamentaux pour un modèle agricole durable. Dans leur intérêt propre, et dans l'intérêt d'une société plus juste et durable, les agricultrices et paysannes, doivent être reconnues et entendues comme actrices du monde agricole et porteuses de changements.

Reconnaître une pratique et une éthique de *care* en agriculture peut rendre visible et renforcer ces voix et ces voies différentes, dans le but premier et vital de « *maintenir, perpétuer et réparer le monde pour que tous puissent y vivre le mieux possible (modifié de Tronto 1993)* » (Puig de La Bellacasa, 2017, p. 161).

Bibliographie

- Agence Bio. (2022). Observatoire de la production bio. *Agence Bio*.
<https://www.agencebio.org/vos-outils/les-chiffres-cles/observatoire-de-la-production-bio/>
- Agence Régionale de la Biodiversité. (2021, novembre 16). *Biodiversité et agriculture*.
Portail de la biodiversité en Centre-Val de Loire. <https://www.biodiversite-centrevaldeloire.fr/comprendre/dossiers-thematiques/biodiversite-et-agriculture>
- Alarcon, M. (2020). *Prendre soin des plantes et des sols : Caractéristiques et transformation des pratiques de care en milieu agricole* [These de doctorat, Paris, Muséum national d'histoire naturelle]. <https://www.theses.fr/2020MNHN0013>
- Angé, O., Chipa, A., Condori, P., Ccoyo, A. C., Mamani, L., Pacco, R., Quispe, N., Quispe, W., & Sutta, M. (2018). Interspecies Respect and Potato Conservation in the Peruvian Cradle of Domestication. *Conservation and Society*, 16(1), 30-40.
https://doi.org/10.4103/cs.cs_16_122
- Barbier, J.-M., & Goulet, F. (2013). Moins de technique, plus de nature : Pour une heuristique des pratiques d'écologisation de l'agriculture. *Natures Sciences Sociétés*, 21(2), 200-210. <https://doi.org/10.1051/nss/2013094>
- Bénézit, M. (2021). *Il est où le patron ? : Chroniques de paysannes*. Hachette Livre / Marabout.
- Bienaimé, C. (Réalisateur). (2023, novembre 8). Paysannes en lutte, Travailleuses invisibles (47). In *Un podcast à soi*.
https://www.arteradio.com/emission/un_podcast_soi/1092
- Bourg, D., & Papaux, A. (2015). *Dictionnaire de la pensée écologique*. PUF - Presses universitaires de France.

- Boutroue, B. (2018). *La permaculture comme forme de socialisation à la transition écologique par les modes de vie, une approche sociologique*.
<https://doi.org/10.13140/RG.2.2.11631.76966>
- Braun, V., Clarke, V., Hayfield, N., Davey, L., & Jenkinson, E. (2022). Doing Reflexive Thematic Analysis. In S. Bager-Charleson & A. McBeath (Éds.), *Supporting Research in Counselling and Psychotherapy: Qualitative, Quantitative, and Mixed Methods Research*. Springer International Publishing.
<https://doi.org/10.1007/978-3-031-13942-0>
- Breteau, P. (2024, février 22). Comment l’agriculture en France s’est métamorphosée en 150 ans. *Le Monde.fr*. https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2024/02/22/comment-l-agriculture-francaise-s-est-metamorphosee-en-150-ans_6217903_4355770.html
- Centemeri, L. (2021). La permaculture ou l’art de réhabiter. In *La permaculture ou l’art de réhabiter*. Éditions Quæ. <http://books.openedition.org/quae/39794>
- CITEPA. (2019, mai 16). *Secten*. Citepa. <https://www.citepa.org/fr/secten/>
- Colibris. (2022). 90° : Pour une révolution alimentaire. *Colibris*, 2. <https://www.colibris-laboutique.org/accueil/785-pour-une-revolution-alimentaire-9782363833174.html>
- Comer, C. (2017). Aporie de l’engagement féminin au sein de la « gauche paysanne » : Un volontarisme politique auto-limité. <http://journals.openedition.org/lectures>.
<https://journals.openedition.org/lectures/24551>
- CTIFL. (2023, septembre 12). *Mémento Fruits et Légumes—CTIFL*.
<https://memento.ctifl.fr/fiche/legumes/pasteque>

- Dahache, S. (2010). Chapitre 3 / La singularité des femmes chefs d'exploitation. In *Les mondes agricoles en politique* (p. 93-110). Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.hervi.2010.01.093>
- Deléage, E. (2015). Paysans. In A. Papaux & D. Bourg, *Dictionnaire de la pensée écologique*. PUF - Presses universitaires de France.
- Demeulenaere, É., & Goulet, F. (2012). Du singulier au collectif. Agriculteurs et objets de la nature dans les réseaux d'agricultures « alternatives ». *Terrains & travaux*, 20(1), 121-138. <https://doi.org/10.3917/tt.020.0121>
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard.
- Deverre, C. (2011). Agricultures alternatives et transformation des systèmes alimentaires. *Pour*, 212(5), 39-50. <https://doi.org/10.3917/pour.212.0039>
- FiBL, I. de recherche de l'agriculture biologique. (2021, septembre 13). *Petite surface, grande biodiversité*. <https://www.fibl.org/fr/infotheque/message/petite-surface-grande-biodiversite>
- Garrau, M., & Le Goff, A. (2010). Introduction. In *Care, justice et dépendance* (p. 5-10). Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/care-justice-et-dependance--9782130576211-p-5.htm> <https://doi.org/10.3917/puf.garra.2010.01>
- Hervieu, B. (2024, février 28). Bertrand Hervieu, sociologue : « Tous les agriculteurs ne sont pas fragiles, mais la recomposition en cours fait plus de perdants que de gagnants ». *Le Monde.fr*. https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/02/28/tous-les-agriculteurs-ne-sont-pas-fragiles-loin-de-la-mais-la-recomposition-en-cours-fait-beaucoup-plus-de-perdants-que-de-gagnants_6218974_3232.html
- Journet, N. (2018). *Carol Gilligan. Le souci des autres, une affaire de femmes. Les Essentiels*(HS3), 145-145. <https://doi.org/10.3917/sh.hs3.0145>

- Kling-Eveillard, F., Frappat, B., Dockès, A.-C., & Couzy, C. (2012). *Les enquêtes qualitatives en agriculture*. Institut de l'Élevage. <https://idele.fr/detail-article/les-enquetes-qualitatives-en-agriculture>
- Krzywoszynska, A. (2016). What Farmers Know : Experiential Knowledge and Care in Vine Growing. *Sociologia Ruralis*, 56(2), 289-310. <https://doi.org/10.1111/soru.12084>
- Krzywoszynska, A. (2019). Caring for soil life in the Anthropocene : The role of attentiveness in more-than-human ethics. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 44(4), 661-675. <https://doi.org/10.1111/tran.12293>
- Lagrave, R.-M., & Albert, C. (1987). *Celles de la terre, Agricultrice : L'invention politique d'un métier*. Ed. de l'Ecole des hautes études en sciences sociales.
- Laisney, C., & Lerbourg, J. (2012). *Les femmes dans le monde agricole*. Centre d'étude et de prospective. https://agriculture.gouv.fr/sites/default/files/documents/alimentation/pdf/V1_Analyse38Femmes_cle82e24b.pdf
- Larrère, C. (2017). Conclusion. L'agriculture bio : La transition écologique et ses valeurs. In *Les collectifs en agriculture bio* (p. 177-186). Éducagri Éditions. <https://www.cairn-sciences.info/les-collectifs-en-agriculture-bio--9791027501472-page-177.htm>
- Laugier, S. (2012). *Tous vulnérables? : Le care, les animaux et l'environnement*. Payot & Rivages.
- Laugier, S. (2015). Care, environnement et éthique globale. *Cahiers du Genre*, 59(2), 127-152. <https://doi.org/10.3917/cdge.059.0127>
- Le Monde. (2024, février 26). Agriculture : Un débat impossible et pourtant indispensable. *Le Monde.fr*

- https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/02/26/agriculture-un-debat-impossible-et-pourtant-indispensable_6218625_3232.html
- Leavy, P. (2017). *Research design : Quantitative, qualitative, mixed methods, arts-based and community-based participatory research approaches*. The Guilford Press.
- Legendre, N. (2023). *Silence dans les champs*. Arthaud.
- OXFAM. (2023). *Agriculture : Les inégalités de genre criantes, qui freinent l'adaptation au changement climatique*. OXFAM France.
- <https://www.oxfamfrance.org/communiqués-de-presse/agriculture-les-inegalites-de-genre-criantes-qui-freinent-ladaptation-au-changement-climatique/>
- Paperman, P., & Laugier, S. (2011). Préface à la nouvelle édition. In *Le souci des autres : Éthique et politique du care* (p. 9-20). Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales. <https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.11617>
- Pimbert, M. (2022). Transforming food and agriculture : Competing visions and major controversies. *Mondes en développement*, 199-200(3-4), 361-384. <https://doi.org/10.3917/med.199.0365>
- Prévost, H., Galgani Silveira Leite Esmeraldo, G., & Guétat-Bernard, H. (2014). Il n'y aura pas d'agroécologie sans féminisme : L'expérience brésilienne. *Pour*, 222(2), 275-284. <https://doi.org/10.3917/pour.222.0275>
- Pruvost, G. (2013). L'alternative écologique. *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 60, Article 60. <https://doi.org/10.4000/terrain.15068>
- Puig de la Bellacasa, M. (2010). Ethical doings in naturecultures. *Ethics, Place & Environment*, 13(2), 151-169. <https://doi.org/10.1080/13668791003778834>
- Puig de La Bellacasa, M. (2017). Introduction : The Disruptive Thought of Care. In *Matters of Care* (p. 1-24). University of Minnesota Press. <https://www.jstor.org/stable/10.5749/j.ctt1mmfspt.3>

- Rasplus, V., Guétat-Bernard, H., & Annes, A. (2023). Pratiques agricoles attentionnées et perceptions paysagères chez des paysans et des paysannes en agriculture biologique du Gers, France. *Noroi*, 266(1), 113-127.
<https://doi.org/10.4000/noroi.13229>
- Rieu, A. (2004). Agriculture et rapports sociaux de sexe. La « révolution silencieuse » des femmes en agriculture. *Cahiers du Genre*, 37(2), 115-130.
<https://doi.org/10.3917/cdge.037.0115>
- Rimlinger, C. (2019). Travailler la terre et déconstruire l'hétérosexisme : Expérimentations écoféministes. *Travail, genre et sociétés*, 42(2), 89-107.
<https://doi.org/10.3917/tgs.042.0089>
- Rouillard, R. (2024, janvier 23). *Colère des agriculteurs : Combien gagne, en moyenne, un exploitant en France ?* Europe 1. <https://www.europe1.fr/economie/colere-des-agriculteurs-combien-gagne-en-moyenne-un-exploitant-en-france-4226731>
- Salmona, M. (2003). Des paysannes en France : Violences, ruses et résistances. *Cahiers du Genre*, 35(2), 117-140. <https://doi.org/10.3917/cdge.035.0117>
- Soulé, B. (2007). Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales. *Recherches qualitatives*, 27(1), 127. <https://doi.org/10.7202/1085359ar>
- Tronto, J. C. (2008). Du care. *Revue du MAUSS*, 32(2), 243-265.
<https://doi.org/10.3917/rdm.032.0243>
- Tronto, J. C. (2011). Au-delà d'une différence de genre : Vers une théorie du care. In P. Paperman & S. Laugier (Éds.), *Le souci des autres : Éthique et politique du care* (p. 51-77). Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
<https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.11632>

Table des images

Image 1: Petite aubergine de chez Charlotte.....	74
Image 2 : Plants de courgettes paillés	77
Image 3 : L'étal du marché de Charlotte composé de légumes qu'on n'a pas l'habitude de côtoyer : des aubergines rouges, violettes, blanches, à côté des pâtissons jaunes, des choux verts et des tomates aux nuances et formes infinies.	80
Image 4 : La préparation du marché, tout aussi coloré et multiforme	80
Image 5 : Avec les tomates invendues et mûres, une sauce tomate au basilic frais de chez Charlotte.....	93
Image 7 : Même expérience pour les délicieux melons de Charlotte	94
Image 6 : Manger une pastèque de chez Charlotte m'est apparu comme une expérience d'autant plus savoureuse qu'elle ait été produite à quelques kilomètres de chez moi....	94

Annexes

Tableau récapitulatif des différents moments de l'enquête de terrain

Personne(s)	Forme de la rencontre	Durée	Date
Charlotte	Participation-observante, travail de maraîchage	10 jours	2 août 2022 – 12 août 2022
		1 journée	19 janvier 2023
		1 mois	26 juillet 2023 – 5 septembre 2023
	Entretien semi-directif	1h29	6 septembre 2023
Cathy, Marc & Magalie	Participation-observante, travail de maraîchage + discussion informelle	1 journée	7 septembre 2023
Julie	Entretien semi-directif	38 mins	27 octobre 2023
Charlotte	Participation-observante, travail de maraîchage	1 matinée	4 novembre 2023
Charlotte & Magalie	Participation-observante, travail de maraîchage + discussion informelle	1 après-midi	6 novembre 2023
Anaïs & Anne-Laure	Entretien semi-directif	58 mins	20 décembre 2023
Cathy	Entretien semi-directif	1h02	21 décembre 2023

Carte montrant où sont installées les maraîchères

